[illegible]e Année. N° 15.

LA REVUE DE PARIS

1ER AOÛT 1933

		Pages.
[illegible]ain Martin. . .	*Le Problème politique des Finances* . .	481
[illegible]ré Thérive. . . .	*Antoinette Bourignon.* — II	504
[illegible]re Champion . .	*Paris et les Artistes du Moyen âge* . .	532
[illegible]and de Brinon .	*La Conférence de Londres*	560
[illegible]mond Lehmann.	*L'Invitation à la Valse* (fin)	573
[illegible] de Pange . . .	*L'Avenir de la Sarre*	621
[illegible]uel Rocheblave .	*Paul de Saint-Victor et la Famille Hugo.*	639
[illegible] Fayard	*La Querelle du Cinéma*	664
[illegible] Binet.	*Les Vitamines.*	679
[illegible]l Alfassa	*L'Exposition Renoir*	685
[illegible]nçois Porché. . .	*Henri Duvernois.*	700

Jean Poirier : *Parmi les Livres.*

Copyright 1933 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE **240** PAGES : **7** FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

Fiscalité aberrante

Le fisc a la hantise de la fraude. Et le contribuable est ainsi régulièrement dénoncé comme dissimulateur, parjure et relaps.

A priori, l'impôt général sur le revenu doit frapper le revenu. Mais l'augmentation des taux déjà démesurés ne compensant même plus la baisse du rendement, on cherche à perfectionner la presse destinée à extraire d'un organisme appauvri ses dernières gouttes de liqueur. Tel est l'objet des tentatives faites pour remplacer la déclaration du revenu par la déclaration des dépenses, ou même pour taxer celles-ci à la place de celui-là.

La réforme pourrait être un progrès, si elle ne se présentait à la fois comme trouble et inopportune. Elle est trouble, parce que le fisc cherche à s'assurer dans tous les cas la situation la plus favorable : quand les revenus étaient élevés, il les frappait, même si leur bénéficiaire les épargnait; aujourd'hui, les revenus disparaissent, et le contribuable consommant ses capitaux serait imposé à raison de ses dépenses. Elle est inopportune, car elle contribue à encourager le mal le plus évident de l'époque actuelle, la thésaurisation, qui accumule les billets et détruit les monnaies scripturales.

Les krachs bancaires et monétaires ont été une défense inconsciente contre cette thésaurisation mortelle. L'Américain qui, afin d'échapper à la déconfiture de sa banque, et à la dévalorisation de ses billets, met de l'or dans un coffre, est même passible de prison! Étrange finalité de la bataille pour la dépense obligatoire.

Les impôts sur la dépense aggravent la crise puisqu'ils punissent les individus qui vivifieraient le cycle économique et réamorceraient le siphon aujourd'hui brisé de la consommation.

Quand les capitaux fuyaient la France, le fisc pourchassait l'épargne et précipitait ainsi la chute de la monnaie. Aujourd'hui, où les disponibilités abondent, mais attendent, le fisc renouvellera-t-il, en l'inversant, sa faute passée?

G. d'E.

La REVUE DE PARIS *publiera prochainement :*

Chine

par SOMERSET MAUGHAM

La Politique intérieure du Fascisme

par ★ ★ ★

LE PROBLÈME POLITIQUE DES FINANCES PUBLIQUES

L'INQUIÉTUDE ET LA SITUATION FINANCIÈRE

Nombre de nos contemporains vivent dans l'inquiétude et ce sont leurs réflexions sur la situation financière qui les incitent au doute, à la crainte. Le gouvernement pourra-t-il réaliser l'équilibre budgétaire au mois d'octobre? Le ministre des Finances a-t-il bien les moyens de faire face aux échéances mensuelles de la Trésorerie? Qu'y a-t-il de sérieux dans les menaces de spéculation contre le franc, dont on parle dans les milieux politiques et dans la presse?

A toutes ces questions certains donnent des réponses pessimistes, ce qui leur permet de satisfaire au penchant de l'humaine nature. Pascal n'a-t-il pas résumé en trois mots la condition de l'homme : inconstance, ennui, inquiétude?

Le philosophe peut accepter qu'il en aille tristement ainsi du caractère des humains, mais en finances, cet état d'esprit, s'il persiste, est catastrophique.

La confiance dans un avenir relativement stable peut seule permettre à un gouvernement d'administrer les finances de l'État selon des conditions normales. L'appel au concours de l'épargne ne donne aucun résultat satisfaisant quand le détenteur de capitaux est inquiet sur l'avenir politique et sur l'avenir économique.

Tout doit être tenté, lorsque la situation des Finances le permet, pour imposer aux esprits, par la seule considération de réalités indiscutables, la certitude de la sécurité.

Des paroles rassurantes dites par le gouvernement n'y suffisent pas. Le président du Conseil pourra bien affirmer, à Londres, avec une grande autorité, la volonté soutenue de notre pays de rester fidèle à la pratique monétaire de la convertibilité du franc contre l'or; le ministre des Finances, avec une fermeté et un esprit de suite auquel on est heureux de rendre hommage, n'aura cessé de prendre devant les délégués de la Conférence mondiale une position de défense contre les manœuvres des partisans de la dévaluation des monnaies. La tendance d'inquiétude, la crainte d'une inflation prochaine et inévitable persisteront dans le pays.

En vain, des financiers informés placent-ils sous les yeux de l'opinion publique les facultés de résistance d'une monnaie solidement gagée par une masse d'or telle que la convertibilité ne peut être raisonnablement discutée.

Les dernières paroles prononcées au Sénat par M. le Président du Conseil, lors de la clôture des travaux parlementaires, auront-elles plus d'effet pour rassurer les timorés, les anxieux? N'a-t-il pas déclaré : « Les mesures de barrage indispensables figureront dans le bref projet de redressement financier qui vous sera soumis en octobre. La fermeté et la solidité de la monnaie nationale ne sauraient être maintenues dans un régime d'instabilité où ne serait pas réalisée une parfaite régularité financière? »

Voilà des attitudes bien rassurantes. Et cependant elles n'empêchent pas le détenteur de capitaux disponibles de chercher un refuge contre les menaces virtuelles d'une inflation, dans l'achat soit de métal jaune, soit de valeurs à revenus variables. Les détaillants, les négociants en gros et demi-gros poussés par la même préoccupation renouvellent leurs stocks. Ainsi, sans qu'il y ait eu accroissement de la puissance d'achat dans la Nation, sous l'influence de l'inquiétude, un mouvement d'activité est temporairement déclenché.

On peut trouver assez aisément plusieurs explications à la persistance de ce fâcheux état d'esprit. D'abord la Chambre des députés, depuis la dernière législature, n'a cessé de contrarier et d'amenuiser les projets de réalisation d'équilibre financier qu'avaient conçus les différents gouvernements.

Le souci, très humain, de ne point mécontenter les électeurs

influents a obligé les ministres financiers ou bien à céder la place à des successeurs qui paraissaient plus disposés aux concessions, ou bien à écarter avec soin les textes qui pouvaient comporter de substantielles réductions de dépense.

On évite notamment de présenter à la Chambre les projets de recul de l'entrée en jouissance de l'allocation du combattant que les ministres proposaient dès le début du mois de juillet 1932.

Le gouvernement de M. Daladier a pu obtenir le vote du budget, le 31 mai dernier, tout en laissant persister un déficit initial de 3 640 millions. Il est vrai que le ministre du Budget annonçait au Sénat le dépôt d'un projet de redressement complémentaire pour le mois de juin. Mais le souci d'éviter au pays une crise politique imposa un nouvel ajournement qui reporte le grand et méritoire effort aux mois d'octobre et de novembre.

Il n'est pas dans notre intention de rappeler ces faits pour étayer une attaque contre les ministres financiers. La critique facile n'est compréhensible que de la part de ceux qui n'ont jamais exercé le pouvoir. La pratique du gouvernement, dans un régime parlementaire où l'initiative lui appartient bien, mais dans lequel la décision est le fait du Parlement, impose une juste modération à ceux qui prétendent juger les actes des dirigeants. Il faut retenir la difficulté qu'ont éprouvé les ministres lorsqu'ils ont voulu atténuer le déficit et ses conséquences. Aussitôt a surgi un conflit entre leurs propositions d'économies, de réductions de dépenses, et les tendances d'une majorité qui aspire à un retour à l'équilibre budgétaire avec l'espérance qu'on évitera les durs sacrifices aux masses électorales. Illusion certaine, car la science des finances n'a aucun lien avec la magie.

Voici que la difficulté de la tâche du gouvernement aura été accrue, au cours de ces derniers mois, par les déceptions qu'éprouve l'opinion en constatant les faibles résultats de la Conférence de Londres. La foi du premier ministre de Grande-Bretagne dans l'efficacité des réunions internationales avait, il y a quelques mois, accrédité l'idée de l'action bienfaisante des délégués de soixante-six nations, appelés à élaborer un plan de reconstruction de l'économie planétaire.

Il est incontestable que si les ministres et experts réunis à Londres avaient eu la volonté de coopérer à cette grande œuvre, en dehors de toute préoccupation de défenses d'intérêts égoïstes et nationaux, un mouvement de confiance aurait eu des conséquences psychologiques indispensables à la reprise des affaires.

A Lausanne, la réalisation d'un accord conditionnel sur le réglement des dettes avait été suivi d'une amélioration notable de l'esprit public en Europe et aux États-Unis. Les épargnants, rassurés par des possibilités d'atténuation des heurts internationaux, abandonnaient le domaine de l'inquiétude pour entrer dans celui de la confiance. L'Angleterre et la France tentaient avec succès deux opérations de conversion de leur dette, qui eussent été impossibles si les nations avaient alors poursuivi leurs travaux dans une atmosphère de rivalités, de récriminations.

« L'esprit de Lausanne » devait dans la conception de M. Mac Donald et des autres chefs d'État à ses côtés, en juillet 1932, faciliter la préparation de la Conférence économique et monétaire mondiale. Il devait aussi inspirer les études d'assainissement des régimes monétaires et permettre tantôt la suppression, tantôt l'atténuation des obstacles élevés de peuple à peuple dans les transactions commerciales depuis la fin de la guerre.

Nous savons que tant de félicité n'aura été qu'un rêve. Le gouvernement américain, pressé par les difficultés de règlements de dettes intérieures d'un volume excédant les possibilités bancaires ou individuelles, a cherché la solution la plus facile pour assurer la liquidation de ce lourd passif. Il l'a trouvée dans une élévation artificielle des prix par la pratique de la dévaluation monétaire.

Cet acte de souveraineté ne peut être indifférent à l'Europe par ses conséquences immédiates ou lointaines. L'Angleterre vit dans l'anxiété des répercussions de la baisse du dollar, qui constituent une prime à l'exportation en faveur des producteurs américains, si les prix intérieurs aux États-Unis suivent simplement la dévaluation du dollar.

La guerre des monnaies est ouverte.

Mais pourra-t-elle être circonscrite autour du dollar et de

la livre sterling? La question est inévitablement posée. Elle agite l'Europe entière. L'épargnant français ne peut l'écarter de son esprit. Ainsi, l'incertitude de l'avenir de la monnaie vient accroître les préoccupations de l'épargnant qui ne sait comment employer son patrimoine pour avoir quelque sécurité.

Quelles chances avons-nous d'écarter ces éventualités qui troublent l'opinion publique et dont nous savons les origines.

Faut-il accepter comme une fatalité un retour à l'inflation par suite de la situation du budget, de la Trésorerie, et de la guerre des monnaies?

Y a-t-il au contraire des possibilités de triompher en France des difficultés que nous imposent les événements plus peut-être que l'erreur des hommes?

Il n'est de réponse sérieuse à cette question qu'après une analyse de la situation et du budget et de la Trésorerie, et enfin de la force de résistance de notre monnaie, tant que le dollar et la livre sterling restent instables.

LA SITUATION BUDGÉTAIRE

Le budget de 1933 est en déficit. Nous le savons et le gouvernement n'a jamais manqué de sincérité pour le reconnaître. L'équilibre, dégagé des écritures inscrites dans la loi des finances, votée le 31 mai 1933, se présentait comme suit :

Montant des crédits accordés par la loi du 31 mai. Article premier	50 486 000
Montant des voies et moyens	45 645 000
Excédents des crédits	4 841 000

En réalité le « déficit » au départ de l'exécution du budget est moindre, car il faut tenir compte des annulations qui interviendront par décrets pris en application des lois du 28 février et 31 mai 1933 et qui prescrivent diverses mesures d'économies.

La réforme administrative, la révision des indemnités, la réduction de 5 p. 100 ou de 10 p. 100 de certaines dépenses énumérées à l'article 120 de la loi du 31 mai, l'abattement au franc inférieur lors du paiement des dépenses publiques,

permettent d'escompter, pour 1933, une économie de 1 200 millions. Le déficit du budget de 1933 est donc limité, après adoption de la loi de finances, au départ de l'exercice, à 3 640 millions.

Il est vrai que ce résultat est contesté par quelques parlementaires qui soutiennent que 3 milliards sont consacrés à l'amortissement et doivent venir en atténuation du déficit. Alors l'aggravation de la dette ne serait plus que de 600 millions.

Nous n'admettons pas, pour notre part, cette compensation. Le déficit est surtout dangereux par la gêne qu'il impose à la Trésorerie, banquier de l'État, encaisseur des recettes et payeur des dépenses de la collectivité. Le ministre des Finances devra suppléer par un concours du Trésor au déficit de 3 600 millions. Tel est le problème qu'il aura à résoudre et qui est indépendant des variations du montant de la dette.

La fixation du déficit initial du budget de 1933 à 3 600 millions n'est-elle pas d'ailleurs optimiste?

D'abord, un certain nombre de mesures d'économies ne donneront pas vraisemblablement les résultats escomptés.

En ce qui concerne les réductions de crédits, le gouvernement, dont la volonté de compression de dépenses n'est pas discutable, rencontre de grandes difficultés. A titre d'exemple, constatons que l'article 77 de la loi du 28 février 1933, prévoyait que des économies seraient opérées au plus tard le 1er juin. Si cet événement ne s'était pas réalisé, un abattement uniforme de 10 p. 100 serait uniformément appliqué. En fait, les effets attendus de l'article 77 sont toujours à espérer.

Doit-on attendre plus de résultats des recettes prévues dans divers textes, notamment de ceux qui renforçaient le contrôle fiscal (articles 42 et 43 de la loi du 28 février 1932 et article 97 de la loi du 31 mai 1933)? Il n'est pas douteux que leur application ne fournira pas les 700 millions de plus-values escomptées.

En définitive, le déficit du budget de 1933, au départ, sera de 4 500 millions au moins. Quant au déficit d'exécution, il se présentera aggravé par des crédits supplémentaires et peut-être des moins-values mensuelles que l'on ne peut chiffrer. Les unes dépendent de l'exactitude des écritures des

divers chapitres par rapport à la dépense autorisée; les autres de la rigueur des prévisions et de l'activité économique du pays, au cours des prochains mois.

L'inquiétude que peut faire naître la situation budgétaire n'offre pas, dans ses résultats de 1933, des complications comparables à celles qui se présentent à M. le Ministre du Budget lors de l'élaboration du projet de prévisions de recettes et de dépenses pour 1934.

D'abord il faut accepter, en tenant pour exactes les prévisions de la loi du 31 mai, le déficit au départ de 3 600 millions.

La rente 4 1/2 p. 100 impose en 1934, pour son service, le paiement de deux coupons semestriels, alors qu'un décalage expliqué par le choix des types de rente ne nécessita, en 1932, qu'un seul paiement semestriel. Les emprunts nouveaux émis en 1933 accroîtront aussi la dépense, soit une aggravation de 1 milliard des charges de la dette.

On peut accepter que la réorganisation des transports par mer et par terre, l'aggravation de la dette viagère, l'infériorité du produit des économies inscrites dans les lois du 28 février et 31 mai 1933, par rapport aux prévisions, alourdissent les insuffisances jusqu'à concurrence de 1 milliard. On arrive ainsi à un total d'augmentation de dépenses de 5 600 millions.

En recettes il y aura des rectifications à fournir aux prévisions de 1933. Le bénéfice de la frappe des monnaies d'argent et de nickel fera défaut jusqu'à concurrence de 1 300 millions.

Pourra-t-on accepter pour 1934 les évaluations de recettes de 1933? Depuis le mois de décembre 1932, le mois d'avril de 1933 mis à part, les recouvrements d'impôts ont été en s'améliorant. En mai, bien que certaines mesures impliquant des économies n'aient pu être réalisées, les moins-values mensuelles ne sont que de 20 millions, car l'ensemble des ressources permanentes du budget est supérieur de 189 millions à ceux du mois de mai 1932.

Malgré ces résultats qu'il faut enregistrer avec satisfaction, il est prudent de prévoir que la politique du blé et des contingentements, indispensable d'ailleurs à la défense de notre

économie nationale, aura pour effet de diminuer les recettes douanières. Il sera sage de revoir les évaluations faites lors de la préparation du budget de 1933.

Ainsi, reprenant toutes les écritures que nous avons dégagées, il paraît bien certain que le ministre du Budget devra résoudre le problème de l'équilibre avec, au départ, une constatation d'insuffisance de *sept* à *huit milliards* au moins.

L'effort est considérable, surtout au lendemain de la politique de redressement accompli depuis le mois de juillet 1932 et qui a donné *dix milliards* d'atténuation de dépenses et de création de ressources nouvelles.

Avant de procéder à la recherche des possibilités de restauration financière et d'atténuation du déficit, dans les circonstances actuelles, il importe de poursuivre l'étude d'ensemble des événements, causes de l'inquiétude dans le présent.

LA TRÉSORERIE

La situation de la Trésorerie, la stabilité monétaire doivent retenir notre attention. Avant 1914, l'opinion publique attachait peu d'importance à l'existence d'une dette flottante, créée pour permettre au Trésor d'assurer l'ajustement, dans le temps, de la recette et de la dépense. Les quelques centaines de millions de bons du Trésor dont le ministre des Finances pouvait avoir besoin pour cet équilibre étaient souscrits sans difficulté, par les banques et les grandes entreprises et, le plus souvent, l'objet d'une recherche empressée de la part du marché, car elles constituaient un placement productif pour les disponibilités en quête d'emplois.

Les difficultés de la liquidation des charges de la guerre devaient modifier profondément la situation du Trésor. Pendant les hostilités et depuis leur cessation, jusqu'en 1926, une lourde dette flottante se développe. Le fait qu'elle est à très court terme constitue une menace constante de remboursements massifs que l'État ne peut assurer qu'en transformant des emprunts de cette sorte en dette consolidée. Cette opération n'est effectuée que si les épargnants ont confiance dans le crédit de l'État et la certitude que des charges aggravées ne vont pas obliger le ministre des Finances à accorder des avan-

tages toujours plus grands aux souscripteurs de nouvelles valeurs, ce qui déprécie le capital des titres déjà émis.

En cas de crainte de la part des détenteurs de capitaux, le Trésor vit dans la menace d'une carence qui peut effondrer le crédit d'une Nation. Aussi plutôt que d'accepter cette solution les gouvernements responsables n'hésitent pas à demander le concours de l'étranger, à solliciter les avances de la banque d'émission qui doit recourir à de nouveaux tirages de billets. Dans ce dernier cas, la gêne de la Trésorerie a donné naissance à l'inflation.

Les experts qui, en 1926, eurent mission de procéder à l'étude de notre situation financière apportèrent tout le poids de leur autorité à dénoncer le péril de la dette flottante et leur première recommandation fut d'inviter les gouvernements à ne plus recourir à de tels procédés.

Dès lors, l'attention des politiques et de l'opinion était appelée sur les dangers du développement des bons du Trésor. Dans l'exécution de son plan de restauration financière, M. Poincaré réalisait la résorption de la dette flottante par la création de la caisse d'amortissement. La réévaluation du bilan de la Banque de France, après la stabilisation monétaire, permettait la liquidation du compte d'avances à l'État et sa disparition.

Jusqu'au mois de mai 1932, le Trésor eut le bénéfice de réserves accumulées grâce aux plus-values budgétaires, consécutives à la hausse des prix, obtenue par la dévaluation de la monnaie. A ces ressources s'ajoutèrent les paiements des réparations non utilisés pour les règlements de nos dettes de guerre.

Ainsi M. Poincaré avait pu constituer une réserve de 19 milliards qui trouva rapidement emploi.

M. Chéron ne déclarait-il pas le 5 février 1930, devant la Commission des Finances de la Chambre, que sur les 19 milliards accumulés, 17 milliards avaient d'ores et déjà une affectation? Il est vrai que dans cet exposé il était fait état de 5 milliards en compte courant à la Banque de France.

Au mois de mai 1932 la situation de la Trésorerie nécessitera le recours à l'émission de bons du Trésor jusqu'à concurrence de 3 200 millions, l'autorisation légale comportant un

maximum de 5 milliards. Le ministère Herriot créera du 3 juin au 14 décembre 1932, pour les besoins de la Trésorerie, 2 513 millions de bons, non compris 2 milliards de bons de remboursements nécessaires pour faire face aux demandes des rentiers qui n'avaient pas accepté la conversion et aux frais de cette opération.

Dès le 20 octobre 1932, le ministre des Finances avait prévenu la Commission des Finances de la Chambre que, au début de décembre, il serait dans l'obligation de demander une nouvelle autorisation de création de bons.

Ce soin fut réservé à son successeur qui obtint du Parlement la possibilité de placer 5 milliards.

Malheureusement les difficultés rencontrées par le gouvernement Boncour au début de 1933 lorsqu'il proposa un plan de redressement financier intégral, émut le milieu des épargnants et le successeur de M. Chéron, M. Georges Bonnet, dut pour assurer les paiements de la Trésorerie, recourir à un emprunt à court terme sur le marché de Londres.

A quels événements imputer cette évolution qui, en moins de deux ans, substitue la gêne à la facilité? Ils sont dus à trois causes principales. D'abord le rythme des moins-values budgétaires qui a été croissant au cours des neuf mois de l'exercice 1932 et s'élèvent de juin à novembre 1932, inclus, à près de 3 milliards.

La France n'est d'ailleurs point seule parmi les grandes nations à connaître les diminutions de recettes. Le devoir des gouvernements était de les prévoir. Il serait injuste de dire qu'il y eût imprévoyance de la part des ministres financiers. Il suffit de lire l'exposé des motifs du budget de 1931-32, pour être certain que le gouvernement appela l'attention du parlement sur le caractère temporaire des plus-values et souligna le danger de leur affectation à des dépenses nouvelles qui d'année en année augmentaient pour le présent et pour l'avenir le volume du budget.

« Une telle politique doit avoir son terme, affirmait le ministre. Il suffit que se manifeste un ralentissement de l'activité nationale et mondiale pour enrayer les plus-values des recettes budgétaires. Les dépenses mensuelles n'ont plus alors de contrepartie : il en résulte soit le déficit budgétaire, soit — tout au

moins — une très grande difficulté à équilibrer le budget... Au même moment la crise économique mondiale, dont on aperçoit très nettement les effets, ralentit les transactions. »

Ces avertissements étaient donnés au parlement en septembre 1930. Il y aurait eu un grand bénéfice pour la Nation si après ces recommandations, la modération dans la dépense avait été plus grande en 1931 et 1932. Les décaissements de Trésorerie consécutifs aux moins-values eussent été évitées, sinon en totalité, du moins pour une large part.

Une seconde raison des difficultés de Trésorerie doit être imputée à des dépenses nécessitées par des actes législatifs accomplis depuis longtemps. Au cours du débat du 7 juillet 1933, à la Chambre des députés, M. Piétri a fait une rapide nomenclature des lois qui ont imposé de lourdes charges au budget ainsi qu'à la Trésorerie. Les unes remontent à 1880; les autres et les plus nombreuses s'échelonnent de 1919 à 1930. Ainsi ont été accumulés les versements aux sinistrés des régions libérées; le solde des premiers et deuxième trains d'outillage national; les avances aux grands réseaux, etc... La Trésorerie a été alourdie et son rôle élargi à des opérations financières faites en dehors du budget. Méthode généreuse d'intervention, sans graves inconvénients en temps de prospérité, catastrophique aux époques de gêne.

Au cours du deuxième semestre de 1932, la Trésorerie dut faire face à un déficit de 2 milliards 700 millions qui avait son origine dans des recettes portées en écriture au projet de budget, mais non susceptibles d'encaissement, à savoir : 700 millions représentant le bénéfice de frappe des monnaies d'argent; 1 173 millions de versements de l'Allemagne qui n'ont jamais été effectués.

Enfin, la Trésorerie a été mise à contribution, en 1931 et 1932, pour porter secours au crédit privé qui était menacé dans son ensemble par la situation définitivement compromise de la Banque d'Alsace et de Lorraine et plus tard de la Banque Nationale de Crédit. La première intervention nécessita une avance remboursable d'un milliard environ; la seconde, de 2 milliards. Ces opérations furent faites non point pour sauver des établissements en fâcheuse position, mais bien pour éviter à notre pays de débuter dans une crise bancaire qui

aurait conduit, en temps de paix, de l'avis des personnes les mieux informées, au moratoire des dépôts.

Nous avons fait un exposé aussi complet que possible des événements qui ont modifié en peu de temps les avoirs de la Trésorerie et qui permettent de comprendre la gêne actuelle.

Désormais le problème des échéances est plus redoutable que par le passé, tant par ses masses que par les incertitudes inhérentes à des paiements dont les origines sont d'une diversité extrême et les montants de règlements difficilement prévisibles, à une date déterminée.

Aux mois de février et de mars 1933, on put redouter un accroissement de difficultés. Les banques, en raison de la situation générale du marché et de l'état d'esprit des déposants, inquiets sur le sort réservé au budget, devaient conserver des disponibilités. Elles avaient déjà fait des emplois en souscriptions à des bons de la défense nationale et en bons du Trésor qui ne leur laissaient qu'une faible capacité de placement, tant la situation recommandait la prudence.

Le ministre des Finances se tourna alors du côté de Londres pour offrir aux banques anglaises, des bons jusqu'à concurrence de 30 millions de livres sterling.

Cet acte nécessaire, et que tout ministre vigilant aurait accompli, eut cependant l'inconvénient de répandre, en France, la croyance à une quasi-impossibilité d'une saine gestion de la Trésorerie au cours des mois qui allaient suivre. Heureusement, les vues pessimistes de personnes dont les conceptions n'échappaient pas complètement à des influences politiques n'ont pas été confirmées par les faits.

Le vote du budget, même après constatation d'une persistance du déficit, a sinon restauré la confiance, du moins atténué la défiance. Au début du mois de juillet, M. Georges Bonnet signalait, devant la Commission des finances de la Chambre, l'état satisfaisant de la Trésorerie. MM. Daladier et Lamoureux pouvaient affirmer, dans deux discours dominicaux prononcés le 10 juillet 1933, qu'au cours du mois de juin, les disponibilités immédiates du Trésor avaient toujours dépassé un milliard et que jusqu'à la rentrée le problème des échéances ne comportait plus de graves soucis. Le taux

d'intérêt des bons du Trésor avait même pu être légèrement réduit, après manifestation d'un plus grand empressement dans la demande sur le marché des capitaux.

Pourquoi, objectera-t-on, si les conditions sont aussi favorables, placer des bons à dix ans jusqu'à concurrence de plusieurs milliards ainsi que l'a décidé M. le Ministre des Finances par décret du 3 juillet 1933? Mesure de précaution, nous dit-on, et aussi afin de donner au Trésor les facilités de remboursement du prêt obtenu des banques anglaises.

Ainsi le gouvernement, malgré les possibilités de moins-values mensuelles d'ailleurs incertaines, professe un optimisme relatif, quant aux solutions à donner au problème de la Trésorerie. Moins sûrement informé que lui, nous ne saurions lui opposer un pessimisme systématique.

LA MONNAIE

Reste enfin, pour terminer le tableau d'ensemble de nos difficultés financières, à étudier notre situation monétaire. Elle est commandée à la fois par le Budget et la Trésorerie; mais dans l'hypothèse d'une faiblesse du franc, il est exact de dire que le problème de la monnaie réagit sur le budget, sur la Trésorerie et devient même le plus angoissant.

C'est cette réalité qui permet de comprendre l'insistance du gouvernement, lorsqu'il affirme, à la Conférence de Londres, son attachement indéfectible à la défense du franc or. M. le Ministre des Finances n'ignore pas qu'une nouvelle dévaluation de la monnaie, dans un pays qui a déjà réduit de quatre cinquièmes la valeur or du franc, rendrait sa tâche impossible et provoquerait des complications politiques et sociales dont nul ne peut prévoir les conséquences.

Comment d'ailleurs mettre en doute la solidité d'une monnaie gagée par une encaisse or de 81 milliards, alors que le total des francs émis par l'Institut d'émission, et qui est représenté par l'ensemble des billets en circulation et des comptes courants, est couvert jusqu'à concurrence de 78 p. 100 par le métal jaune?

Si notre vie économique et monétaire était indépendante

de celle des nations étrangères, aucun problème sur la solidité du franc ne serait à débattre. Mais l'expérience américaine de la dévaluation du dollar et l'influence qu'elle peut avoir sur la tenue de la livre sterling créent une inquiétude qu'on ne peut nier.

Des politiques, des économistes redoutent les effets de la dépréciation du dollar et de ses conséquences pour le commerce international. Il est facile de souligner tout d'abord que le commerce de la France ne cesse de fléchir parce que les prix or sont plus élevés chez nous qu'à l'étranger. La situation sera aggravée par la dévaluation de la monnaie américaine et par ses répercussions probables sur la livre sterling. Les États-Unis, nous dit-on, auront avantage à laisser fléchir le cours de leur monnaie par rapport à l'or; l'Angleterre sera fatalement entraînée à cette même politique, pour éviter l'effondrement de son commerce et celui des Dominions. Accepterons-nous, pour notre part, que l'attachement à l'étalon or anéantisse notre commerce extérieur? Bien plus, en l'absence des droits d'entrée prohibitifs, le marché intérieur sera-t-il menacé par l'envahissement des produits étrangers?

Ce raisonnement est trop absolu et l'analyse que nous présentons simple et incomplète. La dévaluation du dollar en provoquant, par effet psychologique surtout, une modification intérieure des prix, n'agit pas de façon égale et immédiate sur la valeur de toutes les marchandises. Elle peut, sous la poussée des spéculateurs, entraîner une hausse qui correspond à des prix or supérieurs à ceux qui étaient enregistrés avant la suspension de la convertibilité. C'est bien ce qui est survenu pour les cours de produits soumis à l'action des spéculateurs. Ainsi, jusqu'au milieu du mois de juillet, les hommes d'affaires de la Grande-Bretagne n'ont-ils montré aucune anxiété quant aux facultés de leur commerce d'exportation.

Cette situation persistera-t-elle?

Il n'est pas douteux que le gouvernement américain entend donner des facilités de libération aux débiteurs, par le seul maniement des monnaies. La chute du dollar s'accentue. Mais alors les effets de l'inflation se généraliseront et entraîneront des rajustements de salaires et de traitements. On verra que

le plus souvent la dévaluation n'a abouti qu'à une modification d'expressions nominales.

Face à tant d'incertitudes sur les mouvements mondiaux des prix or, pour l'avenir, la plus grande prudence s'impose; le gouvernement doit être vigilant et prêt à toutes les mesures douanières qui protégeraient le marché national. Il doit suivre l'évolution des échanges. Il faut éviter toute action fébrile qui porterait volontairement atteinte à la valeur d'une monnaie qu'il importe de maintenir, si on ne veut pas, après les amputations de 1926, détruire complètement les patrimoines de ceux qui ont le principal de leurs ressources constituées par des revenus fixes.

On doit retenir que les États-Unis, volontairement, se lancent dans une expérience qui a laissé de cruels souvenirs aux États européens ayant abandonné l'étalon or. Ce n'est pas après quelques semaines de manipulations de la monnaie que l'on peut apprécier toutes les conséquences de cette audacieuse tentative. Voir, attendre, maintenir la stabilité de la monnaie, telle doit être notre attitude.

A condition, nous diront quelques esprits sans cesse à la recherche des difficultés et portés au pessimisme, que la spéculation ne vienne pas détruire la solidité de la monnaie.

Quelle est le bien-fondé de cette réserve?

LA SPÉCULATION ET LE FRANC

La spéculation contre le franc peut venir soit de l'extérieur, soit de l'intérieur.

Dans le premier cas, il faut se demander si l'étranger a la possibilité de déclancher à sa volonté une vaste spéculation à la baisse, susceptible par ses effets de provoquer un drainage des réserves d'or de la France et d'affaiblir plus ou moins vite les assises du franc.

Ce résultat n'est possible que si les joueurs ont des francs ou la possibilité de se procurer des crédits-francs pouvant être utilisés comme couverture de leurs opérations.

Il n'est pas douteux que les étrangers possèdent jusqu'à concurrence de 5 à 6 milliards, déposés dans des banques, en France. Mais pour une partie ces avoirs correspondent à des

besoins commerciaux et sont indispensables aux règlements des transactions. Ils sont donc indisponibles pour la spéculation. Quand au surplus, il s'agit de placements refuges, dont le montant a dû être accru ces derniers temps par des apports américains au fur et à mesure que le dollar se dépréciait. Les capitalistes qui ont constitué ces avoirs de sécurité auraient-ils le désir de coopérer, de près ou de loin, à des opérations qui amoindriraient leurs patrimoines?

Il faut bien admettre qu'une partie de ces dépôts étrangers peut constituer sinon une menace, vu leur faible importance relative par rapport à la masse monétaire, du moins une hypothèque sur les réserves métalliques du pays. La sortie massive des capitaux après vente de francs suppose que le dollar et la livre sont devenus stables. Les porteurs étrangers ayant quelque doute à l'égard de la monnaie française préfèrent la liquider plutôt que la prêter à terme.

Après cette analyse il apparaît que les spéculateurs à la baisse du franc n'auraient la faculté de se constituer des marges de couvertures en francs que par des opérations de crédit. Encore faut-il que les banques françaises se prêtent au jeu. Or, elles ne l'ont pas fait dans le passé. Elles ne pourraient procéder à de tels emplois, pour un volume important, qu'en faisant escompter leur portefeuille à la Banque de France, qui, par sa politique, enrayerait rapidement les opérations entreprises et conduites contre l'intérêt général.

Plus effective serait la menace provenant des nationaux, après perte de confiance dans le franc. Dans cette hypothèse, les capitalistes investissent leurs avoirs à l'étranger. Or, ils n'en ont aucun désir, tant que le franc a une stabilité plus grande que les autres monnaies. La défiance, dès lors, ne peut se traduire que par des manifestations d'ordre interne : thésaurisation de l'or, investissements en marchandises ou en produits qui ne peuvent avoir de répercussions sur les changes.

Une autre forme de spéculation à la baisse du franc, il est vrai, peut être exercée par les industriels et les commerçants. Ils cessent de rapatrier leurs créances sur l'étranger et recourent exclusivement au crédit bancaire pour assurer la marche de leurs entreprises. Le mécanisme fonctionna de 1924 à 1926.

Alors les devises étrangères étaient stables, donc recherchées. Il n'en va plus de la sorte. Puis, dans cette hypothèse, un contrôle sévère du crédit, d'abord par les banques françaises, ensuite par l'Institut d'émission, serait exercé avec plus d'efficacité que jadis, car les événements nous ont instruits sur les pratiques spéculatives et les moyens de les déjouer.

Il n'y aurait de péril à redouter pour la monnaie que si la confiance des Français était ébranlée par une gestion des finances publiques qui créerait une menace pour les réserves-or, tant que la Banque maintient la libre convertibilité du billet. Danger d'ailleurs très atténué par le montant de l'encaisse or de l'Institut d'émission, prêt à fournir du métal à toutes les demandes. Le seul fait de l'hémorragie de l'or n'inciterait-il pas les pouvoirs publics à se ressaisir et à modifier leur politique d'atermoiement, avant que nos facultés de résistance soient épuisées? La pression d'une opinion publique hostile à toute inflation s'exercerait certainement sur les milieux parlementaires.

Nous voici, au terme de l'analyse des facteurs qui ont provoqué l'inquiétude ou sont susceptibles de la développer, ramenés à un problème psychologique et politique. L'observation impose la conclusion que toute notre situation financière et monétaire dépend de la réalisation de l'assainissement budgétaire.

Faut-il en espérer l'aboutissement prochain, ou bien, au contraire, en présence d'une majorité parlementaire hostile à toute déflation, doit-on être sceptique et ne plus espérer une solution satisfaisante du problème de l'équilibre, au mois d'octobre et de novembre 1933.

POLITIQUE ET REDRESSEMENT FINANCIER

Assurément, les leçons des événements qui se sont déroulés depuis le mois de juillet 1932 ne laissent pas entrevoir un redressement financier aisé et rapide.

Dès son arrivée au pouvoir en juin 1932, le gouvernement Herriot annonçait au pays sa volonté « affermie par des actes » d'amélioration de nos finances et de l'ensemble de notre économie. Les ministres, rue de Rivoli, avaient procédé à un

examen de la situation. Ils faisaient ressortir, pour le budget de 1933, un déficit minimum de 12 milliards, qui deviendrait plus élevé, si les moins-values des recettes mensuelles s'aggravaient.

Dès le 1er juillet 1932, un plan de redressement partiel fut déposé à la Chambre. Il comportait un allégement immédiat de 4 060 millions, dont 2 590 millions au titre de compressions de dépenses et 1 470 millions au titre de nouvelles recettes.

Le Parlement n'accorda, par suite de l'attitude de la Chambre, que 2 151 millions d'économies ou de création de ressources. Les compressions de dépenses militaires figuraient pour 1 485 millions.

Le projet du Gouvernement était donc déjà battu en brèche. Son plan d'ensemble comportait, après un premier effort de réalisations d'économies et d'aménagements fiscaux, la conversion d'une importante part de la dette publique qui, complétée par des conventions avec la Caisse autonome, donnait un gain net de près de 2 milliards.

Ensuite, dès la présentation du budget de 1933, les ministres financiers entendaient reprendre leurs propositions d'économies, écartées en juillet : recul de la limite d'entrée en jouissance de l'allocation du combattant, abattements sur les traitements de fonctionnaires, révision des indemnités, etc.

En répondant à l'appel de l'État, lors des conversions, les rentiers avaient consenti à un sacrifice méritoire. Le gouvernement avait affirmé que leur geste serait suivi d'une série de mesures indispensables à la réalisation de l'équilibre budgétaire.

La dure réalité vint saper un plan soigneusement étudié. Des coalitions d'intérêts, solides et ardentes, se formaient parmi les anciens combattants et parmi les fonctionnaires. Apprenait-on dans les milieux économiques que des taxes nouvelles étaient prévues? Chacun d'indiquer au gouvernement qu'il fallait à tout prix réaliser l'équilibre financier, à condition que le voisin fût le bon et définitif payeur.

Le ministère Herriot ne put réaliser le plan de redressement qu'il avait élaboré. Le ministère Paul-Boncour qui lui succéda n'eut pas plus de succès.

Enfin, le ministère Daladier fit adopter diverses mesures

complémentaires qui, avec les résultats précédemment obtenus, ont réduit le déficit constaté depuis juin 1932 de 10 milliards, en écriture tout au moins. Le problème de l'équilibre était-il résolu? Après juin 1932, les chutes de recettes, les aggravations de dépenses dues à des lois antérieurement votées, ont créé une situation que nous avons précédemment dégagée et qui impose, aujourd'hui, au ministre du budget la nécessité d'un nouvel effort de la grandeur de 7 à 8 milliards environ.

La tâche est d'autant plus malaisée que l'on est en présence d'une masse de crédits, en dépense, de 50 486 millions, dont 19 415 millions sont d'ores et déjà affectés au service de la dette publique. Les abattements sont difficiles lorsqu'il faut les faire sur une tranche qui, en dehors de la dette viagère, n'est plus compressible depuis la conversion. Pour le surplus les crédits se répartissent ainsi :

Aux pouvoirs publics, pour	126 662 000
Aux services généraux des ministres.	28 487 166 000
Aux frais de régie de perception et d'exploitation des impôts et services publics	1 784 364 000
Aux remboursements, restitutions, non valeurs, pour.	778 748 000

Les services généraux des ministères ont déjà été soumis à des réductions. On a épuisé les moyens, relativement aisés, de réalisation de l'équilibre. Et c'est cependant sur cette tranche de 28 milliards et demi qu'il faut encore obtenir des compressions. Il est évident qu'elles ne sauraient être de l'ordre de grandeur de 8 milliards, c'est-à-dire égales au déficit constaté lors de la préparation du budget, 1934.

Une telle déflation est une impossibilité, pour tout gouvernement.

Faut-il espérer des ressources nouvelles d'un aménagement de la fiscalité?

Les taux de l'impôt général sur le revenu, les impôts sur les revenus mobiliers et immobiliers, sur les salaires, ont atteint des paliers qu'il est difficile de dépasser.

Quant à l'industrie et au commerce, leurs charges sont élevées à ce point que le prix de la plupart des produits contient des éléments de frais incompressibles qui expliquent les écarts entre les prix de gros et les prix de détail.

Comment dès lors tenter à nouveau une adaptation de

l'ensemble des dépenses de l'État aux ressources réelles du pays, sans laquelle il n'est point d'équilibre.

Le redoutable problème est posé. Il est inéluctable après les promesses faites par M. le président du Conseil devant le Sénat, lors de la séance du 7 juillet 1933. Ce rude effort ne peut être ajourné, à moins que nos représentants préfèrent sacrifier aux nécessités de la sympathie électorale la monnaie elle-même et l'avenir de la Nation.

Combien alors paraîtraient enfantines les déclarations de fidélité indéfectible à l'étalon-or. Il ne suffit pas de les faire du bout des lèvres. Il faut avoir le courage d'accomplir des actes qui rendent intangible le système monétaire de la convertibilité. Et il n'est en France d'autre moyen d'y arriver que d'équilibrer loyalement, complètement, la recette et la dépense.

Dans cette redoutable mais salutaire entreprise, l'aspect politique du problème est du plus haut intérêt. Il ne suffit pas d'affirmer que le gouvernement, arrivé au carrefour, devra choisir entre la déflation budgétaire et l'inflation monétaire. Les débats auront un aspect autrement plus complexe. Le problème des droits acquis, après les promesses faites aux combattants, sera débattu, les éléments modérés viendront assister à cette discussion d'abord en spectateurs.

« Vous sollicitez nos suffrages, pour obtenir des résultats dont nous ne nions pas la nécessité, en nous plaçant sur le plan de l'intérêt général. Mais nous sommes des hommes politiques et les lois de l'élection, dans un régime de suffrage universel, nous imposent le souci de maintenir notre popularité.

» Vous avez le pouvoir, donc la responsabilité de la conduite des affaires. Assumez le discrédit de mesures qui heurteront les intérêts des masses électorales les mieux organisées : les combattants et les fonctionnaires. »

Sur l'extrême gauche le langage sera tout différent. Nous l'avons déjà entendu au cours de plusieurs séances de la Chambre des députés. Nous en avons lu et médité l'essentiel dans plusieurs articles du *Populaire*, écrits par M. Léon Blum.

La vigueur des arguments n'a d'égale que l'ironie de la pensée. La déflation, nous dit-on, ne peut avoir d'autre résultat que la réduction de la puissance d'achat de larges nappes de

consommateurs. Or ce qui fait défaut à l'économie contemporaine, ce sont les moyens d'acquisition des biens et des services. Pouvez-vous les accroître en dehors d'une manipulation des monnaies?

Voici que fatalement on est attiré par les appâts de la dévaluation monétaire. Non seulement elle apporterait des francs à tous les consommateurs qui sont en même temps et le plus souvent bénéficiaires de traitements et de salaires, mais encore elle serait, comme après 1926, une cause de plus-values fiscales. Saint Antoine, lors de la tentation, ne vit jamais défiler, sous ses yeux, autant de félicités.

Faut-il accepter que nous allons connaître l'inflation? Elle est fatale, affirmeront les spéculateurs impatients qui n'oublient pas que ses résultats brisent les cadres d'une économie stationnaire et permettent de fructueuses réalisations de différences.

Conclusion hâtive, car, au-dessus des tendances intéressées, ou au delà des méthodes de facilité, plane le spectre des maux inhérents à des variations subites, toujours défavorables aux salariés, aux fonctionnaires, dont les rémunérations ne s'adaptent qu'avec lenteur aux mouvements rapides des prix.

L'esprit subtil des adversaires de la déflation ne se laisse point enserrer dans les mâchoires de l'étau économique. Aux formules classiques et absolues qui opposent les effets de la déflation et de l'inflation, ils substituent une proposition plus nuancée, riche de promesses agréables à leurs électeurs.

La hausse des prix, nous dit-on, est un progrès dans la mesure où elle accroît l'intensité de la production et des transactions c'est-à-dire la demande de travail, sans réduire la valeur d'achat des salaires. Formule ingénieuse que le parti socialiste a la prétention de transformer en fait accompli. On procéderait à une dévaluation qui favoriserait la hausse des prix de gros. Mais ensuite l'État dirigerait l'économie, afin de s'opposer à l'élévation consécutive des prix de détail. M. Léon Blum affirmait que l'effort était « possible pour la France, s'il ne l'est pas pour certains pays étrangers. La marge est si grande en France entre les prix de gros et prix de détail qu'on peut parfaitement concevoir une hausse sensible des uns qui n'entraîne pas le mouvement ascensionnel des autres ».

Tant d'ingéniosité n'est-elle pas imaginaire? Nous ne voyons qu'une possibilité de résoudre le problème d'après les données fournies par M. Léon Blum. L'étude de cas d'espèces apprend que l'écart considérable entre les prix de gros et les prix de détail correspond à des éléments incompressibles si la volonté du producteur est seule agissante.

Reste donc la solution qui relève de l'initiative de l'État : la diminution du poids des impôts qui ont été si lourdement placés sur les épaules des industriels et des commerçants.

Si l'on accepte cette éventualité, comment espérer le maintien des dépenses de l'État au niveau où elles sont. La nécessité d'une déflation budgétaire n'apparaît-elle pas comme inévitable?

Dès lors, le problème du redressement financier offre toute sa complexité et les querelles de partis paraissent bien mesquines, en présence du réel. On est bien obligé d'accepter qu'il faut d'abord et d'urgence préparer le développement de la matière imposable par une action dont les effets seront de réduire les dépenses de l'État et de favoriser, après ce résultat obtenu, l'élimination de l'inquiétude qui paralyse l'essor des entreprises. A la base du retour à l'activité plus intense, il y a la nécessité d'une modification psychologique chez les épargnants. Car s'il n'y a pas tendance à des transactions accrues, il est vain d'espérer l'équilibre budgétaire intégral par des réductions de dépenses sans cesse répétées et qui sont d'ailleurs limitées par le volume des crédits budgétaires et la nature de leurs affectations.

Or, pour connaître le retour à des échanges internes et externes plus développés, le premier stade de la restauration impose l'allégement des éléments incompressibles des prix, sur lesquels l'État peut seul agir immédiatement et de façon efficace.

Ainsi, des considérations techniques dominent les préoccupations politiques et elles président à notre destin. Elles devraient permettre la formation d'une majorité parlementaire très étendue qui procéderait, non point à la dévaluation monétaire, mais à la déflation indispensable et préliminaire à une reprise des affaires.

En persévérant dans une attitude de réserve prudente ou

de critique ironique, les partis modérés ne contribueraient pas au redressement que veut le pays. Or, la Nation aspire à des mesures de restauration financière aussi complètes et immédiates que possible.

Le salut n'est pas non plus à espérer si l'on accepte l'expérience d'une dévaluation dirigée, préconisée par l'extrême gauche du parti socialiste. Nous l'avons montré.

C'est par une politique uniquement inspirée par l'intérêt national et comportant l'effort, le sacrifice, que nous échapperons aux menaces que pourraient susciter les expériences redoutables des manipulations monétaires, tentées à l'étranger. Tâche ingrate, impossible même, si un gouvernement n'a pas avec lui une majorité forte et stable. La persistance de l'esprit de parti est un luxe du temps de prospérité. L'union des volontés pour la défense des intérêts vitaux est une nécessité des temps d'épreuves que les appauvrissements de la guerre ont imposée à l'humanité.

Ces vérités pénétreront-elles l'esprit des électeurs au cours de la période des vacances parlementaires? Alors en octobre-novembre, M. Daladier aura une tâche plus aisée que si son gouvernement avait entrepris le redressement intégral en juin-juillet. La temporisation aura été salutaire.

Si, par contre, l'opinion publique se désintéresse du problème de l'équilibre du budget, les propositions sévères de réduction de dépenses se heurteront d'une part à l'attitude d'abstention des modérés et de l'autre aux amis de M. Léon Blum qui « ont promis de défendre les masses populaires contre les incidences de la déflation monétaire, aussi bien que contre les répercussions de l'inflation monétaire ».

« Et nous ne faillirons pas à notre parole », souligne dans le *Populaire* le chef du parti socialiste.

C'est bien sur le terrain financier que, dès la rentrée, la politique parlementaire connaîtra les plus sérieux obstacles. Il faudra reprendre les projets du gouvernement Herriot, et peut-être quelques autres mesures, toutes impopulaires. Y aura-t-il une majorité assez courageuse pour suivre le gouvernement dans cette marche difficile, mais indispensable au salut des finances publiques, de la monnaie, et à la solidité de notre action internationale?

GERMAIN MARTIN

ANTOINETTE BOURIGNON[1]

IV

LA CROIX ET LES LARMES

Que j'aurais de plaisir à vous retracer ce voyage où les gens de Saint-Claude virent bien paraître la protection de Dieu et de madame la comtesse de Willerval. Ils virent aussi qu'une seule chose marque pendant les guerres les frontières des pays : je veux dire les péages et les douanes dont il y a, au profit des vainqueurs et des vaincus, une multitude inconcevable et que le succès ni le revers d'aucunes armes ne sauraient jamais diminuer. La Lorraine, le Luxembourg, malgré les troubles de l'époque, étaient donc bien aisés à discerner, encore qu'on vît sur tous les territoires les marques déplorables que laisse le passage courroucé de Bellone.

Mais nos gens ne furent pas plus tôt à la limite des domaines du roi d'Espagne, qu'une garde, armée de pistolets et de mousquetons, vint chevaucher aux côtés de leurs chariots. En dépit de leur nom, les Pays-Bas où ils entraient ne laissent pas d'offrir quelque relief des vallons, des prés ondulés, où la vue s'arrête avec infiniment de plaisir. Et là où sont les plaines, couvertes de riches cultures, les émigrants crurent voir, pour a seconde ou la troisième fois, le visage riant de la Terre promise. Les fleurs d'arrière-saison brillaient de mille couleurs au bord des champs; on traversa à gué quelques rivières d'une

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juillet.

eau très paisible et très claire; ce qui frappa le plus les esprits fut de voir, assis sur un talus, des laboureurs qui trinquaient en mangeant sur du pain coupé en tranches fort minces, un beurre jaune, poudré d'anis.

Le château de Deusse qui est à madame la comtesse de Willerval, se dresse entre Mons et Aath, non loin de Chièvre. M. Viry et son monde descendirent un soir de leurs chariots en bas d'une allée fort large et majestueuse qui leur laissait découvrir le maître-bâtiment fait de briques rouges, percé de hautes fenêtres et coiffé d'ardoises qui luisaient comme des miroirs. Il faut dire qu'il avait plu tout le jour, et que la nuit qui s'apprêtait à envahir le ciel, comme aussi le sombre des nuages qui s'amassaient au-dessus des toits et des arbres, ne manquaient pas d'attrister un si noble paysage.

Un peu courbatu par le roulement des chars, les cheveux et l'habit piqués de brins de paille, M. Viry fit quelques pas et s'ébroua, pour mieux respirer l'air frais de ce parc où on les introduisait. Le jeune Abel lui portait son bagage qui n'était que d'un petit sac de vache rousse, à l'odeur forte. Cependant que les femmes tiraient en hâte des voitures leur pauvre linge, leurs poteries grossières, leurs marmots rudoyés et giflés; mais silencieuses parmi tout ce tracas, pour le respect du lieu où on était venu. Les charretons moins étonnés travaillaient leurs chevaux pour les faire tourner, et les chariots s'en repartaient en grinçant... C'est alors que dans l'allée apparurent trois gros dogues, lesquels, loin d'aboyer aux arrivants, venaient à pas comptés et la tête basse, agitant la queue par compas; et enfin un homme habillé avec sévérité, mais de la figure la plus plaisante du monde.

Il pouvait avoir quarante ans, plus ou moins, portait rabat blanc et veste brune; il paraissait très maigre; son nez fort long et fort pointu protégeait un visage où le sérieux ne l'emportait visiblement sur la bonhomie que par l'effet d'un long apprentissage.

M. Viry se hâta à sa rencontre et lui entama un discours plein de dignité et de reconnaissance, ne sachant au juste à qui il parlait. Mais l'autre :

— Est-ce là, monsieur, — lui dit-il, — tous les prosélytes que vous nous amenez?

— Certes, — fit le ci-devant pasteur de Septmoncel. — C'est des prosélytes si vous voulez, mais c'est surtout de bons et courageux cultivateurs. L'homme leva les bras au ciel.

— Qu'ils sont jeunes! qu'ils sont jeunes! — dit-il.

— Hélas! monsieur, — repartit M. Viry, — se peut-il que vous me teniez pour jeune, moi qui ai vécu un demi-siècle, c'est-à-dire autant qu'un corbeau de bas âge? Vous voyez l'abbé Ambroise Viry...

— Je sais, je sais, — dit l'autre. — Pour moi, je suis M. Deledeulle.

Et fort dévotement il se jeta et baisa la main sacerdotale. Ce mouvement était beau, mais il venait un peu tard et n'avait pas la grâce d'un instinct passionné.

En se relevant, M. Deledeulle se tourna un peu et découvrit le jeune Abel qui le contemplait de tous ses yeux. Il leva les bras derechef; cette fois une canne d'ébène qu'il avait tomba sur le gravier. Un des dogues la prit dans ses dents.

— Ah! messire, — dit M. Deledeulle, — vous avez là un élève qui me paraît des mieux faits et des plus soumis... Et là-bas, ces filles, toutes rustiques qu'elles sont, ne manquent pas de grâce, ni de fraîcheur... Hélas! messire, hélas!

— Que voulez-vous dire avec vos hélas? — demanda M. Viry brusquement. — Nous sommes ce que nous pouvons, ni plus ni moins beaux que bien d'autres... ni plus ni moins saints...

— C'est ce que je voulais marquer, — dit Deledeulle en hochant la tête. — Mais ce discours demande un autre temps... Allons! vos paroissiens, monsieur, vont loger dès ce soir dans les communs du château qu'ils trouveront à main gauche, auprès des étables et des laiteries. Je m'en vais leur indiquer la route, car je suis ici intendant de madame la Comtesse. Pour vous, je pense que vous accepterez de souper à ma table qui est médiocre. Je vous en prie, monsieur, avec tout le respect dont je suis capable et toute l'affection que je me sens porté à vous vouer désormais. Madame la Comtesse n'est pas là de ce moment, elle ne revient que dans un mois de Lille, où on l'a entraînée... Mais chut! il n'importe pour le moment... Venez voir votre demeure... Veuillez vous taire, Béhémoth!

— Que dites-vous?

— C'est ce chien qui a nom Béhémoth. Celui-ci-là s'appelle Isacaar, et cet autre Léviathan... Ce sont, vous le voyez, des noms de diables. Madame tient que ces diables habitent sous leur enveloppe, mais qu'heureusement, ils sont domptés et vaincus par l'air chrétien qu'ils respirent en ces lieux.

— Vous voulez rire, sans doute? — soupira M. Viry en enlevant son bonnet.

Mais M. Deledeulle ne répondit pas.

On logea les pèlerins dans de petites maisons, commodes et nettes où les lits étaient cependant fort exigus et pratiques dans des manières d'armoires. Les murs y étaient blanchis à la chaux, l'eau en abondance; des jarres attendaient le lait, des barates la crème; dans les celliers, les pommes et les raves narguaient les rats sous la garde de chats bien nourris. Une fontaine offrait ses ondes courantes pour la lessive; trois granges pliaient sous le faix de la paille de blé et d'avoine. Enfin sur chaque porte était peinte une croix blanche entourée de trois larmes de même couleur.

M. Viry tint à mener avec lui le jeune Clergeot, pour lui faire partager sa commodité comme il avait fait ses misères. Et M. Deledeulle les reconduisit par la grande allée jusqu'à la terrasse du château.

Le parc semblait infiniment moins agréable et soigné que la campagne. Des pommes de pins tombées çà et là, et grande foison de feuilles sèches criaient sous les pas et embarrassaient la marche. Léviathan, Béhémoth et Isacaar fourrageaient sur les pelouses comme dans les taillis sauvages. Les arbres embroussaillés se confondaient, aussi bien dans les bosquets que sur la tête des promeneurs; et leur profond entretenait une ombre si épaisse que certains oiseaux de nuit s'y entendaient déjà. Pour les crapauds, salamandres et autres bêtes rampantes, il va de soi qu'ils abondaient sous les herbes; d'autant que le terrain, loin de remonter vers une perspective bien ménagée, semblait descendre vers le château de façon sensible, et que l'humidité y croissait à mesure de la marche.

Enfin l'on vint devant le bâtiment; tous les jours en étaient fermés, sauf les fenêtres d'un petit pavillon à un étage, vers lequel l'intendant menait M. Viry. Celui-ci eut le temps de remarquer un balustre de pierre, des plus nobles proportions,

qui paraissait dominer une douve, et aux angles du château, quatre socles assez neufs, dont deux soutenaient des vases de marbre sans fleurs, et deux, des jambes de statues qu'on avait brisées bien avant les genoux.

Ils entrèrent dans le pavillon. La porte en était marquée de la même croix et des mêmes larmes que M. Viry avait vue chez les rustiques. La salle avait une grande cheminée qu'un petit feu de brindilles s'évertuait à éclairer. M. Deledeulle alluma une chandelle et la donna à Abel en lui commandant de l'élever à bout de bras.

— Voici, au-dessus de la cheminée, entre ces deux figures d'hercules mutilés dont vous devinez encore une main et une cuisse, un médaillon qui représente le comte Philippe d'Oigny, frère de notre dame; il fut tué voici plus de cinq ans déjà, après avoir assez mal profité de la vie. Au-dessus du chambranle de la porte, vous remarquez sans doute un médaillon qui figure une tête de mort décharnée : c'est encore le comte Philippe, mais sous son aspect présent et le plus durable; auprès de la fenêtre, ce dressoir offre à vos yeux diverses coupes, fioles et flûtes de verrerie, qui viennent soit d'Italie, soit de Hollande, soit d'Allemagne. L'on ne doit point s'en servir : au contraire, voici à vos pieds, à côté de ce tonnelet d'eau pure, des gobelets d'étain dont on souhaite que vous usiez désormais. Enfin, la tapisserie des murs représente, autant que ma science me l'apprend, la prise de Babylone par Alexandre; mais madame la Comtesse a décidé que ces flammes, ces gens demi-nus et courants, ces guerriers qui embouchent la trompette, ces palais qui s'écroulent, représentent la fin du monde, laquelle ne saurait tarder, à ses yeux, et amènera des désolations fort semblables à ces rêveries d'un bon artisan.

Il poussa une porte; le flambeau d'Abel découvrit une chambre assez vaste, dont un lit à baldaquin frangé d'or, tenait majestueusement le milieu. Par un effet singulier, la place ordinaire du crucifix était occupée d'une toile peinte où se voyaient la croix et les larmes blanches sur un fond noir, tel qu'on n'en voit décidément qu'aux fêtes funèbres. M. Deledeulle fit trois pas, découvrit la ruelle :

— C'est dans ce coin, — dit-il, — que par ordre de madame la Comtesse j'ai ordre de coucher; vous voyez que mon lit est

un parquet nu, des mieux ajustés, mais enfin des plus durs... Pour ces trois rondins de bois, que vous voyez ici rangés, c'est mon oreiller, ne vous déplaise. L'hiver arrive; je pense qu'on nous accordera un peu de paille des écuries, et peut-être même une pièce de bure pour nous couvrir.

— Ah çà! — s'écria M. Viry en éclatant, — qui est ici le plus fou de nous deux?

M. Deledeulle baissa la tête, — qui était une façon bien civile de laisser à son compagnon le soin d'examiner ce point. Il frémit seulement, et de peur bien plus que de scandale, en voyant le bon pasteur s'asseoir sans façon sur le lit d'apparat.

— Vous ne devez pas ignorer, — dit-il doucement, — que ces lieux, ce pavillon et cette couche même, ont été salis jadis par la plus abominable débauche. M. le Comte défunt avait accoutumé de s'y retirer en compagnie des plus belles garces des alentours. C'est là qu'il est mort voici quelque dix ans, et dans des circonstances que je ne vous saurais retracer, mais qui laissent peu d'espoir de son salut éternel, attendu qu'il n'eut pas le temps de passer du plaisir au repentir, comme c'est la voie ordinaire des pécheurs. Aussi madame sa veuve exige-t-elle qu'on laisse en l'état le cadre de cette fin déplorable. Elle exige aussi qu'on le purifie, en quelque sorte, par une conduite toute contraire; à tel point qu'elle a choisi ce lieu pour une des retraites de notre austérité. C'est moi, messire, qui en fais les frais jusqu'à cette heure, ainsi que vous l'apprendrez. Je ne m'en plains pas, pour toutes sortes de raison; dont la première est que, vu l'état troublé de nos provinces, je ne pourrais m'en aller ailleurs ni gagner ma subsistance par des exercices dignes de mon premier état.

— Quel état? — osa demander M. Viry, — toujours assis sur la couche maudite.

— Celui d'homme de lettres qui se mêlait d'instruire les personnes de qualité. J'étais, monsieur, venu ici comme précepteur du comte Philippe qui fut tué par les Français au siège d'Arras, c'est-à-dire par les guerriers de mon pays. Je suis en effet Picard, pour vous servir, et sujet du roi de France, ou plutôt des cardinaux divers qui règnent sous son nom. Je pouvais rendre en mon temps n'importe quel jeune gentilhomme aussi bon philosophe que bon danseur, instruit en

langue latine et italienne, et de ses devoirs envers le monde et envers Dieu :

Il baissa la voix.

— Et j'ose dire, monsieur, que sans la mort qui vint surprendre Mgr Philippe d'Oigny par une mine que nos ingénieurs firent éclater sous les pieds de la compagnie qu'il avait levée aux ordres du Cardinal-infant, ni moi ni ce domaine n'en serions au point d'abandon ou de sainteté où vous nous voyez. Les hercules de la salle, les nymphes du parc n'auraient pas payé de leur destruction la nudité où les laissa le sculpteur. Je mangerais, je dormirais à mon loisir, madame la Comtesse enfin serait un bonne chrétienne et non point...

— Ah! monsieur, — s'écria le curé de Septmoncel tout content, en sautant sur ses pieds! — Ah! monsieur, vous n'êtes donc pas le fanatique que je pensais?

M. Deledeulle, à l'ouïr s'exprimer si naïvement, dérida enfin son visage, et son long nez fut soulevé par un large sourire.

— Vous vous trompiez étrangement, — dit-il. — Mais, je le vois, Dieu, qui est meilleur qu'on ne s'imagine ici, vous a envoyé ici pour me servir d'allié naturel. Messire, souffrez que je vous embrasse. Ensuite je vous conterai des choses qui vous feront trembler et sourire, si votre humeur se porte à l'un ou l'autre de ces partis.

— Bien volontiers, — dit le pasteur. — Mais, à présent que je me félicite d'avoir trouvé en vous un si honnête homme et un si bon compagnon, permettez aussi que je m'étonne d'avoir été adressé ici par M. l'évêque de Strasbourg. J'aurais plutôt pensé, depuis deux heures que me voici, que ce fût le diable...

— Je le pensais aussi, — dit M. Deledeulle — le propre de l'existence humaine est d'empêcher qu'on ne démêle aisément ce qui est de Dieu et ce qui est du diable et de nous faire marcher en aveugles sur les saints et sur les damnés. Pour moi, qui ai, je pense, la tête encore saine et solide, et qui suis, Dieu merci, aussi bon chrétien qu'il est possible, je tiens que le diable est responsable de fort peu de chose dans ce monde et singulièrement qu'il n'habite pas le corps de nos trois doguins. Je prétends aussi que c'est une folie étrange et

perverse que de flairer partout des tentations, des péchés et des damnations.

— Parbleu! — fit M. Viry. — Je crois que, dans une certaine mesure, vous avez la raison à vos côtés. En tout cas, plus sûrement que ceux qui soutiennent le contraire. Aussi ne douté-je plus que notre rencontre n'ait été voulue et préparée de façon providentielle, comme l'a été la mienne avec mes bons paroissiens. Assurément, nous réussirons, tous les deux, à ramener dans les voies droites, cette bonne dame de Willerval qui me paraît sérieusement égarée...

— Chut! Juste ciel! — interrompit M. Deledeulle avec épouvante. — Eh! que diriez-vous, mon pauvre monsieur, si vous connaissiez la demoiselle qui l'inspire et qui a tout détraqué ici, je veux dire mademoiselle Bourignon.

— Qui est encore celle-là? — demanda le pasteur.

— Vous la verrez assez tôt, — dit l'autre. — Mais je veux vous l'apprendre sans tarder. Auparavant, je prierai ce beau garçon, qui nous écoute à oreilles toutes grandes, de laisser son flambeau sur la table et de se retirer pour un moment dans la salle d'entrée. Il y surveillera le feu et s'amusera à regarder les tapisseries.

— Abel, veuillez nous attendre, — commanda M. Viry avec majesté, — et me faites le plaisir de dire vos prières à côté, jusqu'à notre retour.

Il se rassit lui-même sur le lit d'apparat. M. Deledeulle par habitude, s'installa modestement sur les billots qui lui figuraient un oreiller. Il se disposa à parler, cependant que l'ange Abel, retiré dans l'autre salle, collait son oreille à la porte pour ne pas perdre un mot de l'entretien.

V

HISTOIRE DE MADAME LA COMTESSE DE WILLERVAL

M. Viry, qui était bavard de nature, entreprit le précepteur avant que celui-ci commençât ses confidences.

— Dites-moi par avance, — demanda-t-il, — pourquoi vous m'avez l'air infiniment plus mal traité ici que ne sont mes Comtois dans la métairie où je les ai mis ce soir. Ne veut-on pas en faire des saints tout comme de nous?

— Si fait, messire, — répondit M. Deledeulle, — mais on prétend les apprivoiser d'abord par l'abondance et la leur retirer ensuite pour leur faire toucher et concevoir la fugacité de tous les bonheurs mondains. Ils ne perdent, ma foi, rien pour attendre! Pour nous, pour moi, veux-je dire, car vous pouvez encore choisir votre logis, madame la Comtesse et sa damnée Bourignon nous mettent d'abord au régime des élus ou des appelés.

— Alors, c'est cette Bourignon que je n'ai point l'avantage de connaître, qui décidera du salut de votre serviteur et de ses montagnards? Plaise au Ciel que... ! Mais dites-moi, n'a-t-elle jamais pensé que chacun pût arriver à la sainteté par un chemin plus large, une austérité modeste, et l'observance de ses devoirs d'état? Ne lui a-t-on point dit que la première qualité des saints est de le devenir de plein gré? Comment n'a-t-on pas...?

— Attendez, monsieur, s'il vous plaît, que je vous conte l'histoire de bout en bout. Vous jugerez après si elle vous laisse autant de courage que de sagesse.

» Madame la Comtesse est née, je pense, dans les toutes premières années de ce siècle, au temps qu'arrivait le bon Archiduc, l'heureux époux de madame l'Infante Isabelle. Elle dit volontiers que sa naissance remonte au siècle dernier; mais je m'assure que c'est pour se vieillir et par un effet de cette humilité, qui, toute semblable à de l'orgueil rebroussé, engendre parfois le mensonge. Je m'en étonnerais d'autant moins qu'elle fut en son temps la fille noble la plus orgueilleuse et la plus vaine qu'on eût jamais vue. J'en parle, bien entendu, par ouï-dire, car à l'époque où elle florissait de la sorte, j'étais, moi, petit grimaud de collège en toque noire, et j'étudiais chez les Jésuites d'Amiens, qui est la grande ville de ma province.

» Mais depuis mon arrivée, j'ai recueilli les restes d'une gloire que madame la Comtesse tâche en vain à chasser de la mémoire des hommes : nouvelle mariée, elle était proprement la reine de sa ville, car elle habitait alors, avec le comte son mari, la bonne cité de Tournai. Il était fort épris d'elle et elle le lui eût rendu si elle avait pu s'intéresser pour d'autres que soi. Figurez-vous qu'elle était blonde comme le sont les

plus belles Flamandes, de couleur plus ardente que le jeune garçon un peu pâle que vous menez avec vous, et de l'aspect le moins céleste possible... La flamme intérieure qui semblait l'animer et brûler dans ses cheveux, dans ses yeux et sur son teint, était si vive qu'elle prenait à tâche, eût-on dit, de se propager sur tout ce qui l'entourait. L'Infante Isabelle qui la vit, l'aima tant qu'elle lui fit don pour ses noces de chemises à dentelles, ornées de rubans feu; ce trousseau eût valu dix mille livres, si on l'eût acheté. Mais il venait du propre fonds de Son Altesse, laquelle avait fait vœu, ainsi que vous savez, de ne changer de linge que la citadelle d'Ostende ne fût prise par son époux. Cela dura trois ans, trois mois et trois jours. L'infante sentait donc assez aigre; mais elle trouvait bon que sa belle amie Catherine, la reine de Tournai, fût la coquette, la mieux fleurante et la plus étincelante des Pays-Bas. Elle l'appelait son cher brasier, son feu dévorant. Cela est joli, du moins en langue castillane.

» Le cher brasier, cependant, était tout insensible pour les hommes et singulièrement pour son époux qu'une telle coquetterie brûlait de désir et de jalousie. Coquetterie, monsieur, qu'on ne vit et qu'on ne reverra plus sans doute dans les siècles des siècles! Madame de Willerval usait, pour enrichir sa carnation, de certaines pâtes que les Hollandais s'en vont chercher jusqu'aux Indes; elle faisait son visage avec autant de soin que si le soleil eût dû s'offusquer et pâlir de le voir à découvert; et tous les mois, aux yeux des gens déjà éblouis par cet éclat emprunté des fards, des gras et des teintures, elle consentait à paraître au naturel, le cheveu simple et dénoué, la peau à découvert sans artifice, aussi bien sur les joues que sur la gorge. Et alors tout le monde était prêt à tomber à genoux et à crier au miracle.

» Vous dirai-je, monsieur, que pour entretenir cette fraîcheur flamboyante, elle buvait tout à la glace? Ce qui était bien aisé en hiver, mais ce qui demandait au cœur de l'été des précautions infinies; dans des caves profondes, on conservait pour elle des blocs de glaçon qu'on était allé recueillir sur la mer, devers la Norvège, et qu'on avait rapportés dans des tonneaux de quadruple enveloppe, sans cesse arrosés d'eau fraîche.

» Elle avait fait bâtir et modeler, en outre, une statue à sa ressemblance et de proportions exactement pareilles à son corps. Elle tenait cette Vénus de marbre nu, dans un cabinet proche de sa chambre, et se comparait à elle tous les matins, pour la fermeté et la pureté des contours et des lignes. C'est à cette sœur jumelle qu'elle essayait ses atours, ses jupes, ses bijoux, ses coiffures même. Elle lui rendait un culte idolâtrique, qui était au fond celui de sa propre beauté. Et je pense, monsieur, qu'elle entretenait avec cette goton de pierre bien plus de familiarité que son mari n'en avait avec elle.

» C'est alors que M. le comte de Willerval, après avoir comblé sa femme de caresses, de broches, de diamants, de colliers de perles et de toutes les attentions ou privautés qu'elle souffrait de lui, parut se désaffectionner de cette statue plus inhumaine que celle de Pygmalion. Il se mit à courir. Il n'eut pas à courir bien loin pour trouver dans nos campagnes, sur ses domaines, cent filles qui ne fussent point de marbre et prêtes à payer comme jadis au seigneur, certains tributs généralement tombés en désuétude...

— Chez nos mainmortables, — interrompit M. Viry, — il a toujours existé une coutume fort différente du jambage auquel vous faites, je crois, une allusion assez gauloise. Les nouvelles mariées, sous peine d'exhérédation judiciaire, devaient coucher, le premier soir, dans le lit de leurs parents, et non ailleurs. Coutume vertueuse, coutume protectrice, s'il en fut... je dois ajouter qu'elle n'empêchait rien après le premier soir.

— Telle devient, — poursuivait M. Deledeulle, — la condition déplorable de M. le comte de Willerval. Elle serait assez commune, sans les particularités que je vous ai dites, et sans le dénouement que vous savez. Un soir que madame son épouse dansait à Tournai et qu'il était venu dans ce corps de logis, pour profiter, à son habitude, de quelques assignations lancées par ses rabatteurs, il y eut un orage épouvantable. Son cheval était attaché seul au balustre de pierre, cependant que dans le pavillon, M. le Comte caressait deux ou trois villageoises, devant la table fort bien dressée et garnie. On rapporte que cette bête innocente (c'est le cheval, vous m'entendez), éblouie par les éclairs et fouettée par l'eau du ciel, se détacha, et vint frapper de son sabot à la porte. M. le Comte

tressaillit, alla ouvrir l'huis, ne vit rien et crut que c'était des esprits qui se mêlaient de vouloir le déranger. Il referma soigneusement le battant et se répandit en paroles libertines sur la colère infernale qui se manifestait ainsi. Il ajouta même que la colère céleste ne lui eût pas causé plus d'émoi, et il se remit à ses galants exercices. Les filles étaient bien moins rassurées que lui et se signaient à chaque lueur de la foudre. Il les plaisanta là-dessus, elles l'accusèrent naïvement de blasphème; il leur repartit que dans la tenue et l'occupation où elles se trouvaient, c'est elles qui semblaient prostituer vilement les gestes respectables du chrétien. Ils discutaient ainsi au son du tonnerre, l'un avec des cris propres à surmonter le tumulte des éléments, les autres à voix basse et pleines de terreur.

» Cependant le cheval galopait tout autour du château, sans trouver l'issue de la terrasse, soufflait, hennissait comme un courrier de la *Chasse nocturne*. M. le Comte écouta, un peu rassuré, reconnut d'où venait ce bruit, et se mit en devoir de rattraper sa monture. Que se passa-t-il alors? Seuls les dires des trois garces le témoignent, vu qu'on avait éloigné tous les voisins et serviteurs, comme en de telles circonstances. M. le Comte ne fut pas plus tôt dehors que la terre sembla s'ouvrir, une lueur bien plus formidable que celle des éclairs l'enveloppa et pénétra à demi, avec la tempête, dans la salle où les flambeaux furent soufflés... Quand on put s'informer de lui, quand les filles eurent donné l'alerte, l'orage étant dissipé, on ne vit à sa place qu'un trou de terre remuée, quelques vêtements noircis et une croix de l'Annonciade en or, qu'il portait sans cesse, et que le coup qui le frappa (ou les esprits qui l'enlevèrent), avaient détachée du collier.

» Voilà, monsieur, n'est-il pas vrai, une effrayante et mystérieuse leçon? Mais écoutez la suite :

» Madame la comtesse Catherine reçut la nouvelle de cette disparition avec assez de sang-froid. Elle pensa que la foudre a de surprenants caprices — elle ne croyait guère que les Enfers eussent été suscités pour venir châtier son noble époux en train de polissonner. Et, à parler franc, je ne le crois pas davantage. En ce temps-là, elle avait encore sa raison; dont elle ne se servait pas, je le veux, mais qui est une qualité assez précieuse. Elle se vêtit de noir pour son veuvage, et parce

que c'est la mode espagnole, qui, au surplus, servait admirablement ses beautés naturelles et son éclat. Elle reprit au bout de peu de temps ses divertissements et ses soupers; car elle était accoutumée à traiter, avec la meilleure chère possible, tout ce que la province a de marquant et de noble. Elle tenait même par-dessus tout à rassembler autour de sa royauté les femmes les mieux faites (soit qu'elle les aimât pour telles, soit qu'elles la fissent valoir elle-même); et les hommes les plus galants, pour les piquer de jalousie. On voyait chez elle le comte d'Isenghien qui fut pour ce pays une manière de gouverneur, beaucoup de capitaines et d'officiers de passage, et même des bourgeois pris parmi les échevins. Nul n'a jamais entendu dire qu'elle en eût remarqué aucun particulièrement, encore que bien des partis de très haut lieu s'offrissent à elle; et qu'un noble Anglais lui ait fait assidûment l'amour, durant toute une saison.

» Ceci nous mène jusqu'à l'année 1640, où la guerre sembla sévir avec plus de cruauté que jamais et justifier toutes les alarmes. J'étais depuis deux ans en ce château où elle venait nous voir, comme précepteur du jeune comte d'Oigny; c'était son frère, ainsi que vous savez.

» Il avait dix-huit ans, il était beau comme le jour, mais un peu comme le sont les jolies femmes; je m'efforçais de lui inculquer la science du monde plutôt que celle des docteurs. Car ma propre expérience m'a appris qu'il n'est rien de si inutile ou de si nuisible que de vouloir lutter avec les pédants quand le destin ne vous y contraint pas. Or le destin ne le conseillait nullement à ce jeune homme. Il était aussi paresseux que beau et, ma foi! attendait avec impatience le temps où il lui fût permis de prendre une compagnie et de s'aller battre. Cette pensée l'obsédait même si fort qu'il n'avait de regards pour aucun de ces divertissements que les gens de sa classe trouvent si naturels, ni même pour ceux que la solitude de Deusse avait offerts à son beau-frère avec une fâcheuse libéralité. Il ne fréquentait point chez les voisins de son rang; il n'allait jamais à Tournai ni à Mons; il n'avait seulement jamais pris garde s'il existait des femmes. Son plaisir était uniquement à faire des armes et à chevaucher.

» Des femmes? je me trompe. Car madame la Comtesse, sa

sœur, l'aimait extrêmement, et pour tout dire, de façon à alarmer. Elle le visitait ici de plus en plus souvent, soupait avec lui en tête-à-tête et ajustée d'une sorte à faire périr tous ses amants de jalousie. Elle le baisait sur le front et les mains, les joues et les cheveux, avec des airs de Ménade et de Mimallone. Entrais-je, elle me congédiait comme si j'eusse été le propre spectre de son époux. Et elle ne parlait de rien de moins que de faire tailler de son frère une statue de marbre pareille à la sienne. J'ai toujours pensé qu'il y avait autant de folie dans cet amour des figures de pierre qu'il y en eut depuis à leur haine et à leur démolition...

Enfin c'était un spectacle un peu triste et ridicule que celui de cette amitié, assez mal payée de retour. Madame la Comtesse quoique toujours la plus belle Flamande du monde, avait bien près de quarante ans, et monsieur son frère, imberbe et délicat, encore dans le printemps de son âge, ne ressemblait que de loin à un homme... N'attendez rien de plus, monsieur. Il décida enfin de partir pour les armées, avec une troupe que son Altesse le gouverneur lui avait permis de lever. La veille de son départ, madame de Willerval vint ici prendre congé de lui. La compagnie était campée dans le parc; et dans la nuit on entendait les tambours résonner à peu près comme feu M. le Comte avait entendu le tonnerre — car il faut vous dire que pour ce dernier soir, le jeune Philippe était traité par sa sœur en partie fine dans ce pavillon qui est le nôtre, et où le mari avait fait une débauche si funeste.

» Il s'en fut fièrement au milieu de la nuit. Madame de Willerval entourée de torches et de bougeoirs, un peu dépoitraillée, le poursuivait de regards tendres, et lui adressait des baisers des deux mains... Que vous dire? Il fut des troupes qui accomplirent dans Arras des prodiges de valeur dont l'histoire des anciens aurait peine à nous tracer des exemples. Et le 8 d'août, il sauta avec une mine que les Français avaient poussée sous sa tranchée. Ceci, vous le savez d'ailleurs. Mais non pas ce détail : qu'on ne retrouva rien de lui, de ses armes, de sa cuirasse, que la terre creusée, quelques lambeaux de soie noircie, et une croix de l'Annonciade qu'il portait sans cesse, depuis qu'il en avait été honoré, et que le coup avait détachée du collier...

» Cette rencontre singulière me frappa quelque peu moi-même. Car j'aimais ce jeune homme, qui m'estimait de son mieux. Je raisonnai pourtant, mieux que ne fit madame la Comtesse; elle aurait dû voir qu'il n'y avait point de ressemblance mystique entre la fin d'un homme qu'elle n'avait pas assez aimé et celle d'un autre qu'elle avait trop affectionné, entre un mari infidèle et un jeune officier intrépide, du reste coquebin... Mais elle ne s'avisa point de cela. J'imagine qu'elle sentait confusément que la ressemblance était dans un péché à elle, la coquetterie et, possible, pis encore...

» Aussi, pour ne point parler ici de son désespoir qui fut en effet indescriptible, jamais on ne vit retournement et métamorphose plus complets. Elles se mit à la dévotion, où elle fit paraître en fort peu de temps infiniment plus de folie que de sagesse.

— Quel était donc son directeur? — interrompit M. le curé de Septmoncel.

— Vous le saurez plus tard. Et toujours assez tôt... Bref, elle prit un deuil plus strict, cessa de réparer l'insulte des années, laissa ternir ses cheveux et sa chair, ne reçut plus personne. De quoi on pouvait grandement la louer. Elle se farcit la tête de livres qui ne la lui remplissaient pas tant qu'ils ne la lui tournaient. Elle allait à l'église à pied, sans faire porter sa robe par le moindre petit laquais, et s'y agenouillait sur la dalle, sans l'aide du moindre carreau. Elle y restait jusqu'à la nuit, et se levait bien avant le jour. Puis elle se mit à soigner les pauvres, et singulièrement les enfants vermineux, catéchisait les ramoneurs et les filles perdues, consolait celles que dévorait le mal infâme, aidait les gens de l'hôpital à vomir, à prier, à mourir.

M. Viry interrompit de nouveau :

— Je ne vois là-dedans que les effets d'une conversion admirable. Oseriez-vous bien plaisanter à ce propos?

— Point du tout, — fit M. Deledeulle. — Et je l'appellerais une sainte véritable sans les visions et rêveries qui commencèrent alors. J'y assistai en quelque sorte, car elle ne pouvait se séparer de moi, qui avais été le maître et le conseil du jeune comte Philippe. C'est à cette époque qu'elle me prit pour intendant et me fit résider auprès d'elle, tant à Tournai,

aussi longtemps qu'elle y fut, que dans ce malheureux château.

» Imaginez d'abord qu'elle connut en quelque sorte des rechutes de son mal... Un beau matin, elle ne se souvient plus qu'elle a embrassé une vocation nouvelle; elle redemande ses femmes qu'elle a depuis longtemps congédiées, ses fards et ses teintures, son blanc et son musc qui ont depuis longtemps rejoint le ruisseau, par la fenêtre. Elle prie qu'on lui rende sa statue : notez que la statue avait été dès le premier jour chassée de ses yeux (et même l'intendant, mon prédécesseur, l'avait vendue, fort cher, à ce noble Anglais dont je vous ai parlé; depuis lors, ce gentilhomme la promène avec lui comme une image trompeuse de ses succès ou comme un avivement de ses chagrins). Aussitôt détrompée, madame la Comtesse fond en larmes et tombe en pâmoison. Toute la nuit, elle apitoye de ses cris la maisonnée entière, qui se réduisait présentement au cocher et à moi...

» Puis elle reprend sa vie édifiante. Un soir, que nous étions à Tournai, un mendiant vieux et misérable, se présente et demande à loger. Elle vient à la porte, tandis que je parlemente. Elle le regarde; elle assure qu'il ressemble au comte Philippe. Notez qu'il lui ressemblait à peu près comme Mathusalem à l'ange Raphaël. Elle m'ordonne de jeter dehors ce démon à figure séduisante. Je feins de lui obéir. Mais en hommes charitables, le cocher et moi faisons secrètement entrer le vieillard dans l'écurie pour passer la nuit au chaud dans la paille. Au matin, nous l'allons prier de déguerpir, s'il ne veut nous causer du tort. Il ne répond pas. Nous le découvrons. Ou plutôt nous découvrons son cadavre tout froid et tout sec... Madame la Comtesse arrive sur ces entrefaites.

— Ne me cachez rien, — dit-elle. — Je vois ce qui en est. Un ange est venu me rapporter mon frère, pour me montrer son cadavre! Ainsi donc, je t'aurai chassé en vain, tyran de mon cœur, monstre adorable! Je pensais bien que malgré les portes fermées, il reviendrait coucher ici. A quelle heure, dites-moi, le tonnerre est-il tombé cette nuit pour le ramener? N'aviez-vous pas d'eau bénite?

» Elle continue de ce ton. Nous n'avons garde d'y contredire. Mais tandis qu'elle court à l'église, nous remettons le mendiant aux archers de l'hôpital, en soutenant qu'il a trépassé devant

notre porte cavalière, appuyé contre une borne. Elle revient dans une exaltation inconcevable. Elle ne s'étonne point de le voir envolé! Elle nous fait attester que nous l'avons vu. Elle déclare que nous sommes donc des élus aussi bien qu'elle. Elle vend ses maisons de ville huit jours après; elle se retire ici, fait briser les statues, fermer le château à l'exception d'une cave où elle couche, du pavillon où elle me confine. Elle ordonne de la vie qu'on va mener dorénavant auprès d'elle, des commodités qui nous seront permises, des exercices qui nous seront d'obligation. Le cocher l'a quittée depuis longtemps, estimant qu'il valait mieux être un cheval qu'un homme dans ces circonstances-là, et qu'il n'avait personnellement rien du tout à expier. Pour moi, force m'a été de rester ici, en dépit de mes désirs. On ne cesse de se battre dans mon pays de Picardie; et ici j'ai du moins un état, et quelque certitude de l'avenir. De plus, il y a dans les combles du château une fort bonne bibliothèque remplie d'auteurs de tous genres, et qui me nourrit presque autant que les souris qui y abondent. Madame la Comtesse n'est pas encore montée au grenier, sans quoi elle eût certainement livré aux flammes les livres antiques qui y reposent. Elle est aussi cruelle aux choses qu'aux hommes, et à autrui qu'à elle-même.

» Demain matin, quand il fera jour, je vous montrerai la cave où elle habite, juste dessous les salons dorés dont les volets sont clos. Là, dans un espace de six pieds sur douze, elle vit recroquevillée, sans jamais se laver les mains, les ongles ni le visage. On lui donnerait cent ans, bien qu'elle n'en ait pas la moitié. Elle couche sur une planche, avec un fagot sous la tête, et elle n'est jamais si contente que lorsque l'été revient, amenant mille cloportes dans ce lieu humide. Elle porte sous des guenilles de serge, un cilice et une ceinture à piques de fer. Elle se nourrit des vieilles croûtes moisies d'un pain d'orge qu'on lui fait exprès non sans beaucoup de paille. Encore a-t-elle sur elle une boîte pleine d'absinthe en poudre dont elle asperge chaque bouchée pour la mâcher plus amère. Quelques pots cassés forment tout son meuble autour de son grabat. Et cette nourriture dont je vous ai parlé, elle va la querir tous les deux jours sur les fumiers du village, ainsi que son eau à la mare ou à la fontaine, et se fait huer par les enfants

de ses vassaux. Pour sortir, elle jette sur ses épaules un lambeau de tapisserie verdâtre qui vient de la salle d'armes, et qui lui sert de capuche et d'écharpe. Elle ne quitte pas un livre de prières sous le bras; un bâton boueux est dans une main; dans l'autre une lanterne allumée, à quelque heure du jour que ce soit. Car c'est une de ses folies que de vouloir paraître folle à quiconque la rencontre, que de tenir excessivement à être honnie et méprisée. Elle serait fort satisfaite que vous vous bouchassiez le nez en sa présence, comme elle le mérite, et que vos gens l'insultassent dans les allées du parc. Elle a si bien aboli l'amour-propre qu'elle a placé le sien dans ce qui est généralement son contraire, et c'est chez elle un point d'honneur terriblement chatouilleux que de se vouloir déshonorée. »

— En tout cas, — dit M. Viry, — elle m'a écrit une lettre assez agréable, et qui, sous l'austérité des conceptions, laissait voir quelques beautés de style.

— C'était de ma main. Je vous le dis sans modestie, — reprit l'intendant. — Si elle écrivait elle-même, j'avoue qu'elle ferait paraître, outre une excessive sainteté, une épouvantable tyrannie. Tyrannique, elle l'est en effet, autant qu'elle est tyrannisée elle-même, depuis qu'elle a lié connaissance avec sa demoiselle Bourignon.

— Enfin! — dit M. Viry. — Nous y voilà! Je compte bien que vous m'apprendrez tout à l'heure de quoi exciter davantage mon scandale. Car je ne vois après tout dans vos discours que les traits d'une sévérité exceptionnelle et qui a le seul tort de s'imposer à autrui. Bien plus, il me semble que votre Comtesse a commis, en intention tout au moins, et fait commettre en acte assez de péchés pour tenir à les expier. Mais enfin, veuillez me dire à présent si un de mes confrères l'a engagée dans cette voie mortifiante, ou l'y a maintenue. Qui donc sert de directeur à cette dame? Qui est pasteur de ces lieux?

— Parbleu! — s'écria M. Deledeulle. — Il en est un assurément, et on l'appelle messire Pierre Salmon; mais il n'a plus céans aucune importance, et le seul pasteur, le seul évêque, le seul pape n'est autre que cette Bourignon.

— Vous m'inquiétez horriblement, — repartit M. le curé de

Septmoncel, — et si j'en juge par vos réticences, je crains d'être tombé ici avec mes ouailles aussi mal que chez les parpaillots. Est-ce là cette forteresse de chrétiens, *civitas firma*, que je m'étais promise, sur la foi de M. de Strasbourg?

Loin de calmer cette anxiété, M. Deledeulle fit observer qu'il était déjà fort tard et qu'ils s'entretiendraient aussi bien le matin suivant. Il s'enquit si M. Viry avait faim, ce dont M. Viry tomba d'accord.

— Et où coucherai-je, où couchera le jeune Abel, mon clerc? — demanda ensuite ce dernier.

— Renvoyez-le aux communs; cela est préférable, — dit M. Deledeulle. — Pour vous, vous avez l'autre ruelle du lit qui vous accueillera volontiers. Après ce que je vous ai dit du lit même, je me doute bien que, toute permission mise à part, vous n'aimassiez mieux le laisser à sa destination.

— Soit, — dit M. Viry avec regret. — Mais je veux amener de la paille dans cette ruelle. Madame la Comtesse n'est pas là, ni sa conseillère. J'entends donc ne point coucher sur le parquet dans un aussi beau château. Et vous-même, je vous admire de tenir si bien votre rôle, sans y croire, et quand nul ne vous surveille. Offrez-vous au moins cette incommodité à Dieu pour lui en demander le mérite?

— Monsieur, — repartit M. Deledeulle rougissant, — Monsieur... Je vois bien qu'avec vous je ne pourrai jamais mentir : le diable soit de la Comtesse, de la Bourignon et des vœux qu'elles ont pu prononcer pour moi... Je couche depuis longtemps à l'insu de madame, sur ce lit, et point dans la ruelle. Il est assez moelleux, quoique sans drap. Et vous le partagerez avec moi, s'il vous plaît... Je l'avoue, j'ai voulu éprouver votre sagesse; soyez assez bon pour me le pardonner.

— Bien volontiers, — fit M. Viry. — Mais veuillez remarquer à votre tour comme la sévérité mal réglée engendre l'hypocrisie. Dieu merci, je suis avec vous, et nous allons arranger ici bien des choses.

— Je le souhaite! — soupira le précepteur. — Je le souhaite seulement. Pour l'heure, passons à côté, et voyons ce que je puis vous offrir à souper.

Ils poussèrent la porte, assez lentement pour qu'Abel reprît sous la cheminée la position d'un enfant dormeur et tranquille.

— Il y a six ans, — dit M. Deledeulle à mi-voix, — madame la Comtesse n'eût pu voir votre disciple sans lui donner la préférence sur feu le comte Philippe... Holà! petit garçon. Nous allons souper... Pendant un mois que je suis libre, je tâche, vous voyez, à me nourrir de façon presque humaine. Cela ne vaut pas les soupers que l'on fit jadis entre ces quatre murs.

Il découvrit un jambon assez attaqué, un reste de vin, des raves noires fermentées, et un hochepot froid qui ne datait que de quatre jours. Tous trois s'assirent sous l'auvent, près du feu qui clignait sans malice, M. Viry fit la prière sur ces mets avec une bienveillance particulière.

— Ce sont, — dit-il, — des présents de Dieu, tout autant que l'eau et le pain sec. On n'en saurait douter.

VI

HISTOIRE DE MADEMOISELLE BOURIGNON

Le lendemain au matin, les nouveaux amis se réveillèrent ensemble, se lavèrent le visage parmi les bons pitauds de Saint-Claude, dans la fontaine courante qui jaillissait devant les métairies. M. Deledeulle montra à ces braves gens leurs champs et leur travail, dont ils furent extrêmement satisfaits. Il revint avec M. Viry à la terrasse du château, et tous deux ils s'accoudèrent au balustre, l'œil fixé sur la douve où l'eau verdâtre croupissait. La matinée était froide et maussade, un aigre brouillard baignait les arbres et les bâtiments, il ne semblait pas qu'il y eût dans les arbres de ces oiseaux qui animent l'ennui des solitudes champêtres.

— Je puis d'autant mieux, — commença M. Deledeulle, — vous retracer l'histoire de cette demoiselle Bourignon que madame la comtesse Catherine m'a chargé, l'année dernière, d'en écrire une relation élogieuse, touchante et, si je puis dire, apologétique. Cela peut servir à je ne sais trop quelle fin. Notez que la demoiselle s'est mêlée elle-même de confier ses aventures au papier et à l'encre : c'est la folle la plus écriveuse que je connaisse; elle est capable de noircir cent feuilles en une journée; elle écrit même des vers spirituels,

des façons de cantiques à la douzaine; elle laisse sa main courir sur la page sans seulement y jeter les yeux; et, chose incroyable, elle prétend que l'abondance enragée qu'elle y répand ne lui coûte pas le moindre mal, plongée qu'elle est dans une rêverie et une extase. Elle ose même dire que de grands personnages lui tiennent la main et la plume, particulièrement saint Augustin (qui, grâce à Dieu, n'a rien à voir en cette affaire).

» Il faut donc que je dégage pour vous de cet extraordinaire torrent de fables et de paroles, la vérité que j'y soupçonne, et je veux la conter toute nue, sans aucune intention de complaisance ni même tudieu! de justice. Je déteste cette Bourignon, et il me semble que les faits, rendus à leur exactitude, la détestent autant que moi.

» C'est une assez belle fille que cette Antoinette, un peu noiraude à mon gré. Au reste vous la verrez et en jugerez aussi bien que moi. Elle n'a guère que trente ans passés, et comme elle est plutôt grêle et petite, on lui en accorderait infiniment moins. On ne croirait pas davantage, à voir son teint et ses cheveux, qu'elle fût née à Lille en Flandre, où elle a vu pourtant le jour en 1616, et où elle fut baptisée bonne catholique en la paroisse de Saint-Maurice, qui est une des plus vénérées. C'est que son père est de la nation italienne, où il y a bien des gens qui ont la peau more.

» Il était, ce bonhomme, jusqu'à l'an dernier, lieutenant du prévôt de la ville, et en même temps doyen des douze sergents royaux. C'est là une charge enviable; or il possédait en outre de grands biens de fortune, sans parler de ceux-là, considérables, que sa femme, fille de bonne bourgeoisie, lui apporta. Je crois sans l'avoir vu, que ce Bourignon était un brave, un peu vain de ses écus et de son costume. Il fréquentait par sa fonction chez le mayeur et le corps de ville; il faisait exécuter les sentences des juges, il avait un bel habit noir de velours et des galons d'or : voilà assez pour contenter extrêmement un Italien. J'oubliais, sans parler d'Antoinette, trois filles blondes, des mieux faites, dont une a survécu et s'est fort bien établie; elle est mariée à un conseiller-assesseur de la gouvernance; mais celui-ci est un chicanoux dont le beau-père n'a pas eu à se louer, en ces derniers temps.

» Il paraît que mademoiselle Bourignon était née avec un bec-de-lièvre par l'effet d'une émotion qu'avait eue sa mère en la portant : en tout cas, on dut l'opérer de cette infirmité assez vite, car il n'y paraît plus, sauf une petite marque aux lèvres qui est plutôt piquante que déplaisante à voir. Elle prétend, pour ses dons corporels, avoir été infiniment haïe et méprisée dans sa famille, dont je doute pour plusieurs bonnes raisons. D'abord pour ce qu'elle était née la troisième de quatre enfants, et ce n'est pas les cadets d'ordinaire que l'on opprime et délaisse. Ensuite parce que ses aînées étaient personnes mondaines, qui d'habitude ne sont jalouses que de leurs rivales. Or elle assure qu'elle fut justement, dès l'âge le plus tendre, remarquable par son aversion de tous les divertissements. Elle dit n'avoir jamais joué au ballon, à la poupée ni à la fossette; mais qu'elle allait, dès qu'elle était de loisir et sans surveillance, au cimetière pour contempler et manier les ossements du charnier... Cela est propre à mettre en défiance.

» Elle fut en pension, vers sa neuvième année, à Ypres où l'on voulait qu'elle apprît le flamand. Là elle fut aux mains d'une bonne veuve restée sans enfants, qui la choyait à tel point qu'elle demanda et supplia qu'on la reprît en hâte; cette dame la voulait même rendre héritière de ses biens. Antoinette se trouvait alors en grand péril d'être trop aimée, du moins voilà comme elle s'exprime. Je vous demande si ce trait est d'une grande sainte ou d'une petite pecque sans cœur.

» Autour d'elle, se voyaient assurément les jeux badins et innocents de l'enfance, petits combats, petites danses, visites et entretiens à l'image des nôtres. Mademoiselle refusait de s'y mêler, et ne cessait de demander à ses parents et à ses compagnes, si elle serait bientôt conduite en pays chrétien.

— Mais c'est le nôtre! — lui disait-on en riant.

— Point du tout, — répondait-elle; — vous êtes gais et les chrétiens ne doivent que pleurer.

» Elle prétend avoir lu sans apprendre à lire, par un don exprès de la Providence, et n'avoir lu que de piété. Elle veut même faire croire qu'elle fut favorisée dès lors de visions, non point béatifiques, mais effrayantes, qui lui annonçaient la ruine imminente de ce monde, dont elle seule pourrait se sauver.

N'est-ce pas là une bien folle et bien outrecuidante rêverie? Elle n'avait pas quatorze ans qu'elle refusait de baiser personne, fût-ce son père, qui pourtant ne revenait que fort tard au logis, et cherchait à oublier son labeur dans les plaisirs de la famille. Cela était d'autant plus inhumain que deux de ses sœurs étant mortes, l'autre fiancée, elle resta seule pour consoler ses parents. Je ne doute pas qu'elle se soit faite dès lors détester comme un monstre par sa sœur aînée et sa mère; et je la crois là-dessus. Elle refusait même de manger à la table commune : elle emportait sa portion pour la grignoter sur un banc devant la porte. Quand on n'y prenait garde, elle la jetait dans la poussière. Parfois elle restait à jeun, jusqu'à quatre journées de long. Ce qui la rendait toute légère et lui procurait des visions nouvelles. Enfin elle mettait de la terre et de la cendre dans la bouillie qu'on la forçait d'avaler. Il m'étonne qu'elle n'en soit pas crevée. Elle acheta à la dérobée du crin de cheval bien rude pour s'en tisser un cilice ou maillot bien serré, qu'elle mit sous son linge apparent; car on tenait à ce qu'elle restât fort propre, comme la fille d'un lieutenant second. Ses draps, au lieu d'en faire usage, elle les portait, entre deux lessives, à des pauvres qui s'en servaient à sa place et les rapportaient tout souillés. Vous concevez si madame Bourignon, sa mère, entendait de cette oreille! Elle fit tant et si bien qu'elle entendit un soir, sous ses fenêtres, son père qui causait familièrement avec un bon chanoine de leurs amis.

— Oui, — disait-il en s'essuyant les yeux, — j'avais la plus brave fillette du monde, et voilà qu'elle est tombée folle!

— Eh! ce serait bien dommage, — dit le chanoine. — Mais ce n'est point vrai. Mariez-la au plus vite pour la guérir. Je m'en vais la sermonner.

» Il monte tout soufflant jusqu'à la chambre, et entreprend Antoinette sur ce chapitre. Elle l'insulte, tout à trac, lui dit que son confessionnal n'est qu'une ruelle d'amourettes, qu'il est le plus grand fornicateur que la terre ait porté. Et ceci et cela... Bref, le bonhomme en était tout abasourdi. Il sort, rapporte l'histoire au sieur Bourignon. Celui-ci se fâche, parle de bâton, puis se radoucit, amène dès l'aube sa fille à l'église pour la traîner au tribunal de pénitence. Elle refuse de se confesser; et comme c'était l'heure de la messe, elle échappe

à son père, va communier à l'autel, revient en lui lançant des regards où paraissait, à mon sens, la folie du sacrilège.

— Oh! oh! — dit M. Viry, — Je vois par où entre le péché; c'est par cette muraille de vanité, en apparence bien crépie, mais au fond pleine de lézardes, que les gens de cette sorte élèvent alentour d'eux.

— Le père cependant ne céda point. Il lui chercha aussitôt un parti, qu'il trouva en un riche marchand français, qui avait du bien et de la prestance. Il voulut forcer son Antoinette à aller aux assemblées. Il lui faisait porter de beaux ajustements, elle les déchirait. Il lui donnait des chaînes et de la poudre, elle les jetait au nez de la servante. Elle s'enfermait à clef dedans sa chambre. Enfin, elle céda, sur une colère épouvantable de son père qui manqua la réduire en miettes. Elle consentit à se montrer devant le prétendant, à feindre de danser, mais pour mieux troubler les danses, à chanter accompagnée sur l'épinette de sa sœur. Cela fit des scènes assez plaisantes. Le jeune Français les écoutait avec un sourire courtisan préluder l'air connu :

Étant un jour dans le dessein
De faire une maîtresse...

Et il entendait soudain prononcer par cette folle, non sans regards méprisants et empoisonnés à son adresse;

... D'abandonner le monde,
J'ai rencontré sur mon chemin,
La Chair, le Diable immonde!

» Je vous laisse à penser si ce n'était point là un beau genre d'accordailles. Enfin ce marchand tenait un peu à la fille, un peu à la dot, un peu à son point d'honneur. Il n'en démordit pas. Elle confesse avoir eu dès lors un dégoût extrême de l'approche des hommes, et dans la mesure où justement ils montrent quelque virilité. C'est là, je m'assure, un je ne sais quoi de bizarre et de maladif, qui vous fait possible concevoir pourquoi elle s'entendit si bien avec madame la comtesse de Willerval qui avait eu précisément les mêmes appréhensions et les mêmes dégoûts...

» On fixa donc le jour des noces; on prenait à la demoiselle les mesures de ses atours. Son père ne la quittait pas de l'œil,

si bien qu'elle feignit à la fin une humeur plus accommodante. Mais elle se claquemurait la nuit dans sa chambre, non pas pour y prier — car elle avoua n'avoir jamais aimé l'oraison discursive et vocale — mais pour y chercher les visions que sa pauvre cervelle enfantait. Elle ne manqua point d'en avoir de fort belles, en ce péril pressant. Une nuit singulièrement, et pour suivre son aveu propre, elle se vit d'abord entourée de loups et de bêtes dévorantes, puis transportée dans un désert où une petite église s'élevait, bâtie en or et en pierres précieuses; elle entra dans ce temple et s'y crut voir elle-même, assise toute seule, en robe grise, en capuchon noir mais avec une couronne en forme de mitre qui descendait sur son chef; puis elle se trouva couchée; et d'entre les jambes lui sortait un tronc vigoureux lequel produisait une vigne aux grappes innombrables dont les murs se trouvaient bientôt recouverts. Par là elle connut qu'elle devait aller dans la retraite et y fonder une communauté qui ramenât les chrétiens à la vie évangélique et à une entière pureté.

» Cela la détermina à brusquer les choses. Le fiancé, malgré les embarras de la guerre qui divisait les deux pays, devait revenir le jour de Pâques. Ceci se passait il y a dix ans. Elle acheta du gros drap gris, des souliers de rustre, un chapeau de garçon, cacha tout cela dans son coffre, et se cousit, la nuit, à tâtons, une blouse et des chausses. Elle se coupa les cheveux, la veille de la fête de Pâques, et elle sortit à cinq heures du matin, enveloppée d'une mauvaise heuque qui ne laissait point voir son pourpoint d'homme et ses jambes de culottin. Sa mère l'entendit partir et lui cria : « Où vas-tu Toinon? »

» — A l'église, — répondit-elle. — Car plus tard, la fête y amènera une trop grande foule pour qu'on y prie.

» De fait, elle y courut, le jour se levait à peine. Elle jeta son manteau dans un confessionnal et repartit, le chapeau en tête. Elle n'avait emporté qu'un sol pour acheter du pain, mais ni bâton, besace ni mallette. Et même elle jeta ce sol, sur l'inspiration qui lui en vint. Elle sortit de la ville par la porte de Fives qui mène à Tournai, où elle arriva à dix heures, comme on carillonnait la grand'messe aux Carmes. La foule du bel air qui s'y rendait, la vit assurément. Et madame la Comtesse, alors dans toute sa gloire, tient aujourd'hui qu'elle

avait remarqué ce jeune garçon de bonne figure qui trottait si vite le long du ruisseau. Cela, entre nous, ne m'étonne point d'elle...

D'autres gens s'intéressèrent aussi d'Antoinette, si bien qu'un homme d'âge la rejoignit, comme elle était à la porte qui regarde Mons, assise sur une borne et enlevant ses gros souliers qui la meurtrissaient bien fort. Elle n'avait point de bas. Ce bourgeois était, dit-elle, d'aspect vénérable et surnaturel. Il la caressa fort doucement, lui indiqua son chemin, s'offrit à l'accompagner, sortit de la ville avec elle, lui demanda plusieurs fois si elle voulait de l'argent... Elle refusa les biens de ce monde. Il s'enfuit. Elle crut que c'était un ange. Mais je m'assure qu'elle se trompe du tout au tout...

» Ainsi éloignée de son logis et échappée des affections terrestres, elle n'avait plus de crainte d'être rattrapée. Elle ne prétendait point arriver à Mons de si tôt. Et du reste elle cherchait partout le désert où elle dût s'arrêter. Cela la mena auprès d'un village nommé Bassec, autour duquel elle tourna deux heures sans oser pénétrer, ne sachant si elle y trouverait encore des anges... Le soir tombait, elle entra enfin. Comme c'était grande fête, les paysans étaient amassés sur la place, et jouaient bonnement à la paume et au mail. Elle entendit de loin le bruit des boules, des anneaux, les rires et le tumulte. Justement, une compagnie de cavaliers, arrivés du matin même, avait ses chevaux au piquet derrière l'église et, mêlée à la foule, regardait le jeu. Cela fit tout un cercle d'ébahis quand ils virent Antoinette passer à pas menus, au travers du village.

» On la regardait si bien, qu'elle salua poliment l'assemblée. Des enfants la suivirent, comme c'est leur usage indiscret. Ces garnements ont bon œil; ils contemplèrent sa démarche, son accoutrement, son maintien, et l'un d'eux cria : « C'est une fille! » ils répétèrent : « C'est une fille! » Ce qui souleva un vacarme incroyable. Notre pécore risquait d'être enfermée jusqu'à sa mort dans une religion, pour changer ainsi d'habit, et même de connaître pis encore, si on la soupçonnait d'être là pour espionner les armées. Vous savez quelle prévention tient assez communément les gens de guerre; ils ont autant de peur des citoyens que ceux-ci ont peur d'eux, et ne doutent jamais d'être guettés et pris en traître.

» L'alarme fut donc donnée tant aux villageois qu'aux cavaliers arrêtés... La fille était déjà hors du hameau et courait à travers les champs, ce qui l'empêchait grandement de gagner de vitesse. Elle fit pourtant si bien qu'elle atteignit à un petit bois, encore défeuillé. Quand elle en sortit, à demi déchirée par les branches, elle se vit entourée des soudards qui criaient en faisant dresser leurs montures : « Arrête, arrête. Où allez-vous? »

— Je passe mon chemin, — dit-elle.

— Nous voulons savoir qui vous êtes. On dit que vous êtes une fille. Il faut le savoir.

» Elle était hors d'haleine et essaya de dire : « Quand je le serais... » Un des reitres la saisit, la fit tourner en l'air comme un moulinet, et une fois renseigné, cria : « C'est une fille... »

» Sur quoi il y eut de grands rires et de grands cris. Et tous voulurent s'approcher et voir. Voilà-t-il pas jusqu'ici de beaux résultats pour une personne dévote qui cherche la vertu en quittant sa famille? Elle eût été en fort grand péril si ses ravisseurs n'eussent été si nombreux, et s'ils n'eussent été inégaux de rang et de malice. Ils se disputèrent à son sujet. Elle fermait les yeux, retombée à terre. Elle dit enfin :

— Conduisez-moi au moins jusqu'à ce clocher qu'on voit là-bas. Vous y apprendrez bien qui je suis.

» Elle avait dessein de s'aviser, d'ici là, d'un mensonge ou d'un prétexte, ou de demander assistance au maire, au curé, aux paysans. On ne put lui refuser cette grâce. L'officier la planta sur sa propre selle entre ses bras, ou plutôt entre sa poitrine et le rouleau de hardes que les cavaliers ont devant eux quand ils cheminent. Le baudrier, les arçons à pistolet la frottaient durement; de plus elle sentait le souffle et les moustaches de cet homme sur son cou; même il la baisa sous les cheveux qu'elle avait courts. Comme, faute de commodité, et aussi pour l'émotion qu'il sentait, il conduisait mal sa bête, un valet à pied vint tenir la bride.

» On avança lentement en foulant les jeunes blés et les avoines des pauvres campagnards. Autour d'Antoinette, les soudards jasaient; les uns ne feignaient pas à l'appeler pute et mignonne; les autres assuraient que c'était la fille du prince d'Orange qui s'était enfuie du palais de son père parce

qu'on la voulait mal marier. Et tous ils s'offraient plaisamment, tandis que le capitaine la serrait plus fort. Apparemment, son brave marchand de mari qu'elle appelait *chair immonde*, l'aurait traitée de façon plus courtoise. Et je ne sais si elle mourait de honte pendant ce temps. A l'en croire, elle faisait seulement réflexion sur certaine doctrine des sexes que je vous dirai, et qu'elle vous exposera quelque jour, s'il plaît à Dieu ou plutôt à Satan...

» La nuit était tombée quand on fut au village qu'elle avait désigné. Elle n'aurait pu le nommer; mais c'est Blatton qu'on l'appelle; il est en Hainaut; il faut savoir que le curé en était justement messire Pierre Salmon dont je crois vous avoir parlé. Le Diable quand il s'y met prépare de loin et règle bien les choses!

» Bien que sa troupe murmurât, l'officier la consigna à l'entrée du village et descendit seul à terre avec Antoinette qu'il tenait par la main. Il demanda au premier venu qu'on logeât ses braves. On l'adressa chez le vieux maire ou mayeur, comme nous disons, qui lors était à souper auprès d'un grand feu clair avec mademoiselle son épouse.

» Il s'y rendit incontinent, traînant toujours la fille qu'il tenait embrassée et qu'il ne quittait guère de l'œil. Le mayeur fut grandement étonné de voir cet équipage. Mais il craignait les gens de guerre et ne souffla mot.

— Holà! mon bonhomme, — dit le capitaine. — Il faut des granges et de la paille à cinquante hommes que j'ai ici, et à moi, un bon lit pour coucher.

» Le mayeur protesta qu'il n'en avait qu'un, qu'il partageait avec sa femme.

— C'est ce qu'il me faut, puisqu'on y tient deux, — s'écria l'officier.

» Mais les bonnes gens regardèrent si bien Antoinette, qu'il eut honte, et qu'il reprit : « Hé bien, vous nous mettrez de la paille dans la salle où nous sommes. Mais d'abord, nous allons manger, s'il vous plaît.

ANDRÉ THÉRIVE

(*A suivre.*)

PARIS ET LES ARTISTES DU MOYEN ÂGE

Paris était au Moyen âge la ville des études et la grande cité des artisans. Mais Paris fut aussi la ville des artistes, des conteurs, des chanteurs, des musiciens, des enlumineurs et des peintres. Nous nous proposons d'évoquer ici les ancêtres de ceux qui ont tant contribué à donner à la cité son élégance, sa distinction, une grande partie de son éclat. Nous disons artistes, nous écrivons « vie artistique », avec le sens que ce mot a pris au XVIIIe siècle, et que l'Académie admit dans son dictionnaire en 1762 seulement. On disait encore au temps de Voltaire, artistes en orfèvrerie, en tapisserie. Longtemps on l'avait entendu du seul grand art, l'alchimie, puis de la chimie. Mais l'artiste du Moyen âge n'est heureusement qu'un artisan, l'homme qui sait un certain métier, réglementé comme les autres. Il est tantôt le maître de l'œuvre, le maçon, le tailleur de pierres et d'images, le charpentier (la taille de 1292 mentionne un « entailleur d'images », vingt-quatre « ymaigiers »; d'autres sculptent les couteaux et les crucifix). Les uns sont des ouvriers : le ménestrel, le jongleur, le joueur d'instruments, l'écrivain, l'enlumineur, le peintre semblent plutôt pour nous des artistes. Le bon ouvrier, qui vient parfois des provinces voisines, et surtout des environs de la ville, comme Jean de Chelles (qui fit un des portails de Notre-Dame), a beaucoup contribué à la réputation de la capitale : on a dit, dès le XIVe siècle, « façon de Paris », qu'il s'agisse d'orfèvrerie ou de modes.

Décrire la vie artistique de Paris n'est pas encore chose possible pour le Moyen âge, et cette entreprise nous mènerait d'ailleurs trop loin. Nous tenterons seulement de surprendre dans leur vie, dans leurs rues, les ancêtres des compositeurs et des peintres.

LA RUE AUX JONGLEURS

Quand on suivait la grand'rue Saint-Martin, depuis le portail de Saint-Merry jusqu'aux murs de Saint-Nicolas-des-Champs, on traversait la vieille artère commerciale de Paris, la rue droite qui menait du Pont Notre-Dame à la porte fortifiée de Saint-Martin.

La rue Saint-Martin, qui débouchait dans le faubourg Saint-Laurent en doublant la rue Saint-Denis, formait la grande traverse de Paris, la route vers le nord de la France; elle retrouvait, toujours en ligne droite, la route du Midi, à travers le Petit-Pont, et la grand'rue Saint-Jacques. Telle est la route par excellence des cavaliers, des marchands, de tous les voyageurs qui ont traversé Paris au Moyen âge.

L'histoire de France passe à travers la longue rue Saint-Martin, avec la chanson de geste, le travail, le plaisir. Guillebert de Metz, dans les premières années du XVe siècle, la caractérise ainsi : « La rue de Saint-Martin où demeurent les ouvriers d'airain », c'est-à-dire les chaudronniers ou ceux qui travaillent l'étain. Ce quartier a encore de beaux jardins et des hôtels habités par de riches bourgeois.

Sur la droite, à la hauteur de Saint-Merry, s'ouvrait le cloître, puis la rue Neuve Saint-Merry, et le petit arc, l'archet Saint-Merry, qui marquait la place de l'ancienne porte à travers l'enceinte Philippe-Auguste. Un peu plus loin on rencontrait la rue de la Baudrerie, la rue de la Plâtrière, la rue aux Étuves où étaient les établissements de bains mentionnés déjà au XIIe siècle, la rue des Ménétriers « où l'on tient école de ménestrels », la rue des Petits-Champs, jadis dans les cultures. On passait alors devant le charmant portail de l'Hôpital Saint-Julien; un peu plus loin aboutissaient les rues du Grenier-Saint-Ladre, la rue de Montmorency où s'élevait

l'hôtel de l'évêque de Meaux, la rue du Cimetière Saint-Nicolas, la rue Aumaire. On trouvait enfin l'église Saint-Nicolas-des-Champs, la rue du Vertbois, puis les murailles de la ville. La porte Saint-Martin, avec sa poterne, débouchait à travers le fossé profond sur le faubourg Saint-Laurent. Le promeneur qui regagnait de cette porte le Pont Notre-Dame, rencontrait sur sa droite la rue Guérin-Boisseau, la rue de Garnétal (derrière cette enclave s'étendait le cimetière de la Trinité, presque aussi étendu que celui des Innocents), la rue courbe de Huleu où se tenaient les filles, la rue aux Oues[1], où débouchait la rue de Quincampoix, abritant les orfèvres, qui prolonge la rue de la Courairie où se tenaient les ouvriers qui taillaient les pierres fines et précieuses qu'on appelait toutes alors diamants. Là s'élevait le riche hôtel de Bureau de Dammartin. La rue de Marivaux est proche où l'on trouve les cloutiers et les marchands de fil. Dans le voisinage de Saint-Jacques de la Boucherie on voyait la Haumerie où l'on vendait les armures, la Vieille Monnaie, la rue des Écrivains, la rue des Lombards où l'on confectionnait les pourpoints.

Notre dessein n'est pas d'évoquer la vie de la rue Saint-Martin, pleine d'activité, mais de situer la rue des Ménétriers et l'Hôpital Saint-Julien : là vécurent les musiciens et les jongleurs.

Le Paris qui chante est situé en plein labeur. Le ménétrier a pour voisin celui qui martèle la poêle d'airain, les filles et les étuves. Le chanteur se trouve sur le passage de la plus fréquentée des traverses de Paris, sur la grand'route du nord au midi. N'est-il pas l'âme de la ville? Il regarde passer la France rue Saint-Martin, ses cortèges joyeux et ses deuils. Il chante ce que l'on veut, et pour qui le paie; il travaille surtout au jour des noces.

Le nom ancien de la rue des Ménétriers était celui de rue des Vielleurs (*Vicus Viellatorum*, 1225; *vicus Joculatorum*, 1236; rue des Ménestrels, dite des Jongleurs, 1431). Le rôle de la taille de Paris en 1292 donne les noms des contribuables imposés dans la rue aux Jongleurs.

Nous avons tout lieu de penser que la plupart de ceux qui y sont nommés ont quelque chose à voir avec la ménestrandie.

1. Actuellement, par déformation, rue aux Ours (les *Oues* signifiait les *Oies*).

C'est ce que nous montre la liste des ménétriers quand ils feront, en 1321, la fondation de Saint-Julien. Ils sont groupés ici, avec des musiciens et des faiseurs d'instruments (nous savons qu'en 1297 il n'y avait à Paris que trois fabricants de trompettes : Henri l'Escot, Guillaume d'Amiens et Roger l'Anglois), un fabricant de vielles, des joueurs de trompettes, des conteurs de Normandie, du nord de la France, de la Lorraine, conservant à Paris dans leur mémoire et surtout dans leurs pauvres manuscrits les gestes d'autrefois. Dans la rue des Jongleurs, des familles se succéderont, chanteurs, conteurs et musiciens.

Quels sont-ils? Il est difficile de le dire. Sans doute, ils sont toujours près du jongleur du temps de saint Louis, qui acquitte le péage du Petit-Pont en chantant une chanson quand il passe portant son singe (*Livre d'Étienne Boileau*); il paie en monnaie de singe, tandis que les vendeurs d'animaux acquittent la taxe.

Le jongleur du Moyen âge est un homme de grandes ressources. Il prétend savoir tout, pouvoir tout faire. Il change d'attitude et de répertoire, suivant le milieu où il travaille, qu'il se trouve sur la place publique, aux noces, à la cour. Le jongleur sait chanter, réciter, s'accompagner sur la vielle ou la harpe, danser, sauter dans un cerceau, faire travailler des animaux, souffler dans la trompette, tirer l'épée, battre le tambour, montrer les singes et les ours, débiter des boniments, des bourdes pour faire rire les gens, chanter la geste ou trouver de beaux mots. Le jongleur connaît même des tours de passe-passe qui le font tenir pour un enchanteur. Sa science aboutit à la quête où il reçoit parfois plus de mailles [1] que de sous.

Mais le jongleur est un gai compagnon (des sobriquets en témoignent), quelque peu écornifleur; il tient bien sa place à table. S'il est de très pauvres jongleurs, toujours sur la route, au vent et à la bise, qui n'ont pas souvent « robe entière », d'autres, comme Adenes li roi, exerçant la royauté du poète, jouissent de l'amitié et de la familiarité des souverains; les grâces de l'esprit et des manières leur valent un riche trousseau. Jongleur, autant dire « jangleur » (vantard et menteur), tricheur et gourmand, médisant. Tels on les tient, tels ils se

1. Petites pièces d'une valeur inférieure au sou.

présentent, si divers, et si diversement jugés. C'est le grand Rutebeuf qui dira de lui-même :

> J'ai fet rimes et j'ai chanté
> Sur les uns por aus austres plere...

Le jongleur a un répertoire pour chaque public. Il n'est naturellement pas le même à la cour des grands, aux foires du Lendit, sur la place publique, aux lieux de pèlerinage, à la taverne, aux noces. Le roi, les princes ont leurs ménestrels particuliers, qui remplissent, entre temps, un petit emploi. Ainsi le roi des hérauts, au temps de Philippe le Bel; quelques trompettes, un tambourin, un joueur de naquaire (cymbales), figurent avec lui sur les rôles de la maison. Ils ont, ceux-là, les profits de la table et de l'habillement. Rue des Ménétriers, ce sont plutôt des diseurs que des chanteurs que nous trouvons, des musiciens surtout qui soufflent dans la trompette et se louent. Les jongleurs sont déjà des ménétriers[1] au début du XIVe siècle.

Un lundi de la Sainte-Croix, 14 septembre 1321, trente-sept jongleurs et jongleresses s'assembleront pour présenter au prévôt de Paris leurs statuts : à leur tête était Pariset, ménestrel du roi. Ils éprouvaient le besoin de fixer les lois du métier, de faire respecter les droits de ceux qui savaient encore quelque chose. Défense était faite aux associés de conclure des contrats pour d'autres que pour lui et son compagnon. Par là on pensait éliminer ceux qui louaient des joueurs de tambourin, des vielleurs, des joueurs d'orgues et autres « jongleurs » ne sachant rien. Les jongleurs promettaient par contre de tenir leurs engagements, de ne pas se faire remplacer, de ne pas s'offrir d'eux-mêmes pour les fêtes et les noces dans la ville. Ils s'interdisaient de traiter avec un intermédiaire pour éviter le droit de courtage, par exemple avec le cuisinier des noces. Celui qui jouait dans les tavernes ne devait pas conclure un contrat pour d'autres : si on lui demandait un ménestrel jongleur, il lui était interdit d'en désigner un nominativement. Il ne pouvait que dire : « Seigneur, je ne puis louer autrui par les ordonnances de notre métier; mais s'il vous faut un méné-

1. Le ménétrier, à l'origine, est essentiellement un joueur d'instrument.

trier ou apprenti, allez dans la rue aux Jongleurs, vous en trouverez de bons. »

Le client qui se rendait dans cette rue pour louer un jongleur ou une jongleresse, ne devait être sollicité par personne. Tous les ménétriers et ménétrières, jongleurs et jongleresses, juraient d'approuver les statuts. Le prévôt de Saint-Julien et les maîtres exerçaient un droit de punir qui pouvait se traduire par un an de bannissement de la ville de Paris. Quatre prudhommes veillaient sur les statuts.

L'an 1328, les ménétriers fondèrent, sous le vocable de saint Julien et de saint Geniès, l'hospice et l'église; ils eurent leur maison de retraite, leur oratoire, leur cimetière, à quelques pas de la rue des Jongleurs, puisque l'église Saint-Julien des Ménétriers s'élevait rue Saint-Martin, sur la parcelle comprise entre l'ancienne rue des Petits-Champs et la rue de la Cour-du-Maure ou Jean-Paulet. Cet emplacement correspond aujourd'hui au n° 96 de la rue Saint-Martin.

L'esprit et sans doute les termes de l'acte de fondation nous ont été conservés par le dépositaire de tant de traditions parisiennes, le Père Jacques du Breul qui vécut au temps de Louis XIII. C'est une belle légende, illustrant à Paris l'antique association de l'art et de la bienfaisance.

L'an 1328, il y avait dans la rue Saint-Martin-des-Champs, deux compagnons maîtres qui s'aimaient au point de ne jamais se quitter. L'un était originaire de Lombardie et se nommait Giare de Pistoia, autrement dit Lappe; l'autre était de Lorraine et avait nom Huet, guetteur au Palais du roi. Car c'était la coutume parmi les ménétriers de tenir un petit emploi. Il arriva qu'un jour, après dîner, suivant l'habitude chère aux Parisiens, Huet vint s'asseoir sur le banc du Lombard, son ami. Et ils virent dans la rue Saint-Martin une pauvre femme, la Florie de Chartres. Elle était à sa place habituelle, juchée sur une petite charrette, d'où elle ne bougeait ni le jour ni la nuit, étant paralysée d'une partie de ses membres. A cette place elle vivait de l'aumône des pauvres gens.

Émus de pitié, Lappe et Huet lui demandèrent à qui appartenait l'endroit où elle se tenait, désirant l'acheter pour y bâtir un petit hôpital. Et comme ils avaient ouï-dire que cette place était à l'abbesse de Montmartre, ils allèrent la

trouver. L'abbesse leur céda ce lieu à perpétuité, à charge de payer chacun cent sous de rente, ou dix-huit livres en six ans. Sur quoi elle leur fit expédier ses lettres, le dimanche devant la Saint-Denis. Et les deux ménétriers achetèrent encore une maison voisine, située au coin de la rue Jean-Paulet, appartenant à Étienne d'Auxerre, avocat. Un mur de clôture entoura la place. Sur le devant on construisit une petite salle garnie de lits : la première personne reçue fut la pauvre paralytique de Chartres. On suspendit un tronc pour recevoir les aumônes. Un clerc, Janot Brunel, qui avait pour salaire son logement, remplit l'office de procureur et de gardien de la maison. Une vieille femme, Édeline de Dammartin, abandonna à l'œuvre ses biens. Elle eut la charge de faire les lits, de soigner les pauvres, d'« héberger » en un mot ceux qu'on nommait les membres de Notre Seigneur. Sa pension était de dix-huit deniers par semaine.

Le nouvel hôpital fut mis sous l'invocation de saint Julien le Pauvre ou l'Hospitalier. Sa légende rapporte qu'il avait établi un hospice au bord du fleuve, et qu'il était devenu là, avec sa femme, le passeur des pauvres. Mais les ménétriers lui associèrent saint Geniès, mime romain, martyr au temps de Dioclétien, le patron de la corporation. C'est pourquoi les fondateurs scellèrent leur acte d'un sceau vérifié plus tard au Châtelet de Paris. On y lisait l'inscription : « C'est le seau de l'hospital de saint Julien et saint Genois. » On y voyait Notre Seigneur, dans la nef, à la place du ladre, saint Julien manœuvrant les deux avirons. La femme de Julien tenait la lanterne du passeur. Au-dessus de l'épaule de Notre Seigneur, on voyait la fleur de lys, saint Geniès qui jouait de la vielle, tel un jongleur. Devant eux se tenaient deux hommes agenouillés, les fondateurs.

O miracle des pauvres et des pauvres jongleurs! Les voici, par le signe divin de la pauvre paralytique, avec leur maison de retraite, qui est un hôpital particulier. En moins de cinq ans, à l'aide des fonds de la corporation, de dons, l'édifice fut terminé (1335).

Quel dommage que Paris ait perdu son antique, gracieux et touchant Conservatoire! Car nous ne connaissons plus le portail de Saint-Julien des Ménétriers que par la vue conservée

par Millin, quand ce monument fut détruit en 1790. Une pièce de procédure de 1693, le procès entre les organistes et les maîtres à danser, nous renseignent sur ce portail. Il était surmonté d'un auvent de bois à clochetons. Un joli porche fleuri ouvrait sur la rue Saint-Martin. Sur le piédroit du milieu se tenait Notre Sauveur. A gauche, on voyait saint Geniès jouant de la vielle, tenant d'une main son « violon » et de l'autre l'archet. A droite était saint Julien. Aux voussures de la porte, on remarquait douze figures, jouant d'un instrument différent de musique, où l'on pouvait reconnaître la trompette, la musette, la flûte, les cymbales, le serpent, le sistre, la harpe, le luth, le psaltérion, le tympanon, l'orgue portatif. C'est tout l'orchestre de ce temps, avec la guitare et le tambourin.

Que j'aime ce porche de Saint-Julien, où les pierres habillaient de leur muette harmonie la charité! Les ménétriers, héritiers des jongleurs, passeront tous dans la maison de la musique, où les offices étaient chantés. C'est ainsi que Guillebert de Metz, dans le premier quart du XVe siècle, situe les « escoles de menestrels » dans l'ancienne rue aux Jongleurs et nomme, parmi les musiciens célèbres de son temps Guillemin Dancel et Perrin de Sens, « souverains harpeurs », Gresceques, le joueur de rebec, Chynenudy, le « bon corneur à la turelurette et aux fleutes », Bacon qui « jouait sur la siphonie ». Le théologien allemand excellait sur la vielle.

A la fin du XIVe siècle, une tendance se marquera, distinguant les musiciens à proprement parler des « dicteurs, faiseurs de dits et de chansons, et tous autres ménestriers de bouche et recordeurs de dits ». Le ménétrier sera plutôt le musicien que le chanteur ou le diseur.

Les ménétriers toutefois demeureront sous la surveillance de la police du prévôt, car leur travail les appelle souvent de nuit aux noces, dans la maison où la fête se donne, à l'auberge. Comme les taverniers ne devaient recevoir personne après le couvre-feu sonné, il est prescrit, en 1372, aux ménétriers de se conformer à ces règlements draconiens, sous peine de la perte de leurs instruments et de quarante sous parisis d'amende. En 1395, comme au temps de la chanson d'Ange Pitou, les sujets politiques leur sont interdits; ils ne doivent chanter,

sur la place ou ailleurs, les rimes et les chansons qui mentionnent le pape, le roi, les seigneurs de France et l'union de l'Église. Les peines sont encore plus rigoureuses : la prison, au pain et à l'eau.

Depuis Pariset, ménestrel du roi en 1321, on peut suivre la royauté, échue en 1338 à Robert Caveron, le roi des ménestrels; à Copin de Brequin, en 1357; à Jehan de Caumez, en 1387; à Jean Poitevin, en 1392; à Jean Boissard dit Verdelet, en 1420; à Jean Facien l'aîné. Le dernier roi, nommé en 1731, sous Louis XV, fut Guignon, le roi des violons.

Les statuts de la corporation avaient été remaniés en 1407; les amendes, partagées entre le maître et l'hôpital, relevées. L'apprentissage avait été fixé à six années. Des garanties plus sérieuses furent prises sur la « suffisance » des compagnons. L'interdiction de jouer aux noces et aux assemblées fut renouvelée pour ceux qui n'avaient pas obtenu la maîtrise, ainsi que celle d'ouvrir des écoles de ménestrandie sans l'autorisation du roi. Tel est le règlement qui fut tour à tour confirmé par Charles VII, Louis XI, Louis XII, François Ier, Henri III, Henri IV, et en dernier lieu par Louis XIV, en 1658. Les maîtres de danse firent partie de la corporation (les anciens jongleurs avaient été aussi danseurs). Mais ils eurent à soutenir de nombreux procès avec l'Académie de danse, avec Lulli et ses violons, les clavecinistes et les organistes. Ce ne fut qu'en 1773, que l'office de roi et maître des ménétriers fut supprimé. Déjà, depuis 1644, les Pères de la Doctrine Chrétienne occupaient une partie des bâtiments de l'hôpital Saint-Julien des Ménétriers. En 1789, les derniers maîtres à danser et ménétriers firent don de la chapelle à la Nation. Des commissaires furent nommés pour procéder à l'estimation des biens. Un procès-verbal, du 25 octobre 1790, nous montre l'état assez lamentable des lieux avant la vente et la démolition de Saint-Julien.

***

Si la rue des Jongleurs et l'Hôpital Saint-Julien ont disparu, le Paris du Moyen âge revit dans les chansons de geste et certains fabliaux. L'Art a survécu à la Cité, suivant la parole du poète. C'est que les jongleurs, et leur public, ont

bien connu Paris. De tout temps, le talent du conteur accrédita par des détails réels la fiction. Encore fallait-il que ces détails fussent compris par tous. Ce que l'on pouvait dire de Paris devait être aussi connu du public que des jongleurs. Ce qu'il savait de cette histoire, le jongleur le mit dans son récit : et quand il parle des choses d'autrefois, il a une tendance assez naturelle à les situer dans le cadre des ruines romaines. Bien avant les romantiques, qui, eux aussi, n'ont emprunté à l'histoire que des noms et des détails connus de tous, les ruines ont eu leur mystère, ont parlé à l'imagination du peuple.

Nous pouvons cependant, avec le jongleur, prendre une vue générale de Paris, et sentir certains de ses aspects. Un poète, comme Adenes li roi, quand il conte *Berte aux grans piés*, sait composer un paysage mieux qu'un enlumineur du même temps. Voici Blancheflore qui regarde Paris du haut de Montmartre :

Moult li plot le pays quant l'ot bien avisé.
La dame est a Montmartre, s'esgarda la valee,
Vit la cit de Paris, qui est longue et lee[1],
Mainte tour, mainte sale et mainte cheminee;
Vit de Mont le heri la grant tour quarnelee
La riviere de Saine vit, qui moult estoit lee,
Et d'une part et d'autre mainte vigne plantee,
Vit Pontoise et Poissi et Maullent en l'estree,
Marli, Montmorenci et Conflans en la pree.

Tel est dans son ensemble le paysage parisien. Ailleurs, et dans la plupart des chansons de geste, le site de Paris n'est indiqué qu'en raccourci : « Paris soz Montmartre. »

Paris est la ville du roi; or le roi tient une grande place dans la Geste. Pour être vivant et acceptable, il convient que ce personnage soit pareil à l'idée que l'on se fait à Paris du roi et de sa demeure. Le Palais est naturellement « grant, major, hault, luisant, principé, plenier », comme tous les palais du monde. « Listé », c'est-à-dire orné de bandes, comme une étoffe, peut faire allusion à la disposition du chaînage des murs en briques, comme on le remarque aux Thermes, tandis que « voutis » indique des arcatures ou des voûtes à la romaine. On connaît trop peu l'ancien Palais de la Cité, où demeurèrent

1. *Lata*, large.

les empereurs avant les rois, pour affirmer ou infirmer que ces épithètes ne sont pas plausibles. Le texte de *Doon de Maience* semble plus précis :

> Au palais est venu, s'a la porte passee
> De la grant cour devant, qui entour est muree,
> Et sa gent aprés li est maintenant entree;
> Après eus ont moult bien la grant porte barree,
> Que le portier fu hors, qui moult mal l'ot gardee...
> A l'entrer du palez, en la plache pavee,
> Descendent de chevax...

On peut reconnaître ici la grande cour, séparée de la rue par un mur, dont une haute tour défendait l'entrée, la rue, dite, en 1292, « devant la cour le roy », qui prendra plus tard le nom de rue de la Barillerie. Le portier est garde de cette tour; c'était, au temps de Philippe-Auguste, le roi des ribauds qui assurait la propreté et la surveillance de la cour. La même chanson nous montre les portiers s'occupant des chevaux dans la cour; et quand des chevaliers viennent au Palais, ils s'arrêtaient au perron, « as degrees du planchier, au grant perron », détail connu de tous les Parisiens. C'est d'ailleurs du haut du perron que le roi rendait certains jugements. En 1248, un clerc ayant tué trois officiers du Châtelet, leurs corps furent apportés au perron. Saint Louis alla les voir, interrogea le prévôt, et rendit son jugement au perron. La scène est tout au long racontée par Joinville. Les chansons parlent aussi d'un arbre qui se trouvait devant le perron, dans la cour. Il s'agit le plus souvent d'un pin, arbre cher aux ménétriers; mais l'arbre a existé, et il a sa légende que connaît *Doon de Maience*. Il naquit à la place touchée par la foudre; et tant qu'il vivra, Charles vivra.

La « grant salle voûtée », décrite dans toutes les chansons de geste, où se trouve la « grande table », autour de laquelle le roi et sa famille peuvent s'asseoir pour manger, est la traditionnelle « grant salle ». La petite est la chambre du roi, sa demeure, où il dort. Des fenêtres du palais, Philippe-Auguste voyait la Seine. Le nom de la grand'chambre demeura celui de la salle du Parlement. De la chapelle, très modifiée déjà au temps de saint Louis, où l'on conservait la Sainte Croix, où

l'on disait la messe royale, on passait au Palais : de même dans la chanson :

Aprés la messe vont o pales monter...

Enfin *Garin le Loherain* mentionne « le grant vergier Pepin » qui est le jardin à treilles, à la pointe de la Cité, une des issues du Palais, avec son embarcadère.

Un autre palais, connu des jongleurs, est celui de l'évêque. Si l'on excepte celui de Charlemagne, il n'en est pas de plus beau à Paris. Les *Narbonnais* le décrivent exactement près du Petit-Pont, avec ses grandes salles, ses vastes celliers, ses voûtes, ses colonnes; sa construction est due à un très savant homme. Hernaut et ses frères en chassent les deux évêques qui l'habitent. Épisode qui rappelle singulièrement la manière forte dont usa Philippe-Auguste envers l'évêque de Paris qui dut sortir à pied de son palais; il avait eu le tort de prendre le parti des légats qui prononcèrent, sur Paris et la France, l'interdit à la suite de la répudiation d'Ingeburge. Maurice de Sully avait d'ailleurs peu modifié le Palais épiscopal; il l'avait surtout agrandi. Le Palais de l'évêque pouvait donc avoir conservé son aspect antique, au temps où les auteurs des chansons de geste y font allusion. Ils mentionnent assez rarement Notre-Dame, où ils situent la veillée des armes des jeunes chevaliers. Ils connaissent encore Saint-Magloire[1] (ancien nom de la chapelle Saint-Barthélemy) :

Charles vint a Paris ou moustier Saint Magloire.

Sainte-Croix[1] est nommée dans *Raoul de Cambrai*. Le « sablon », dans *Anseïs de Carthage* désigne évidemment la grève. Les *Narbonnais* (XIIe siècle) fixent le paysage de la Seine et son activité :

... Voient Saine, don parfont sont li gué,
Et les molins, dom il i ot planté,
Voient les nes qui amoinent le blé,
Le vin, le sel et la grant richeté.

Raoul de Cambrai indique le Grand-Pont où descendent les navires : « ou avalent les nez ». *Octavian* mentionne la boucherie du Grand-Pont, les changeurs.

La « grève », le « gravier », est dans la chanson de geste le

1. Églises situées dans l'île de la Cité.

rendez-vous des chevaliers, des armées, comme il convient à une place vide. Mais le vieux marché de la Cité avait été transporté en Grève, où le déchargement des bateaux était chose facile, tandis que le nouveau sera installé aux Champeaux (les Halles), ce que sait déjà *Maugis d'Aigremont*. La Grand'rue, dans *Hugues Capet* et *Berte aux grans piés*, désigne toujours la rue Saint-Martin où l'on achetait les armures. Adenes li roi y situe encore l'exécution de Tybert, écartelé par les chevaux, et dont les membres furent portés à Montfaucon :

> Tout parmi la grant rue me le firent trainer
> A Montfaucon le firent sus au vent encroer.

Le Châtelet, dans *Baudoin de Sebourc*, est exactement la demeure du prévôt, la prison du traître Gaufroy.

Le Louvre n'apparaît pas autrement dans les chansons de geste : la « tour du Louvre » est une prison. Si nous continuons à parcourir la rive droite avec les jongleurs, il semble que Saint-Magloire[1] en fut l'église la plus célèbre. Suivant eux, Hugues Capet l'avait fondée et y était enterré (*Hugues Capet*). En vérité, il y fit seulement des dons. La même chanson de geste a dénombré les portes de Paris : la porte du Louvre, la porte Saint-Martin, la porte du Temple, la porte Saint-Antoine. Dans les faubourgs, le « moutier Saint-Martin, le porche de Saint-Martin l'onoré[2] » est mentionné dans *Garin le Loherain*. Le faubourg de la Chapelle, appartenant à Saint-Denis, est donné comme un champ de bataille dans la chanson d'*Hugues Capet*, tandis que celle de *Garin* place le camp des Lorrains à Saint-Paul.

Si nous passons sur la rive gauche, parcourant les quartiers « outre petit pont » avec les jongleurs, nous rencontrons la « Grant rue », qui est la rue Saint-Jacques. Les Thermes sont donnés comme le palais d'Hugues Capet : c'est le « palais de la grant rue ». Par la rue Saint-Jacques arrivaient du Midi les fils d'Aymery de Narbonne, vieux chemin qui amènera à Paris tant d'autres fils du Midi. Mais quelle peine eurent

1. Il y avait deux sanctuaires de Saint-Magloire à Paris; l'église dont il est ici question se trouvait au faubourg Saint-Jacques, à l'emplacement actuel de Saint-Jacques du Haut Pas.

2. Aujourd'hui Saint-Martin-des-Champs (École des Arts et Métiers).

ceux-là pour se loger! Heureusement Ernaut le Sénéchal connaît pour eux les bonnes maisons.

L'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, « emmi les prés floris », est assez souvent citée. Froment et Baudoin vont parmi ses jardins où il y a beaucoup de chevaux de prix. C'est à l'abbaye de Saint-Germain qu'est apporté le corps de Lohier, fils de Charlemagne, comme le furent en vérité un certain nombre de princes mérovingiens (*Garin*). *Guy de Nanteuil* situe une embuscade dans son verger. Le *Moniage Guillaume* y dépeint, sur les prés, une bataille assez romantique :

> Tant i assamble de la geste Aymeri
> Que quant il furent assemblé a Paris
> Sous Saint Germain emmi les pres floris
> Bien sont ensamble cent et cinquante mil.
> La ossiés maints bons chevaux henir[1],
> Haubers roller et ces helmes burnir,
> Et ces espees rehourder et fourbir...

A Saint-Marcel, l'abbaye que les clercs disaient fondée par Roland, Garin le Lorrain a son camp principal, et Charlemagne entend une messe (*Girart de Roussillon*). Les cloches de Saint-Victor sonnent, avec toutes celles des églises de Paris, quand Hervé dirige ses traîtres vers la ville (*Amis et Amiles*).

Un lieu-dit de Paris, qui donna son nom à un quartier, le doit au succès d'une chanson de geste : c'est celui de la Tombe-Issoire. La chanson a pour titre le *Moniage Guillaume*. Guillaume d'Orange est devenu moine, à l'abbaye d'Aniane, tandis que le géant Isoré, roi de Coïmbre, a envahi la France à la tête des Sarrasins et des Saxons. Le roi Louis demeure en grande détresse, un pauvre roi errant, comme les premiers Capétiens, résidant tantôt à Paris, tantôt à Chartres. Isoré, le géant de quatorze pieds, est devant Paris, avec ses forces innombrables. Il veut venger la mort de son frère, se faire couronner roi. Son armée s'établit sur les hauteurs de Montmartre, d'où il domine tout Paris. Le siège dure déjà depuis bien des années. Qui sauvera la ville? Ah! si Guillaume pouvait reprendre les armes et sortir de son ermitage! C'est ce qui va tout juste arriver; alors les Français reprennent courage; ils

1. Là vous eussiez entendu maint bon cheval hennir... Burnir : retentir sous les coups, qui polissent les heaumes.

assomment les Sarrasins et les Saxons par milliers. Isoré, furieux, demande en vain du renfort. Car le voici vaincu à son tour. Guillaume d'Orange lui tranche la tête, bouscule le camp des Sarrasins. Héros aussi désintéressé que pieux, Guillaume est retourné à la pénitence dans son couvent. Mais Bernard, le vendeur de bois, qui logeait dans son taudis, près de l'enceinte de Paris, présentait la tête du géant au roi Louis; et le misérable recevait du roi en fief une grande rue de Paris, et une épouse. Cet antique profiteur recueille la louange de tous.

Or, sur la grande route de Paris à Orléans, dans le fief des tombes, *locus cinerum*, ou le « clos des mureaux », on montrait un long mausolée antique de vingt pieds. Gervais de Tilbury, en 1211, écrit dans ses *Otia imperialia* que c'était là le tombeau du géant Isoré. Dans la nouvelle du XIIIe siècle, le roi Flore vint à cette tombe d'Isoré où la belle Jeanne rejoint son mari. La *tumba Isore* est mentionnée en 1259. Du Breul recueille encore cette tradition, en 1612 : *de la tombe du geant Isoret ou Isoire*. C'est la « tombe issoire », suivant la forme corrompue qui donna son nom à la rue, au XVIIIe siècle.

Nous avons indiqué déjà le site de Montmartre « de sor la roce asise » au pied duquel les envoyés de Marsile, l'émir sarrasin, se rassemblent. Les troupes impériales, au temps de Philippe-Auguste, ont regardé déjà Paris de ces hauteurs. Au pied de la colline passe la route de Saint-Denis, menant à l'église et à l'abbaye où Pépin et Charlemagne entendirent la messe (*Berte aux grans piés*). Le site de Montmartre est peuplé de fantastique par les jongleurs. C'est à l'abbaye de Montmartre que Berte, la servante supposée qui devint reine, demanda à son mari de se retirer :

La vorrai estre nonne, bien sai lire et chanter.

Le roi généreux lui donne la permission d'y conduire ses fils pour les élever, de s'y retirer elle-même avec ses biens et ses trésors.

Le puits de Montmartre est un autre endroit cher aux jongleurs : c'est la fontaine où fut décollé saint Denis, la fontaine des martyrs (*Hugues Capet*). Nos chanteurs savaient encore que saint Denis, décapité à Montmartre, avait pris sa tête dans ses mains, marchant environné d'un chœur d'anges. Il

s'était arrêté au sommet de la montagne, lavant sa tête dans l'eau d'une source qui sourdait sur le versant de la colline; et depuis elle avait conservé la vertu de guérir les fièvres. Le peuple l'appelait la fontaine de saint Denis, suivant une tradition recueillie par M. de Tretaigne. Le roi Louis, fils de Charlemagne, avait été couronné à Montmartre (*Elie de Saint-Gille*) :

> Lonc les puis de Montmartre, les la cit de Paris[1],
> La se fit l'emperere coroner et servir...

Sous Montmartre se formait enfin le rassemblement des gens de guerre. Un émir sarrasin avait même revendiqué Montmartre tenu par ses ancêtres (*Ogier de Danemarche*). Le curieux Sauval, à l'époque de Louis XIV, y a recueilli la tradition de la tombe de ce « roi mauresque, *alias* de Norvègue, jadis payen et depuis converti ».

Montfaucon, qui a tant agité les imaginations jusqu'aux romantiques, est le gibet sous Montmartre. Charlemagne menace Richard, fils d'Aymon, de l'y faire pendre. Le roman de *Baudoin de Sebourc* (XIVe siècle) rapporte l'exécution du traître Gaufrey à peu près comme la chose devait se passer dans la réalité, puisque l'homme est hissé sur un cheval :

> Atelet ont Gaufroy a un courrant rouchi[2]
> A Montfaucon s'en vinrent, la ou on le pendi...

Que dire de la plaisanterie : « Et vous ferons abé de Montfaucon aussi », dont la tradition demeura si vivante à Paris? car on nommait jadis le pendu « évêque des champs », celui qui bénissait avec les pieds!

Nous avons vu déjà un lieu d'embuscade à Paris, le verger de Saint-Germain-des-Prés; il en est un autre, le « bois de Rovrois », c'est-à-dire le bois de Boulogne, où Raoul de Cambrai se cache pour enlever Béatrix. Le pont de Saint-Cloud, non loin, dont il est question dans *Hugues Capet*, était d'ailleurs une des clés de Paris :

> Allez a Saint Clou au pont grant et furny.

Non, je ne puis croire que le hasard ait fourni tant de traits aux auteurs de nos chansons de geste. Nous avons vu,

1. Sur les hauteurs de Montmartre, vers la cité de Paris.
2. Ils ont attelé Gaufroy à un cheval courant.

rue des Jongleurs, vivre les écoles de ménestrels. En vérité Paris a été une école de jongleurs, un véritable conservatoire de leurs traditions, qu'ils léguaient à leurs femmes, à leurs enfants, comme ils apprenaient la musique. Les spectacles de la rue et de la ville furent leur enseignement. Les jongleurs ont eu des yeux aussi rapides que leurs doigts : ils ont su voir. Les *Narbonnais* nous montrent le peuple de Paris en liesse, quand les fils du roi Aymon sont adoubés chevaliers. Voici les rues semées de fleurs et les fenêtres tendues de tapisseries. Adenes li roi, dans sa *Berte aux grans piés*, nous décrit les fêtes de Paris, à l'entrée de Berte. On croit lire simplement une page d'une chronique contemporaine :

Les cloches de la ville sonnerent hautement
De ce ne vous veuil faire nul lonc acoutement[1]
Car n'ot rue en la vile, par le mien escient,
Ne fust toute couverte de dras tres richement,
Et les rues jonchiees d'erbe tres nettement,
Et les dames parees contre l'avenement
Carolent et festient et chantent hautement :
De joiaus, de rischesse, toute Paris resplent...

Paris n'était pas d'ailleurs pour nos conteurs que la ville aux grands spectacles, la « cité mirable, grant, fort, noble, de renom, alosée, vaillant », épithètes laudatives qui pourraient être appliquées à tant d'autres villes. C'était le centre des études, universellement reconnues supérieures. Le héros de *Baudoin de Sebourc* étudie aux écoles de Paris. Le français était enfin le langage de Paris dans le haut Moyen âge. Ce n'est qu'au XVIe siècle, quand la cour des Valois eut quitté la capitale et résida le plus souvent sur les bords de la Loire, que les étrangers s'avisèrent qu'à Tours on parlait mieux qu'ailleurs, et s'installèrent dans cette ville pour étudier notre langue. Pour les gens du Moyen âge, comme pour François Villon, un « bon bec » était de Paris. Le témoignage de *Berte aux grans piés* est probant. Dans ce temps-là, dit l'auteur, il y avait une coutume dans le pays allemand que chaque prince eût des Français auprès de lui pour apprendre aux enfants leur langue. Le roi et la reine de Hongrie, leur fille Berte, connaissaient aussi bien « le français de Paris », que s'ils

1. Long récit.

étaient nés « au bourc Saint Denis ». Le « français de Paris », c'était une manière, comme proverbiale, de dire le bon français. Comment ne pas le penser, quand nous voyons dans *Baudoin de Sebourc*, le héros mené prisonnier en Babylone, demander à la femme de l'émir sarrasin :

Dame, dont estes vous et de confait païs[1]
Qui si tres bel parlés la langue de Paris?

***

Ces ménestrels, « jugleor, enchanteor, goliardois », qui se retrouvent à la cour des princes, et des « riches hommes » pour les récréer de « noviaux motez et noviaux diz, et risées de diverses manières », qui tendent si habilement la main, raflent les robes presque neuves que leurs protecteurs leur abandonnent, au détriment des vrais pauvres et honnêtes, demeurent le scandale de leur temps. Les conteurs de fabliaux sont de la même famille. Rutebeuf, le plus illustre d'entre eux, et du plus robuste talent, incarne tout l'esprit de Paris, sceptique et gouailleur. Son *Pet au Vilain* a dû demeurer bien célèbre à Paris, comme le *Testament de l'âne* et *Frère Denise*. Un Villon est encore nourri de ces traditions. La *Bataille des Ordres* de Rutebeuf a fait la joie des curés de Paris, adversaires des moines.

Pour les conteurs de fabliaux, Paris est la ville des clercs, la ville du roi, celle des marchands et des bonnes maisons, sans plus. Le nom de Paris revient souvent chez eux en manière de proverbe : « De Paris jusqu'en Angleterre », car Paris c'est la France. Le « povre clerc » est un type de Paris, le bohême que la misère contraint à abandonner la ville, car il n'y a plus rien à engager. Le « Dit des marcheans » nous montre tout le commerce de Paris, les gros commerçants qui vont en Angleterre chercher la laine, le cuivre en Espagne, les porcs et les bœufs en Bretagne :

Et reviennent de toz païs
Les bons marcheanz a Paris
Por la mercerie achater
Et savent moult bien demander
Et Troussevache et Quinquenpoist

1. De quel pays.

C'est à Paris qu'ils peuvent trouver :

Qui a la mercerie apent[1],
L'or empailloté et l'argent,
Corroies de soie, ausmosnieres
Et joiaus de maintes manieres,
Cuevrechiefs, crespés, melequins[2],
Pailes ouvrés, riches et fins,
Guimples, fremians, coutiaux d'yvuire
Et maint riche jooel tresvire,
Et riches croces a evesques
A abez et a archevesques,
Crucifiz et ymagerie
D'argent et d'yvuire entaillie...

L'auteur du Dit nomme encore les marchands de draps et de toiles, de basane, de cordouan, de cire, d'alun, de safran, de draps d'or, de cendal[3], les marchands pelletiers d'hermine, de vair et de petit gris, de peaux d'agneau et de brebis, de poisson frais et salé, de « waide[4] » pour teindre les draps, les vendeurs de plomb, de bois et de charbon, d'étain, de cuivre et de métal, d'orfèvrerie et de cristal, les verriers :

Encor n'ai pas tout devisé...

Cependant le conteur repart dans son jeu d'énumération, nommant ceux qui vendent des fruits, des poireaux, des laitues, des faucons, des autours, des grues, du chanvre, la corderie, les tapis, le lin, les meules de fer et de moulin, les pelles, les pics, les pioches, les hottes, les vans, les écuelles, les marteaux, les enclumes, les chandeliers, les pots, l' « ormerie », la ferronnerie, les charrettes, l'huile, le coton, le gingembre d'Alexandrie, le jaspe, le cristal, l'ambre... Que ces bons marchands n'oublient pas de donner quelque argent au jongleur : il prie Dieu de leur épargner les dangers de la mer, et il leur contera encore dits nouveaux :

Que Jhesucrist, li filz Marie,
Doint[5] aux marchands bone vie...

1. Ce qui dépend de la mercerie.
2. Dentelles.
3. Étoffe de soie.
4. Matière colorante; sorte de pastel.
5. Donne.

Watriquet de Couvin, qui florissait au commencement du XIVe siècle, et fut au service du connétable de Châtillon, ne veut pas être confondu avec un « fol menestrel » qui ne dit que des « jongleries »; car les princes doivent se garder des mensonges. Il se forme une idée noble de son métier de conteur :

Menestriex se doit maintenir
Plus simplement c'une pucele!

Il ne doit avoir en sa bouche que

Douces paroles et biaux dis,
Estre nés, vivre purement...

C'est donc pour divertir un courtois entourage que Watriquet nous a laissé le Dit « des Trois dames de Paris », qui est un fabliau tiré de la vie bourgeoise de la grand'ville : l'histoire de trois femmes qui manquèrent d'être enterrées vivantes pour s'être trop bien régalées dans une guinguette de la ville.

C'était le jour de la fête des trois rois de Cologne. Avant la messe, la femme d'Adam de Gonesse, et sa nièce Marie Clippe ont fait le projet de dépenser deux deniers « à la *trippe* ». Elles se rendent donc à cette taverne, dans la maison de Perrin de Terne, établi depuis peu. Et, comme elles se préparaient à y entrer, elles virent :

Dame Tifaigne la coifiere
Qui dit : « Je sai vin de riviere
Si bon qu'ainz tiez ne fu plantez[1] :
Qui en boit, c'est droite santez,
Car c'est uns vins clers, fremians,
Fors, fins, fres, sur langue frians,
Douz et plaisanz a l'avaler... »

Ces dames se dirigent vers la taverne des *Maillez*. Là on rencontra « le filz Druins Baillez », par qui Watriquet sut toute l'aventure. Druins Baillez leur apporte à manger et à boire :

La veissiez des denz ouvrer,
Et henas[2] emplir et widier;
En petit d'eure, a mon cuidier[3],
Orent quinze soulz despendu.

1. Si bon que jamais tel ne fut planté.
2. Hanaps.
3. Rapidement, à mon sentiment.

Ces dames, mises en appétit, veulent maintenant manger d' « une crasse oue » (oie grasse) :

Et des aux plaine une escuelle.

Alors Margue commence à « suer »; pour se rafraîchir, elle boit à grandes gorgées, en peu de temps, trois chopines. Elle commande à Druins trois autres chopines de « garnache ». Il revient, apportant gaufres et oublies, du fromage, des amandes, des poires, du pain d'épice et des noix. On verse à ces dames du garnache, « vin fort et mieuldres assez que li françois ». Il est bu aussitôt : « Cis pochonnez (petits pots) sont trop petits », dit Margue. Druins apporte trois « quartes ». Les quartes sont vidées d'un trait. Et depuis le matin jusqu'à la minuit, ces dames menèrent si bon déduit

Qu'ades orent le hanap plain[1].

Enfin elles veulent s'en aller; Druins réclame leurs vêtements, comme gage de l'écot :

Atant chacune a terre rue
Son corset et son chaperon.

Druins les met alors à la porte tandis que chacune chante à haute voix le refrain :

Amours, au vireli m'en vois...

Il faisait bien froid dehors. Ces dames trébuchent; et Druins les a arrangées de telle façon que « cotes, pliçons et chemise, chaucemens, bourse et corroie », tout leur fut enlevé. Il les laissa ainsi nues, vautrées dans la boue, comme des « pourciaux ». Au matin, quand « partout furent ouvertes les guichez et les portes de la cité », la foule s'assemble devant les dames qui gisent par terre, comme des mortes.

Quant aux pauvres maris, ils pensaient que leurs femmes se trouvaient en pèlerinage ! On va leur raconter leur mésaventure. Mais leur colère est telle qu'ils ne veulent pas se déranger. C'est ainsi que les dames de Paris furent portées au moutier des Innocents, où on les enterra. A minuit, elles sortaient de leur léthargie. Non sans peine, les trois dames avaient réussi à se dégager de la terre. Mais elles étaient tellement ivres qu'elles continuaient de crier sur leur chemin : « Druins, apporte-nous

1. Qu'alors elles eurent leur hanap plein.

trois harengs salés et un pot de vin, du plus fort! » Elles pensaient toujours être à la taverne. Ceux qui les retrouvèrent le matin, couvertes encore de la terre et des vers du cimetière, prirent peur, imaginant que les trois dames de Paris avaient été délivrées par quelque œuvre du démon. Mais quand dame Tifaigne revint à elle, elle s'écria : « Druins, rapportez-nous à boire! »

ÉCRIVAINS ET MINIATURISTES

Les miniaturistes ont formé à Paris, dès le XIIIe siècle, de véritables ateliers, qui ont connu, comme les autres métiers, une unité de direction. Nous connaissons l'un d'eux, au temps de Philippe le Bel, celui d'un enlumineur qui s'associa à son gendre, lequel prit, lui-même, un compagnon. Dès le temps de saint Louis, et surtout pendant tout le XIVe siècle, on fit à Paris le commerce des petites bibles enluminées, calligraphiées d'une menue écriture, que l'on retrouve, avec leurs jolies lettres ornées, dans certaines collections particulières et dans presque toutes les bibliothèques publiques.

Ces anciens ateliers étaient en général groupés dans des rues dont il faut connaître les noms. Non loin de l'Université d'abord, dans la rue de la Parcheminerie et dans celle d'Erembourg de Brie (dont nous avons fait la rue Bout-de-Brie), qui porta aussi le nom de rue des Enlumineurs. Mais au XIVe siècle, le commerce des livres se déplaça, suivant le commerce de la ville. Sur la rive gauche, en face de Saint-Jacques de la Boucherie, nous trouvons la rue des Écrivains, où demeurèrent les Flamel; une autre rue de la Parcheminerie se rencontrait près des Blancs-Manteaux; car à la fin du XIVe siècle le quartier des peintres, des sculpteurs et des artistes se trouvait à l'extrémité de la rue Saint-Denis.

Le rôle de la taille de 1292 est le plus ancien document sur l'histoire de nos vieux miniaturistes parisiens. Nous y trouvons Raoul l'enlumineur, qui habite la Croix Neuve, paroisse Saint-Eustache; Thomas l'enlumineur demeure en la Foulerie, aujourd'hui rue de l'Hôtel-de-Ville, et Jehan l'Englois l'enlumineur, en la rue aux Porées (rue Neuve des Poirées); Grégoire l'enlumineur, rue Saint-Victor. Au Clos-Bruneau (aujourd'hui rue Saint-Jean-de-Beauvais), on trouve Courrat l'enlu-

mineur. Groupés dans la rue Erembourg de Brie (rue Bout-de-Brie) et dans la rue des Écrivains (rue de la Parcheminerie), quartier de libraires et de copistes, nous rencontrons Bernard, Baudoin, Nicolas et sa mère, ainsi que Guiot leur valet, Guiot l'enlumineur, Honoré l'enlumineur, Richard de Verdun son gendre et Thomassin son valet, sire Jehan l'enlumineur, sire Claude Clément.

L'enlumineur Honoré payait la taille la plus élevée, et son gendre, Richard de Verdun, une somme assez forte. L'atelier d'Honoré était le plus achalandé de Paris. Nous connaissons le beau travail, de grand style et d'une sobre élégance, du maître des fonds fleurdelisés et des rinceaux. Nous avons en effet conservé de lui un *Décret de Gratien* qu'il a signé et vendit quarante livres parisis en 1288. Honoré était l'enlumineur du roi, et nous savons qu'il fit pour Philippe le Bel un Bréviaire, que l'on croit pouvoir identifier avec le manuscrit de la Bibliothèque Nationale (lat. 1023). Son atelier ne disparut pas avec lui; il fut continué par son gendre, Richard de Verdun, de la rue Erembourg de Brie, qui travailla pour la Sainte-Chapelle. Un autre artiste parisien paraît alors, Jean Pucelle, qui fit le dessin du grand sceau de la confrérie de Saint-Jacques aux Pèlerins en 1319, la Bible de Robert de Billyng (Lat. 11 935) en 1327, et une partie du Bréviaire dit de Belleville (Lat. 10 483). Œuvres charmantes, d'un style archaïque encore, qui expliquent les vers souvent cités de Dante :

... quell'arte
Ch'alluminare e chiamata in Parisi,

« Cet art qu'on nomme à Paris *enluminer.* » Dante avait vécu dans le quartier de l'Université, non loin de la rue Bout-de-Brie. Il a pu voir nos enlumineurs à l'œuvre. Le nom sous lequel on désignait en français le travail de ces artistes lui revint plus tard tout naturellement à l'esprit. Un autre manuscrit, aujourd'hui dépecé en trois volumes (Fr. 2 090, 2 091, 2 092) intéresse davantage l'histoire de Paris et les Parisiens.

C'est la Légende de saint Denis l'aréopagite, manuscrit présenté en 1317 au roi Philippe le Long, et dont la reproduction a été donnée par M. Henri Martin, l'historien des enlumineurs parisiens. Ici, nous avons déjà la physionomie con-

temporaine de la rue et de la ville, autour de la légende du premier évêque de Paris. Voici le Grand-Pont, situé aujourd'hui un peu plus haut que le Pont-au-Change, sous les trois arches duquel tournent les roues des moulins sur bateaux où les meuniers apportent dans des barques le blé à moudre. Ici le paveur scelle son pavé; là l'homme pousse sa brouette, pique son âne, guide les mulets chargés de bâts. Une charrette de gerbes passe sur le pont; le bouvier conduit ses bœufs et le porcher ses porcs. Un troupeau de moutons entre dans Paris. Voici les jongleurs, et l'un d'eux montre un ours qui fait la culbute, et des singes; le mendiant, qui porte son enfant dans son capuchon, comme les femmes arabes, tend son écuelle à l'éventaire d'un marchand. Un aveugle est conduit par son chien qui tient entre les dents sa sébile; un estropié, appuyé sur sa potence, et un religieux tendent la main; d'autres mendiants clopinent ou marchent à quatre pattes. Voici le portefaix, le sac au dos; le fauconnier passe à cheval; le valet de chiens tient en laisse deux élégants lévriers; le porteur d'eau a déjà son crochet; le ménétrier joue de l'orgue portatif, annonçant l'orgue de Barbarie de nos rues; le crocheteur porte sa hotte, le pèlerin son grand chapeau de Saint-Jacques, son capuchon et son bourdon; le marchand à la saison élève la hotte sur son dos et tient son panier à la main; le fripier ambulant (l'ancien marchand d'habits) s'avance, de vieilles chaussures à la main, et, dans le sac qu'il porte sur son dos, il a ses hardes; le chiffonnier (le biffin) manie son crochet et c'est, lui aussi, un porte-panier; le marchand « talemelier » médite devant ses tartes si bien présentées sur un tapis. Voici le marchand d'oublies qui porte sur l'épaule, dans un très long panier, ses gâteaux, comme le petit pâtissier d'aujourd'hui les tient en équilibre sur sa tête. Un cavalier suit sa dame à cheval. Ailleurs on décharge les tonneaux de vin posés sur de longs haquets : l'un d'eux, ayant été abandonné, les enfants en ont fait une bascule. Un grand coche circule dans la rue, l'ancêtre des omnibus; il transporte cinq personnes assises sur une banquette : ce coche à quatre roues est attelé de deux chevaux en flèche.

Nous voyons encore les portes de Paris avec leurs échauguettes, les gens du guet surveillant les entrées, le pugilat

des truands à demi nus. Voici dans leurs boutiques les marchands d'armes et d'escarcelles, l'apothicaire qui pile dans son mortier des denrées, le barbier, l'oiselier qui offre à son client le chardonneret prisonnier dans sa cage, le petit ami des Parisiens et des enlumineurs qui l'ont représenté si souvent dans les bordures et les encadrements de leurs manuscrits.

Regardons les dames de Paris, la laitière installée à l'entrée d'une porte, la ménagère qui reçoit la farine apportée par le garçon meunier, les bourgeoises qui filent leur quenouille ou travaillent au dévidoir.

Le médecin se tient à son comptoir : d'une main il élève l'urinal pour faire son diagnostic, et de l'autre il reçoit son salaire, geste familier où l'on peut bien voir aussi une satire.

Ce qui se passe sur les rives de la Seine est particulièrement intéressant à observer dans la Légende de Saint-Denis. Le mouvement de la batellerie paraît singulièrement intense à Paris. On y voit de nombreuses barques bâchées, chargées de marchandises; plusieurs sont conduites à la corde, nous dirions aujourd'hui remorquées, par l' « avaleur[1] de nefs ». Si nous regardons ce que contiennent ces nefs, on reconnaît les melons et les citrouilles, le charbon, le bois, et les bateaux-viviers des poissonniers d'eau douce. Les pêcheurs sont nombreux, ce qui indique que le poisson devait être abondant. Nous voyons non seulement le type si parisien du pêcheur à la ligne, mais encore ceux qui tendent le filet entre deux barques et semblent faire des pêches miraculeuses. Les parties de canot, sur la Seine, étaient une récréation appréciée des Parisiens; ils faisaient ainsi la sieste, allongés dans des barques. Nous voyons ceux qui chantent en tenant un long rôle de musique noté, et ceux qui se réjouissent, le hanap en main, après avoir amarré le bateau au pont. Voici encore le garde de la rivière et le passeur. N'oublions pas les nageurs, les amateurs de bains froids qui s'élancent d'un bateau dans la rivière, non loin peut-être des bains que nous connaissons.

Parmi les artistes parisiens il faut nommer Jean de Montmartre qui, de 1349 à 1353, travailla pour le roi Jean à l'illustration d'une Bible. Jean le Noir (un nom que nous retrouverons plus tard parmi les libraires) était son miniaturiste en

1. Haleur.

titre, comme il sera celui de Charles V. Il travaillait avec sa fille, « enlumineresse », et tous deux recevront du roi une maison rue Troussevache. On sait quel amour Charles V, le fondateur de la Librairie du Louvre, qui fut l'ami de son bibliothécaire, Gilles Malet, porta aux livres. Grâce à Charles V, nous connaissons, par une exemption de guet qu'il leur accorda, en 1368, les noms des quatorze libraires, des onze écrivains, des quinze enlumineurs, des six relieurs et des dix-huit parcheminiers de Paris, incorporés dès lors dans l'Université. Pour rendre compte de l'intense mouvement artistique de Paris, il faudrait encore énumérer les peintres, détachés alors des selliers qui les employaient jadis, les peintres du roi qui décoraient les chambres, travaillaient aux accessoires des joutes, peignaient au pinceau de petits tableaux. Nous connaissons Jean Coste, le plus habile des peintres parisiens, Evrard d'Orléans, Girard d'Orléans, Jean d'Orléans, son frère, le décorateur du Palais, François d'Orléans, « valet de chambre et peintre du roi » en 1404. Tous avaient leur maison à Paris.

A la fin du XIVe siècle, et dans les premières années du XVe siècle, Paris était la ville du luxe, du plaisir, des grands cortèges, des grosses fortunes. Telles sont les circonstances qui amenèrent à Paris les artistes flamands, attirés par les hauts salaires, et dont la colonie sera encore florissante au XVIIIe siècle.

On peut situer ce mouvement autour d'un riche amateur, épris de nouveautés et de fantaisies, Jean duc de Berry, l'oncle de Charles VI. C'est pour lui que travailla maître André (André Beauneveu de Valenciennes), sculpteur, peintre des prophètes d'un si grand style que nous admirons dans son Psautier (Fr. 13 091). Quant à Jacquemart de Hesdin, il peignit pour Jean de Berry ses Grandes et Petites Heures. Ce n'est pas un novateur, mais un charmant ouvrier, qui raffine sur le style parisien de Jean Pucelle qu'il enjolive. Les Très riches Heures de Chantilly, que firent « Pol et ses frères », c'est-à-dire Pol de Limbourg, Jehannequin et Hermant, avant 1416, traduisent par contre un art nouveau, où se fondent l'art français de Paris, l'art italien, la minutie flamande et sa technique nouvelle du portrait.

Paris a sa large part dans les Très riches Heures. Voici la merveilleuse image du Louvre de Charles V, ses tours, ses clochetons, ses girouettes, son enceinte. Voici nos premiers quais, la Seine coulant entre les saules et, sur l'emplacement du quai Malaquais, la terre où le paysan lance la semaille d'octobre, où le cheval tire la herse. Et voici encore, prise d'une fenêtre de l'Hôtel de Nesle (la belle demeure du duc de Berry, non loin de l'Institut), la pointe de la Cité, les jardins du Palais, l'embarcadère d'où l'on s'embarquait pour les promenades sur la Seine, le Palais et ses tours, la Sainte-Chapelle. Les rives, vers le quai des Augustins, ne sont encore que des prés que fauchent trois habitants de Paris, des paysans, tandis que leurs femmes font la fenaison et dressent les tas d'herbes.

Mais un duc de Berry n'est pas le seul à faire travailler les artistes étrangers de Paris. En 1372, Charles V avait reçu de Jean de Vaudetar, avocat au Parlement, une Bible remarquable, qui se trouve aujourd'hui au musée de La Haye, l'œuvre de Jean de Bondolf, dit Hennequin de Bruges. Un beau Missel de Saint-Magloire (Arsenal 623) fut peint avant 1412; il avait été offert à l'église par Jean de la Croix, conseiller et maître des comptes du roi, et demoiselle Jeanne la Coquatrix, sa femme. Rien de plus parisien! Voyons plutôt cette signature, dans les marges, qu'il convient de remarquer, la croix de Grève dont les marches servaient d'échelle pour les crues de Paris. Regardons encore Christine de Pisan (Ms. Harley 4431) qui présente ses poésies à la reine Isabeau. Une femme peintre travaille pour elle, Anastaise.

Les révolutions de Paris, la querelle des Armagnacs et des Bourguignons, la défaite d'Azincourt (1415) devaient amener la fin de l'opulence de la ville et de cette splendide école des artistes de Paris. Les uns vont suivre la fortune de Philippe le Bon dans les Flandres, à Gand, à Hesdin; les autres s'attacheront à la maison de France, recevront le bienfait de la lumière de la Loire et la leçon de l'Italie. C'est cependant à un miniaturiste parisien que s'adressa encore, vers 1423, le duc de Bedford pour faire décorer le Bréviaire de Salisbury (Lat. 17 294); et Jacques Jouvenel des Ursins fit de même exécuter à Paris le magnifique Pontifical, disparu dans l'incendie de l'Hôtel de Ville en 1871, qui nous montrait la

procession de Sainte-Geneviève passant devant la Maison aux piliers, c'est-à-dire devant l'ancien Hôtel de Ville. De Paris encore est le Missel de Denis du Moulin, l'évêque de Paris et patriarche d'Antioche (Arsenal, 621). Jean Fouquet lui-même, né à Tours vers 1415 et mort vers 1480, a certainement séjourné et travaillé à Paris. Nous lui devons quelques-uns des aspects les plus exquis de la ville dans les pages qui demeurent du Livre d'Heures d'Étienne Chevalier (les Quarante Fouquet de Chantilly) et dans les miniatures des *Grandes Chroniques* de France qui lui sont attribués (Fr. 6465). Grâce à Fouquet nous pouvons voir la porte Saint-Denis, le Petit Châtelet, le donjon du Temple, la Bastille et Montfaucon. Le Missel de Châteauroux nous montre encore le parvis Notre-Dame, la Sainte-Chapelle, les Innocents; un Missel de la bibliothèque Smith-Lesouëf, le grand cimetière parisien et ses charniers, vers 1460.

Peintres et imagiers parisiens se retrouvaient à Paris dans la confrérie de Saint-Jacques aux Pèlerins, qui avait un hôpital pour les pauvres, l'Hôpital Saint-Jacques, avec sa chapelle, rue Saint-Denis, au coin de la rue de Mauconseil. La porte Saint-Denis est désignée comme la porte aux peintres, l'impasse aux peintres. C'est qu'à l'extrémité de la rue Saint-Denis, peintres et imagiers avaient leurs boutiques. Inauguré en 1319, l'Hôpital fut une de leurs œuvres d'art. C'est dans les archives hospitalières de Saint-Jacques que MM. Bordier et Brièle ont retrouvé tant de mentions d'artistes parisiens. Ils rencontreraient dans cette confrérie l'élite de la bourgeoisie parisienne, les batteurs d'or, les ouvriers de soie, les drapiers, « unis dans une affection mutuelle », fraternisant à la fête du patron, dans le plus grand des banquets de Paris, qui comprenait parfois plus de huit cents convives. Ce cercle paraît avoir été assez gai. Le bal des pèlerins et des pèlerines était célèbres. Un jeu de paume, de billes et de billard se tint même, ce qui fit scandale, dans le cloître. La chapelle de l'Hôpital Saint-Jacques était un musée.

Souhaitons cependant que les peintres et imagiers du quartier n'aient pas eu à occuper trop souvent les dix-huit lits de l'hôpital, où passaient parfois trente à quarante personnes chaque nuit!

PIERRE CHAMPION

LA CONFÉRENCE DE LONDRES

« La Conférence économique se réunit dans une atmosphère d'espoir plutôt que d'optimisme ». Telle était la remarque du *Daily Mail* du 12 juin, et l'on sentait que le rédacteur de l'article aurait volontiers ajouté que cet espoir lui semblait téméraire si S. M. le Roi d'Angleterre et son Premier Ministre n'avaient dû lui donner une expression solennelle en ouvrant, dans la capitale de l'Empire britannique, les trop vastes assises dont on avait tant répété qu'elles ramèneraient la prospérité des affaires.

Durant trois jours, la pensée du rédacteur du *Daily Mail* se retrouva, plus ou moins voilée, à travers tous les discours des chefs de délégations. Chacun parlait des maux qui pèsent sur le monde, affirmait la nécessité de leur porter remède et proclamait que de grandes responsabilités seraient encourues si l'on continuait de remettre à plus tard les décisions nécessaires. On répétait que le temps était venu de passer aux actes, et, parce que le *Times* qui ne cessa de prodiguer à la Conférence les soins dus aux enfants précoces et débiles, avait écrit qu'elle devait donner des résultats différents de ceux de 1927, parce qu'elle n'était pas une réunion de fonctionnaires mais une assemblée de ministres responsables, on s'efforça pendant six semaines de durer plutôt que d'aboutir. Cependant personne ne gardait d'illusions sur les difficultés de l'entreprise. Dès la première semaine, il n'était plus possible d'admettre que l'arbitrage de l'autorité s'exercerait entre des intérêts si contraires. C'était folie de prétendre donner au monde un statut commun, alors que s'opposaient sur les questions essentielles des doctrines, des habitudes et des méthodes inconciliables. Que la Conférence économique et monétaire

ait pu se séparer sans trop de dommage, c'est son chef-d'œuvre. Ce n'est pas sa justification.

Son déroulement parfois incohérent est la suite de ses premières manifestations. M. MacDonald, ayant dit, dans son discours inaugural, que rien d'utile ne serait accompli, tant qu'on ne résoudrait pas le problème des dettes intergouvernementales, selon l'exemple donné à Lausanne par les gouvernements européens, et le cabinet britannique ayant résolu de ne faire le 15 juin aux États-Unis qu'un versement symbolique, on connut que M. Roosevelt voulait bien ne pas relever le défaut à l'endroit de la Grande-Bretagne, tout en continuant à tenir le problème général des dettes pour absolument exclu des conversations de Londres. M. Édouard Daladier, ayant spécifié, au nom de la France, que la stabilité des monnaies était la condition indispensable de tout règlement général, on s'aperçut que M. Roosevelt était bien éloigné d'une opinion qu'il avait professée, cependant, au temps de ses entretiens avec M. Herriot.

« Comment rétablir la circulation des marchandises, conclure des accords économiques durables, si la mesure des valeurs demeure sous la dépendance du caprice et du hasard? » interrogeait le chef du gouvernement français. Nous aimons cette logique. Trop facilement nous croyons que nos partenaires étrangers y sont sensibles. Mais le Président de la République des États-Unis ne tarda pas à dissiper les illusions nouvelles. Pour lui et pour ses conseillers du Brains Trust, la valeur de la monnaie ne se détermine pas par une relation fixe : elle est fonction de la valeur des marchandises. La mesure de la monnaie, ce sont les prix. Dès lors, le dollar ne cessa de se déprécier par rapport aux devises attachées à l'or et la Conférence de Londres transformée en une sorte de Concile de Nicée prit un aspect théologique. D'un côté les orthodoxes; de l'autre les hérétiques et les apostats. Et l'on vit ce spectacle inouï : M. Montagu Norman, grand prêtre du dogme, contraint de laisser la présidence du bloc de l'or à M. Moret, parce que les autorités financières de la Grande-Bretagne écartelées entre les traditions anglaises et les inclinations des dominions étaient incapables de prendre parti!

Le signe avant-coureur de cette querelle monétaire à laquelle la Conférence de Londres ne devait pas longtemps survivre, ce fut l'honorable M. Cox qui le donna, en affirmant, sans détours, son ambition de présider la Commission monétaire. Depuis trois jours, en effet, les délégués attendaient d'accomplir leur premier acte pratique : la désignation des commissions qui préparaient le travail et la nomination de leurs présidents. Chaque soir, on annonçait que le résultat des entretiens laborieux entre membres des trois principales délégations : Grande-Bretagne, États-Unis et France était remis au lendemain. Les heures passaient en conciliabules mystérieux sans que l'on parvînt à s'accorder. Sitôt que l'entente semblait faite, un malentendu survenait qui remettait tout en question. En vain, les ressources infinies de la Société des Nations étaient mises à la disposition des interlocuteurs. Dans l'arsenal de ses formules conciliatrices, on ne découvrait rien qui pût s'adapter aux difficultés présentes.

C'est que l'honorable gouverneur Cox persistait à réclamer pour lui-même la présidence de la Commission monétaire. Cette revendication surprenait les autres délégués. Pourquoi? Certes ce n'était nullement parce qu'ils n'honoraient pas le grand pays représenté par M. Cox; il y a trop longtemps que les Conférences internationales attendent la participation effective des États-Unis pour ne pas leur faire révérence quand ils consentent à y prendre place. Ce n'était pas non plus parce qu'ils n'estimaient point à sa haute valeur M. Cox lui-même. Mais il leur paraissait étonnant, alors que tous les États représentés à Londres étaient d'accord pour conférer avec enthousiasme la présidence de la Commission économique aux États-Unis, que ce fût précisément celle de la Commission monétaire qui, seule, les intéressât. On ne pouvait pas oublier que le but principal de la Conférence de Londres, selon tant de déclarations préalables et éminentes, était d'atteindre la stabilité des monnaies. Or, le dollar avait déclaré lui-même son instabilité et les autorités des États-Unis ne faisaient rien, jusqu'à présent, de comparable aux efforts de la Grande-Bretagne pour tenir les variations de la livre sterling dans des limites étroites. Elles protestaient, évidemment, qu'elles reviendraient un jour

à une stabilité désirable. Mais, si on leur demandait quand et comment, elles répondaient qu'elles ne peuvent rien dire et que l'opinion publique les oblige à conserver, dans toute leur étendue, les pouvoirs donnés au président Roosevelt pour dévaluer sa monnaie, pouvoirs qui sont, à vrai dire, les seuls qu'il ait jusqu'à présent obtenus.

Cela inquiétait quelques délégués importants. Mais l'honorable M. Cox n'était nullement sensible à leurs arguments. Il répondait, avec franchise, qu'au moment de s'embarquer pour l'Europe, il avait annoncé lui-même à ses compatriotes qu'il serait président de la Commission monétaire. Il n'entendait pas être démenti à Londres, fût-ce par 64 nations. C'était pour lui une question de prestige. De plus, M. Cox, gouverneur de l'Ohio, jadis candidat démocrate contre M. Harding, était un ami personnel de M. Roosevelt et il lui avait donné, durant la campagne électorale, un appui considérable. Ne pas lui confier la présidence qu'il avait choisie pour lui équivaudrait donc à blâmer M. Roosevelt. Il en résulterait pour le Président une diminution de prestige et des difficultés accrues. Finalement, la monnaie des États-Unis, loin d'aller vers la stabilité, serait entraînée bien au-dessous de son niveau actuel et ce résultat serait la conséquence de la défaite de M. Cox. Le mieux que pouvaient faire les partisans de la stabilité était de laisser désigner M. Cox puisqu'il s'était déjà nommé lui-même. L'Europe ne sait pas encore résister à l'Amérique qui lui parle avec sa brutale jeunesse. La Grande-Bretagne, tout en blâmant ses manières, ne veut pas étaler à son propos des querelles de famille. Si l'on était passé au vote, M. Cox l'aurait certainement emporté sur le Suisse ou sur le Hollandais. Ainsi que dans toute conférence on rechercha donc une formule conciliatrice : il fut convenu, qu'en prenant possession de son fauteuil présidentiel, l'honorable M. Cox ferait une profession de foi.

M. Cox affirma donc publiquement qu'il était pour la « saine monnaie ». Ce n'était pas très compromettant, car jamais les plus chauds partisans de la dévaluation du dollar n'avaient dit qu'ils voulaient compromettre sa santé. Il ajouta, dans le privé, qu'il avait toujours recommandé l'annulation des dettes de guerre. Qui aurait soutenu qu'il pouvait

en de telles circonstances engager M. Roosevelt? Nous ne sommes pas encore parvenus à l'heureux temps où les hommes politiques américains seront capables d'annoncer à leurs électeurs qu'il leur faut abandonner l'espoir d'être entièrement payés par leurs débiteurs étrangers. Il était donc bien évident que la déclaration suggérée de M. Cox n'engageait que lui. Mais le gouvernement des États-Unis est susceptible quand il s'agit de son entreprise de hausse des prix. Les controverses de Londres autour d'une trêve monétaire pour la durée de la Conférence, les commentaires, les illusions que ce projet provoquait en Europe et les aimables assurances de M. Cox lui parurent suspects. M. Woodin, secrétaire au Trésor, déclara à Washington : « Les nouvelles émanant de Londres relatives à un accord qui aurait été conclu par les délégués américains en vue de stabiliser le dollar ne peuvent pas être fondées sur les faits. En effet, une proposition, quelle qu'elle soit, relative à une stabilisation devrait être soumise au Président et au Trésor; or, aucune suggestion concernant une telle proposition n'a été reçue ici. Les négociations de Londres ne doivent d'ailleurs pas déborder le cadre d'une étude et un accord ne peut être décidé qu'à Washington et non ailleurs. »

Ce fut le premier coup porté par les États-Unis à la Conférence de Londres, dont trois mois avant, ils réclamaient la convocation la plus rapide possible afin de porter remède au trouble économique et d'abord à l'instabilité des monnaies. Dans ce démenti impérieux infligé à M. Harrisson, président de la Federal Reserve Bank de New-York qui, depuis une semaine négociait les modalités de la trêve monétaire avec la Banque d'Angleterre et avec la Banque de France, dans cette mise au point des apaisements promis à ses collègues des délégations étrangères par M. Cox, tient la volonté du gouvernement de M. Roosevelt de ne point soumettre son expérience aux contingences européennes. Ce jour du 16 juin aurait dû ôter les dernières illusions. Pourtant les illusions persistèrent. Il fallut que M. Roosevelt lui-même leur portât les derniers coups.

Quand on se remémore la succession des faits, on se demande comment des hommes doués d'intelligence ont pu croire que

les États-Unis, au point où ils en sont, accepteraient de se lier à une formule quelconque de stabilité monétaire. On ne trouve l'explication que dans l'atmosphère spéciale des Conférences internationales et dans les habitudes matérielles et spirituelles de la Société des Nations qui mettent autour de la raison une gangue de brouillard. Ces experts, toujours les mêmes, habitués à couvrir leurs controverses de formules d'unanimité, ne peuvent plus convenir que leurs rencontres sont vaines. Ils sont incapables de se séparer. Ils s'obstinent à parler un langage vide de sens; ils évoquent sans cesse l'esprit international qui n'existe que pour leurs convenances; ils craignent les dangers de leur séparation infiniment moins redoutables que les périls de leurs disputes et de leurs faux apaisements. C'est une chose presque inouïe que la Conférence de Londres soit parvenue, malgré eux, à reconnaître que les sujets essentiels lui étaient pour le moment interdits. Pour défendre un ordre de choses qui représente notre civilisation, l'Europe, pour une fois, s'est trouvée d'accord. Le mérite de M. Georges Bonnet est d'être demeuré calme et ferme dans la position choisie par le gouvernement français.

Mais ce n'est pas tout que de réclamer, au nom de la bonne doctrine, que les États-Unis se prononcent pour la stabilité. Encore faut-il comprendre les raisons qui les guident. Comment le gouvernement américain, s'étant décidé à faire une expérience dont il attend, à tort ou à raison, un résultat favorable, se déciderait-il à l'abandonner en chemin? Et comment, alors qu'il constate que les marchés sont en baisse chaque fois qu'on annonce qu'il est près de revenir à la fixité monétaire, ne préférerait-il pas les risques de l'instabilité à ceux de la fixité? S'il ne s'agissait que de doctrine, les délégués des États-Unis à Londres eussent été facilement d'accord pour affirmer, avec la Grande-Bretagne et avec la France, que la stabilité monétaire est infiniment désirable et qu'ils vont l'organiser chez eux. Mais il ne s'agissait pas de doctrine. Il s'agissait d'appliquer dans un domaine mouvant une thérapeutique incertaine. Pour faire remonter les prix, il convient de mettre l'argent qui se cache en circulation. Or, les conseillers du président Roosevelt redoutent que si les citoyens américains pensent que le dollar va conserver sa valeur actuelle, ils ne soient

tentés de thésauriser au lieu d'acheter. Il importe donc d'arracher d'abord de leurs esprits le dogme de la fixité monétaire.

La devise américaine continua donc de fléchir. Le mercredi 28 juin, elle abandonnait le cours des 20 francs français. Le lendemain matin, dans une de ces séances réduites que M. MacDonald avait pris l'habitude de réunir dans son bureau du musée géologique, afin de faire durer la Conférence, le délégué de la Suisse posa pour la première fois la question de l'ajournement. Il dit que, si l'on entendait poursuivre des débats générateurs de trouble, en agitant constamment des problèmes dangereux, sa délégation aurait le regret d'être contrainte de se retirer. Cette franchise avait le mérite de montrer la situation telle qu'elle était après trois semaines de discussions. On découvrait enfin ce que beaucoup savaient : la Conférence de Londres était venue ou trop tard ou trop tôt. Tant que les États-Unis ne peuvent pas révéler où ils vont pour la raison suffisante qu'ils ne le savent pas eux-mêmes, il est vain de compter modifier les conditions du monde en tentant d'obtenir une impossible sécurité.

Cependant, on avait voulu encore attendre M. Moley, et reporter sur cet ami de M. Roosevelt, président du Brains Trust les espérances de l'esprit international. Mais M. Raymond Moley, débarqué la veille, avait affirmé carrément aux journalistes venus à sa rencontre que, en fait de secours, il ne portait que sa personne et des nouvelles fraîches de M. le Président Roosevelt. Il n'était qu'un « messenger boy » chargé de fournir aux membres de la délégation des États-Unis des indications sur le cours favorable de la politique de hausse des prix et de faire connaître que cette politique serait poursuivie jusqu'à son couronnement, c'est-à-dire jusqu'au niveau approximatif des prix de 1926. En ce qui concernait le sort de la Conférence de Londres, M. Raymond Moley ne pouvait donner aucun apaisement! La question de la suspension était donc discutée de plus belle. On entendait des Hollandais éminents accuser la Conférence d'avoir, par le trouble qu'elle engendre, provoqué la baisse du florin. On disait carrément qu'elle développait des spéculations malsaines. On déplorait enfin que, prétendant restaurer l'ordre dans la stabilité, elle

ouvrît les voies au désordre dans l'instabilité. Si son résultat devait être de pousser les peuples à l'isolement, d'élever les barrières douanières et de substituer à la liberté des affaires l'économie dirigée, quelle responsabilité porteraient les hommes qui voudraient persister à la tenir en dépit de tout.

Dans ce désarroi, M. MacDonald qui ne se résignait pas à condamner la Conférence, tenta un nouvel effort auprès de l'Amérique. Le seul succès qu'il en obtint fut d'associer à sa déconvenue M. Moley lui-même. Voici comment. La trêve monétaire n'étant plus que le souvenir d'une illusion, la délégation française, à la poursuite de son dessein logique, entreprit d'amener la Grande-Bretagne à adhérer à une entente des pays attachés encore à l'étalon-or. Elle ne trouva, pas du côté de ses interlocuteurs, des convictions et des volontés égales aux siennes. Non point que les autorités monétaires anglaises et même la Trésorerie ne souhaitassent fermement maintenir la stabilité relative du cours de la livre sterling, ni qu'elles ne conçussent ce que la dévaluation du dollar comporte de menaces pour une économie britannique qui ne se protégerait pas. Mais, de même que dans tous les problèmes de l'après-guerre, la Grande-Bretagne doit tenir compte de l'opinion de ses dominions. Il n'existe plus en effet une politique particulièrement anglaise mais une politique de l'Empire et c'est pourquoi, mesurant ses difficultés grandissantes, le gouvernement du Royaume-Uni s'écarte de l'Europe et de ses débats et répugne à entrer dans des engagements précis.

Le 4 juillet, la preuve en fut établie dans des conditions qui étaient déconcertantes en apparence seulement. Au cours de la réunion restreinte de la matinée, M. Collinj proposa de mettre un terme à des controverses devenues inutiles depuis que M. Cordell Hull avait communiqué le fameux message du Président Roosevelt. M. MacDonald ne fit pas d'opposition; il sembla à ses interlocuteurs qu'il était revenu de ses illusions. On convint donc d'arrêter une décision définitive dans l'après-midi et de préparer, en principe, une séance plénière pour la journée du jeudi ou du vendredi suivant. Chacun opinait que la forme et le fond du message de M. Roosevelt avaient mis fin à la Conférence. Établir ce qu'on

nomme « la coopération » des grands États avec une nation qui prétendait imposer ses conceptions était jugé impossible. Les plus réservés reconnaissaient que lorsque les États-Unis consentent à prendre part à une réunion internationale, ils y apportent des méthodes d'action directe qui les rendent intenables. Après avoir condamné le traité de Versailles, qui était en grande partie l'œuvre de Wilson, à n'être qu'une construction fragile parce qu'il y manquait la garantie solennellement promise, voici qu'ils ruinaient maintenant les espérances placées dans la Conférence de Londres, où ils prétendaient enfin s'associer à la reconstruction du monde. C'étaient eux et non les autres qui donnaient l'exemple du nationalisme. Et les amis de la Société des Nations soupiraient en songeant de quels périls l'éloignement si souvent déploré par eux les avait préservés. Si l'Amérique, en effet, avait accepté d'en être membre, dans quel état serait aujourd'hui l'institution de Genève! C'est ainsi que M. MacDonald, M. Neville Chamberlain, M. Collinj, M. Jung, M. Cox et M. Georges Bonnet étaient occupés, dans l'après-midi du 4 juillet, à rédiger une déclaration exposant les causes d'une fin douloureuse.

M. le Gouverneur Cox, dans cette société, éprouvait les embarras de sa situation. Il avait voulu la présidence de la Commission monétaire et, pour l'obtenir avec éclat, il s'était proclamé publiquement partisan de la saine monnaie. Il s'était vu alors désavoué par M. le secrétaire au Trésor Woodin. Après quoi, il en avait appelé devant ses collègues étrangers du jugement de M. Woodin insuffisamment informé au verdict de M. Roosevelt mieux renseigné et l'arrivée de M. Moley avait poursuivi le désenchantement. Enfin, M. Roosevelt en personne avait parlé. M. le gouverneur Cox en était si gêné que, dès le début de cette séance où devaient être marquées les conséquences du message américain, il fit une déclaration cordiale : « Je comprends, dit-il, tous vos sentiments et ce que ma présence peut vous causer de gêne. Si vous désirez vous exprimer librement, je vous offre de me retirer. Mais je tiens à vous dire que je suis prêt à tout entendre. Si sévères que vous soyez, vous ne le serez pas plus que moi! »

Et, M. Cox ayant été sollicité de participer malgré tout aux travaux du Comité de rédaction, M. Neville Chamberlain prit

la plume et commença de rédiger une déclaration qui ressemblait à un réquisitoire. Elle débutait par la reproduction des phrases dans lesquelles M. le président Roosevelt indiquait, le 16 mai, la stabilité des monnaies comme l'un des buts principaux de la Conférence de Londres. M. Neville Chamberlain voulait continuer par une référence aux propos tenus, à la fin d'avril, à Washington, à M. MacDonald qui venait de les citer avec amertume. Mais, à ce moment, M. MacDonald dit en souriant au Chancelier de l'Échiquier : « Oh! la première partie est suffisante. Ne l'accablez pas. » Et, comme M. Neville Chamberlain reposait sa plume, un messager fut introduit dans le petit bureau où délibérait le Comité de rédaction. Il portait un pli de la délégation des États-Unis à l'adresse de M. MacDonald. M. Bulitt désirait voir sur-le-champ le Président de la Conférence pour une communication urgente. M. MacDonald s'excusa auprès de ses collègues qui allèrent prendre le thé. Trois quarts d'heure après, ils étaient prévenus que le Président les attendait de nouveau.

« Je viens, leur expliqua M. MacDonald, d'entendre M. Bulitt. Il m'expose que, de l'aveu unanime de la délégation américaine, le message de M. Roosevelt n'a pas été exactement compris. Le Président ne pouvait pas songer à porter un coup si cruel à la Conférence. On lui a donc demandé des précisions. Cependant, comme il est toujours en mer, il faut le temps de l'atteindre. Je vous demande donc de remettre notre réunion. »

Il y eut une courte discussion. Fallait-il se réunir vendredi matin ou vendredi soir? A la demande de M. Georges Bonnet, le vendredi matin l'emporta. C'est ainsi que toute la journée du jeudi 6 juillet et toute celle du vendredi 7 juillet furent occupées par des discussions vives entre partisans et adversaires de l'ajournement de la Conférence. Mais la voix de M. Roosevelt annoncée par M. Bulitt ne se fit plus entendre. On sut que la délégation américaine avait reçu de lui les réponses attendues, mais leur contenu ne fut pas connu. Pouvait-il d'ailleurs être modifié?

Ce qui fut modifié et profondément, ce fut l'attitude des Britanniques. Jamais aucun Européen, parlant dans une réunion internationale, ne s'était montré plus accablant pour la politique américaine que ne le furent le Premier Ministre et le

Chancelier de l'Échiquier au cours de la matinée du 5 juillet. Pourtant, le lendemain, M. MacDonald et M. Neville Chamberlain se rendaient devant l'attitude de M. Bennett, délégué du Canada. Le ton sur lequel il formula ses exigences impérieuses fit qu'il obtint satisfaction. Ce n'est ni le Premier ministre du Cabinet anglais, ni le Chancelier de l'Échiquier qui décidèrent de la conduite à faire prévaloir : c'est M. Bennett qui imposa celle qu'il préconisait. Les dominions mènent l'Angleterre. Pourquoi le Canada prend-il un parti si opposé à celui de la métropole sinon parce que son marché principal dépend des États-Unis et parce que les deux tiers de son industrie et de son commerce sont aux mains du capital américain?

M. MacDonald voulut sauver sa partie. On l'a vu bien souvent, dans les conversations diplomatiques des dernières années, agir comme s'il oubliait ses propos de la veille et virer de bord avec une aisance qui déconcerte. Il fit ainsi, durant la conférence navale de janvier 1930, avec M. André Tardieu, à propos de la réclamation italienne de parité navale; dans les entretiens de Londres de 1932, au sujet de projet de confédération danubienne; à Lausanne, avec M. Herriot; à Genève aussi, avec d'autres interlocuteurs. Est-ce parce qu'il ne veut pas que l'on se rende compte, que le Premier Ministre de la Grande-Bretagne, n'est plus en état d'imposer à l'Empire une politique anglaise que M. MacDonald agit ainsi? Est-ce par orgueil britannique et par patriotisme qu'il préfère être jugé inconstant plutôt que faible. Lorsqu'il se trouve empêtré dans ses contradictions, M. MacDonald recourt toujours au même émissaire de choix. C'est ce qu'il fit, le vendredi 7 juillet, en dépêchant, vers 10 heures du soir, M. Wigram chez M. Georges Bonnet.

M. Wigram, qui durant la Conférence de Lausanne, était fréquemment apparu, dans les moments délicats, pour apporter aux Français les communications que le Premier Ministre ne voulait pas faire lui-même, exposa longuement à M. Bonnet toutes les difficultés anglaises et le désir de M. MacDonald de leur trouver promptement une solution aussi favorable que possible : M. Bonnet indiqua alors à son visiteur nocturne le point de vue de la France. Il le résuma en trois points :

1° Il est évident que si, du point de vue monétaire, l'Amé-

rique entend conserver son dollar flottant et si, malgré les demandes réitérées de la France, l'Angleterre se refuse à un engagement quelconque, il est impossible comme l'a dit lui-même M. MacDonald, d'espérer aboutir, au point de vue monétaire, à un résultat quelconque avec deux grandes monnaies flottantes.

2° Par contre, la France n'entend nullement compliquer la tâche de M. MacDonald et du Chancelier qui doivent être interpellés, d'après les propres indications de M. Wigram, à la Chambre des Communes par M. Lloyd Georges et par M. Winston Churchill et elle est prête à collaborer, comme elle l'a fait jusqu'ici, de la manière la plus cordiale et dans tous les domaines au succès de la Conférence de Londres.

3° La France demande simplement, de la manière la plus formelle et sans admettre sur ce point une conciliation possible, que tous les sujets qu'elle estime dangereux pour la tenue des monnaies des pays à étalon-or soient jusqu'à nouvel ordre écartés.

M. Wigram promit de rapporter ces indications au Premier Ministre et au Chancelier qui l'avaient expressément chargé, dit-il en partant, d'exprimer au chef de la délégation française l'estime qu'ils avaient pour lui.

Dans un trouble si profond, dans une inquiétude qui touchait même la structure de l'Empire britannique, la Conférence de Londres, si elle avait été sage se fût hâtée de conclure. C'est le conseil que donnait M. Bonnet lorsqu'il disait que les meilleurs amis de la coopération sont ceux qui recommandent à la Conférence de clore au moins ses discussions monétaires et financières. Mais la preuve est faite depuis longtemps que les Conférences internationales ne sont ni prévoyantes ni sages. Convoquées pour ajuster au mieux des intérêts contraires, elles mettent d'abord en évidence toutes les passions nationales. Après quoi, elles s'efforcent de rédiger des formules d'unanimité qui sont toujours de mauvais compromis. Quand le sujet n'est pas trop brûlant, il arrive que ce système procure des résultats provisoires et l'on se hâte de proclamer qu'entre les nations du monde, l'accord ne fut jamais si complet. Combien en avons-nous vu de ces accords équivoques et de ces effusions sans confiance! Mais lorsque le sujet touche les hommes au point le plus sensible, c'est-à-dire à la sécurité

de leurs biens, il devient entre tous redoutable. C'est pourquoi, en dépit d'une courte survie, en dépit de ceux qui, malgré les leçons amères de l'expérience, s'obstinent à maintenir la fiction de l'esprit international, la Conférence de Londres s'est condamnée elle-même.

Dans la journée du 25 avril 1933, MM. MacDonald et Édouard Herriot appelés à Washington par M. Roosevelt se réjouissaient tous deux de la prompte convocation de la Conférence économique et monétaire. Ils en escomptaient de grands biens. Ils l'annonçaient à leurs gouvernements et à leurs peuples. Le premier de ces biens, d'après M. Roosevelt, devait être le retour à la stabilité, et cela était dit d'une manière si nette qu'on conçoit presque que M. Herriot ait pu écrire que rarement il avait vu homme plus intelligent et plus bienveillant que le Président Roosevelt. Mais les événements sont plus forts que les hommes. Ils absorbent souvent dans leur cours fatal ceux qui les ont déchaînés. Désormais M. le Président Roosevelt est prisonnier de son entreprise grandiose de contrôle des forces de la vie. La Grande-Bretagne observe avec inquiétude, essayant de ne point prendre parti et de résister à des courants contraires. Le mouvement du monde est désormais orienté ainsi. Autour de la France à la fois si forte et si faible semble s'agréger la vieille et douce civilisation européenne. Nous devons en tenir compte. Et, si nous voulons vraiment conserver nos habitudes de penser et d'agir dans la liberté, il faudra que, nous aussi, nous organisions, à notre manière, l'isolement en constituant les États-Unis français. M. le Comte de Fels, dans une étude remarquable, que la *Revue de Paris* a publiée il y a un mois, rappelait qu'il avait affirmé le 1er juin 1930 que les États-Unis d'Europe ne sauraient être constitués qu'en fonction des États-Unis français et que nos anticipations doivent se dérouler d'abord sur le plan national. Qu'il me permette, au moment où s'éteint l'orgueilleuse et vaine Conférence de Londres, de répéter après lui, qu'il est temps de songer à incorporer dans l'harmonie française les possessions lointaines qui nous composent un Empire capable de montrer dans sa structure morale plus d'unité que l'Empire britannique.

FERNAND DE BRINON

L'INVITATION A LA VALSE[1]

IX

Etty redescendait avec Kate. Elle accueillit joyeusement Olivia, tâchant de lui faire oublier, par de petits tapotements affectueux et de petits chuchotements confidentiels, l'oubli où elle l'avait tenue jusqu'alors.

— Tu t'amuses, mon agneau? *Comme* ça te va, d'avoir les cheveux relevés! *Comme* c'est amusant de nous retrouver ici toutes les trois! Dis-moi, comment ça a-t-il marché avec mon vieux Podge? N'est-ce pas que c'est un amour? Et il danse divinement. Tu ne trouves pas que c'est un esprit *séduisant*? Il a une espèce d'ironie subtile...

De plus en plus, Olivia croyait vivre dans un rêve. Que faire, sinon acquiescer, et sourire avec empressement, dissimuler?

Etty posa la main sur l'épaule de Podge, et ils se mirent à danser; ses jambes fines, ses pieds menus s'adaptaient aux changements de pas avec une aisance parfaite; elle suivait délicatement, avec une mesure impeccable, son danseur. Au passage, Olivia crut entendre, nasillards et traînants, ces mots :

— Elle est bien gentille, votre petite cousine, mais elle a besoin de s'instruire.

Elle crut voir Etty approuver, d'un signe de tête insouciant, et remuer les lèvres... pour proférer d'un ton froid, indifférent, distrait, quelque perfidie.

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 juin, 1er et 15 juillet.

Elle resta quelques minutes encore près de Kate, à la porte de la salle, souriant, souriant sans cesse. Puis Tony Heriot vint chercher Kate. Et elle resta là, souriant toujours.

Était-ce de leçons de danse qu'elle avait besoin — ou d'apprendre... à se conduire dans le monde?

Ma robe est d'une teinte trop crue, je ne suis pas sophistiquée, j'ai besoin de m'instruire.

Je vais aller retrouver Pierre et me raccommoder avec lui.

X

— Vous savez, — dit-elle gentiment, — je ne vous ai pas du tout lâché c'est vous qui m'avez abandonnée.

Elle cherchait son regard, mais en vain.

— J'ai cru que vous aviez envie d'être débarrassé de moi, — dit-elle en souriant.

Il continuait de se taire et fixait le plancher d'un air menaçant.

— Écoutez, je suis bien fâchée. — Elle soupira. — Je n'avais aucune mauvaise intention.

Il dit avec une extrême amertume :

— Je sais que ce sont eux qui vous ont poussée. Cette sacrée vieille garce et ses satellites idiots. Qu'est-ce qu'ils vous ont dit de moi? Je sais qu'ils veulent ma peau. Qu'est-ce qu'ils vous ont dit?

— Absolument rien, — dit-elle, effarée. — Ils ne vous ont même pas nommé.

— Vous vous figurez que je vais croire ça? — Il lui saisit brusquement la main. Elle vit des larmes ruisseler sur son visage.

— Écoutez, — balbutia-t-il, — vous allez lui demander... lui demander s'il pensait réellement ce qu'il a dit.

— Demander? A qui, demander? — Elle serrait sa main, désirant ardemment lui venir en aide, et totalement ahurie.

— Vous êtes mon amie?

Il la regardait, anxieux, les sourcils froncés, en larmes comme un enfant.

— Naturellement, je suis votre amie. Naturellement.

— Promettez-moi d'être mon amie.

— Je vous le promets.

— Ils me détestent tous. Ils m'ont toujours détesté.

— Je suis bien sûre que personne ne vous déteste.

— Moi, je vous dis qu'ils me détestent tous, — reprit-il avec colère. — Ils ne peuvent pas me voir, c'est simple. Il n'y a pas au monde une malheureuse bête qui soit aussi seule que moi.

Autant ne pas le contredire. Il n'est absolument pas lui-même. Kate va dire que j'invente quand je lui raconterai ça. Les hommes sont mille fois, mille fois plus extraordinaires que je ne pensais.

Jenkin répéta encore une fois :

— Demandez-lui pourquoi il a été si cochon avec moi. Voulez-vous? Je vous attendrai ici.

— Mais je ne sais pas ce que vous voulez dire. Je suis sûre que personne n'a eu l'intention d'être avec vous ce que vous dites. Si vous continuez, je vais pleurer aussi.

Après un instant de silence, il reprit d'un ton plus calme, avec une sorte de dignité triste :

— Si, si, un cochon, un sale cochon, voilà ce qu'il voulait être vis-à-vis de moi.

— Est-ce que vous vous étiez querellés?

— Oui. Non. Je ne sais pas. Nous sommes entrés en discussion. Et il s'est mis tout bonnement à me couvrir d'injures.

— En êtes-vous certain?

— Oui, il a été d'une grossièreté épouvantable. — Il réfléchit un instant. — Entre autres choses, il m'a dit que j'étais ivre. L'ivrognerie est immonde à tous les points de vue. Et tellement caractéristique des hautes classes! Sordides animaux!... Je le lui ai dit.

— Mais de qui parlez-vous?

— Ah! je n'en sais rien... C'était peut-être un des domestiques.

Il paraissait complètement égaré.

— Écoutez, — dit-elle sérieusement, lui tenant toujours la main, — vous allez rentrer chez vous. Vous n'êtes pas à votre place, ici. Vous serez bien moins malheureux quand vous serez parti. Vous voulez bien?

Elle se sentait maternelle, protectrice, sûre de savoir ce qui valait le mieux pour lui.

— Pourquoi m'en irais-je?

Mais il ne cherchait pas à discuter.

— Allons, partez, — dit-elle, autoritaire et douce à la fois.

— Imbéciles! — dit-il en regardant autour de lui.

Pourquoi revenir encore là-dessus? Lui aussi semblait vouloir leur peau, et furieusement. Son attitude paraissait impliquer un mépris, un dégoût infinis pour les châteaux, les titres, les gens tels que les Spencer — tout ce qu'il appelait les hautes classes. Tout ce qu'elle-même avait été toujours amenée à considérer comme parfaitement admirable, comme parfaitement enviable.

— Partez, partez, je vous en prie.

— C'est bien, je m'en vais.

Sans un mot de plus, il lui tourna le dos et disparut. Il avait oublié de nouveau qu'il boitait, et il marchait d'un pas rapide, qui manquait peut-être un peu de fermeté. Elle le vit sortir de la maison.

XI

Comme une balise lisse et brillante, la tête rutilante de Maurice se traçait à travers la foule un chemin flottant. Calme, adroit, tranquille, attentif, il se faufilait vers Olivia; et il l'entraîna immédiatement dans le rythme fougueux qui lui était familier. Il paraissait, en quelque sorte, un être plus défini que les autres — aux yeux plus perçants, aux oreilles plus fines; se retrouver avec lui était agréable, c'était comme une bouffée d'air frais.

La conversation qu'elle venait d'avoir avec Pierre devint immédiatement trop invraisemblable, trop fantastique à ses yeux pour qu'elle pût y réfléchir. Elle la relégua à l'arrière-plan de son esprit.

XII

Le vieux monsieur aux épais cheveux blancs ondulés s'approcha d'elle. Elle l'avait déjà remarqué, faisant danser l'une après l'autre toutes les plus jeunes invitées; serrées contre

son gros ventre, elles penchaient la tête comme des fleurs qui se fanent.

— Auriez-vous l'extrême bonté de réserver une danse à un vieux barbon?

— Mais certainement, très volontiers.

— Pardon? Vous voulez bien? Que c'est aimable à vous!

Il l'attira vers lui et partit lentement, à longs pas étudiés, mais pleins d'élégance.

Il répéta :

— Que c'est aimable à vous de vouloir bien danser avec un Mathusalem!

— Oh! vous n'êtes pas vieux!

Elle lui octroya un sourire encourageant. Sous le menton, il avait la peau plissée et ridée comme celle d'une vieille tortue. Ses joues bouffies étaient veinées de violet, ses yeux un peu vitreux et injectés de sang. Autrement, il n'était pas trop mal. Il avait une chevelure magnifique.

— Pardon? Allons, allons, vous essayez de me flatter, n'est-ce pas? Non que je m'aperçoive de mon âge. Pas le moins du monde. Loin de là.

— C'est ce que l'on éprouve qui compte, n'est-il pas vrai?

— Justement, justement. Quelle petite personne avisée! Vous avez mis le doigt dessus. C'est ce que l'on éprouve qui compte. Je me sens plus jeune que jamais. C'est un fait. Et quand le cœur reste jeune, eh! bien, on est jeune, quoi qu'en dise le calendrier. Eh?

— Mais oui, c'est évident.

Une pareille réponse excitant son ardeur, il l'écrasa contre lui, et laborieusement, vigoureusement, exécuta son virage.

— Vous dirai-je un petit secret? Eh?

— Mais oui, dites-le.

Elle le regarda, tout yeux et tout oreilles.

— Je ne me suis remis à la danse que depuis deux ans. Auparavant... mon Dieu!... les circonstances étaient différentes. J'aurais juré que ma carrière de danseur était finie... archi-finie... — D'un grand souffle qu'elle sentit passer sur son cou, il exhala sa mélancolie.

— Vraiment? — dit-elle; et presque aussitôt, elle ajouta : — Alors, vous vous y êtes remis?

— Oui, — dit-il gravement. — Les dames sont très aimables pour moi, particulièrement les jeunes filles. Il me semble que ça ne leur déplaît pas de danser avec moi. Elles ne disent pas non.

— Cela ne me surprend pas, — dit Olivia avec chaleur.

Il devait avoir eu quelque grand chagrin, qu'il avait surmonté. Sa voix était mâle et sonore.

— Je dois avouer que j'ai eu de mauvais moments pour commencer. J'ai bien cru que la vieille mécanique allait craquer. Ha! Ha! Ha! — Il exécuta un changement de direction éperdu, pour montrer comme la vieille mécanique marchait bien. — A vrai dire, j'ai pris discrètement quelques leçons, juste ce qu'il fallait pour bien saisir le truc, ce jazz, vous comprenez. Je suis très bien tombé. Mon professeur, Dorine Delaval — c'est son nom — est une créature pleine de vie, vous voyez ça d'ici, une fille qui a le diable au corps, un vrai boute-entrain — jolie avec ça — et femme du monde, bien entendu. Vieille famille provinciale. Moments difficiles, obligation de vendre la propriété. Et comme Dorine, dès sa plus tendre enfance, avait déjà des dispositions, elle a enfilé ses chaussons de danseuse, et a pris la danse comme gagne-pain. Il faut du cran, vous savez.

— Est-ce que... est-ce qu'elle parvient à gagner sa vie?

— Pardon? hum... oui, oui. Ça va très bien. Elle s'en tire très bien.

Il commençait à avoir le souffle un peu court. Olivia risqua :

— Surtout, quand vous aurez envie de vous arrêter, dites-le.

— S'arrêter? vous désirez vous arrêter?

— Oh! non, pas moi. Je pensais que, peut-être, c'était vous, qui pourriez en avoir envie.

— Absolument pas. Je suis capable de danser toute la nuit, et je ne m'en sens que mieux. C'est un fait.

— Vous parlez sérieusement?

Elle leva sur lui un regard admiratif, car elle le sentait encore un peu fâché, un peu en défiance.

— Tout ce qu'il y a de plus sérieusement; et le lendemain, je ne me lève pas tard. Je ne me dorlote pas, je ne l'ai jamais

fait. C'est ce qui me maintient en forme. Mais, bien entendu, si vous avez besoin de repos...

— Oh! pas du tout. J'aime beaucoup mieux continuer.

— J'ai peur de ne pas très bien me débrouiller dans tous ces nouveaux pas. Je n'ai guère d'occasions de m'exercer.

— Oh! ça ne fait rien. Moi non plus, je ne suis pas très calée.

Mais ce n'était pas cela qu'elle aurait dû dire. Il s'ensuivit un silence; elle essaya de se rattraper.

— Ce qui est certain, c'est que vous dansez admirablement, — dit-elle. — C'est extraordinairement facile de danser avec vous.

— Pardon? Ah! vous trouvez? Je crains que vous ne soyez une petite flatteuse. Quoi? Ce n'est pas vrai?

— Pas du tout.

Chose curieuse, il avait comme un air de famille avec le major Skinner, mais — peut-être parce qu'il était mieux et plus haut placé sur l'échelle sociale — elle le trouvait en quelque sorte plus écœurant, plus inquiétant : et beaucoup moins maniable et plus exigeant.

— Pourtant, — reprit-il, — j'ose dire que bien des gens me traiteraient de vieux fou.

— Pourquoi cela?

— Pourquoi?... Manque de dignité, vous comprenez. On se rend ridicule.

— Quelle absurdité! je suis certaine que personne ne peut le penser.

— Pardon? Vous trouvez que ce serait une absurdité? Eh! bien, moi aussi. Mais vous savez, en vieillissant, les gens ont une tendance à s'encroûter. Ils perdent leur élasticité, leur souplesse. Leurs horizons se rétrécissent.

— Ils oublient, j'imagine, qu'ils ont été jeunes autrefois.

— Voilà! C'est bien ça. — Il était ravi. — Ils oublient. Ils ont l'esprit étroit.

— Les esprits étroits, ce que c'est rasant! A mon avis, ce qu'ils disent n'a pas d'importance. Ils ne valent pas la peine qu'on se tracasse à cause d'eux. Ainsi moi, à Little Compton, je scandalise horriblement certaines de ces vieilles antiquailles, parce que je me promène sans chapeau.

— Ah! vous n'êtes pas conventionnelle, vous non plus! Alors, vous et moi, ça va marcher comme sur des roulettes. Nous sommes faits pour nous entendre. Je l'ai pressenti dès que je vous ai vue. — Il resserra son étreinte, poussa un vaste soupir. — Les dieux m'ont favorisé, jeune dame. Ils m'ont accordé un caractère qui ne saurait vieillir. Quoi qu'ils m'aient refusé, ils m'ont donné cela. C'est sans doute pourquoi ma compagnie ne semble pas déplaire aux jeunes. — Il cessa de parler, mais cette fois elle le déçut, ne répondit pas. Bientôt il ajouta, avec un autre soupir :

— Tout de même, on se sent parfois bien seul.

— J'espère que ce n'est pas votre cas, — dit-elle poliment, — que vous n'êtes pas abandonné.

— Pardon? Abandonné? Mon Dieu, je n'ai pas à me plaindre. La vie peut être très belle en dépit de tout. On peut être seul, et ne pas se sentir seul, vous ne trouvez pas? On a sa philosophie.

Elle aurait voulu le gratifier d'un regard de vif intérêt, mais cela lui devenait de plus en plus difficile. Il a vraiment trop souvent besoin qu'on le regonfle!

— Certains jours, pourtant, il arrive qu'on soupire après une véritable affection — qu'on rêve à la caresse d'une main disparue. — Il baissa la voix pour ajouter : — J'ai perdu ma pauvre femme il y a trois ans. Nous étions tout l'un pour l'autre.

Dans sa façon de dire cela, qu'était-ce donc qui glaçait la sympathie naissante? Peut-être cette façon de baisser la voix, de glisser la chose en douceur, comme s'il y avait là une fissure, une passe dangereuse... Mais il avait dû éprouver, bien sûr, un terrible chagrin.

— Comme je vous plains! C'est affreux pour vous!

— Merci. Je savais que vous me comprendriez. Votre voix me l'avait dit. Douce et grave, excellente chose chez une femme. — Il la serra contre lui. — Ah! la sympathie est un don merveilleux!

L'orchestre se tut. Il la laissa aller, battit des mains avec enthousiasme, s'épongea la figure. Il transpirait sans retenue.

— Ah! c'était magnifique, magnifique. Que diriez-vous d'une glace? Eh? — Il la regardait d'un petit air malin. — Ça

descendrait fameusement bien, vous ne croyez pas? Allons, venez. Voyons un peu de quoi nous sommes capables. Le pari est ouvert!

Olivia le suivit, avec un petit sourire pâlot. Ça n'avait rien de contagieux, cette humeur de collégien!

XIII

Tony disait :

— Voyons, est-ce que vous ne montez jamais à cheval?

— Non, — dit Kate, — jamais. Quand j'étais petite, nous avions un poney. Mais la vérité — c'est que depuis la guerre, il y a beaucoup de choses que nous ne nous permettons plus.

— Sale affaire. Vous aimeriez tellement ça!

— J'en suis sûre. C'est une des choses que j'ai toujours le plus désirées — un cheval à moi.

Avec son mélange charmant d'ardeur et de timidité, il dit :

— Vous seriez épatante à cheval. Vous êtes absolument faite pour ça.

— C'est vrai?

Elle sourit, regardant sans voir, les yeux brillants de plaisir.

— Je vous apprendrais à monter en un rien de temps.

— Vous croyez?

— Je sais que je le pourrais. — Et il continua d'un ton pressant : — Et je pourrais aussi vous fournir la monture. J'ai exactement la bête qui convient pour une commençante. Une vieille jument de mon père, agréable et tranquille comme pas une. Alors, pourquoi ne pas essayer?

— Mais... pour une bonne raison. C'est que je n'ai pas de tenue de cheval.

— Ah! au diable la tenue!... On vous trouvera bien une paire de culottes.

— Alors, ça va. Je serais ravie.

— Pour commencer, je vous ferai faire plusieurs fois le tour du grand champ; et puis, aussitôt que vous aurez pris confiance, nous pourrons monter jusqu'aux coteaux.

— Oh! ce serait merveilleux!

Ils se regardèrent, rayonnants.

XIV

Danse sur danse, avec un barbon. Trois fois de suite, serrée contre son ventre. On pouvait croire que ça durerait indéfiniment. Pas même Reggie à appeler à la rescousse. Reggie devait être au buffet avec les Martin. Ni lui, ni elles n'avaient reparu dans la salle depuis un temps considérable. Pas d'espoir, aucun recours. Un carnet vierge jusqu'à la dix-neuvième danse, qui semblait pour l'instant lointaine et irréalisable comme un rêve.

Le barbon s'appelait M. Verity. Il parlait de la petite bicoque qu'il avait récemment acquise dans le voisinage; et des couchers de soleil merveilleux qu'on voyait de son cabinet de travail. Il disait que ses livres étaient ses meilleurs amis, et citait abondamment le Poète : « Cueillons la rose », disait-il. Et aussi : « Viens, donne-moi un baiser, ma charmante. » Et encore, en français : « *Sé jounnesse savvé...* » Il demandait à Olivia si elle consentirait à venir prendre le thé chez un pauvre vieux solitaire, dont la gouvernante, pauvre chère créature dévouée, la recevrait de son mieux. Il parlait également beaucoup des gens titrés avec qui il allait à la pêche ou à la chasse.

Tout en elle se rétractait à son approche. Il lui semblait que tout son être clamait à l'oreille parcheminée de ce vieil homme l'horreur qu'il lui inspirait. Je ne vous aime pas. Votre contact me déplaît. Je déteste danser avec vous. Je ne peux pas vous souffrir. Elle avait renoncé à lui sourire, et presque à lui répondre; son visage durci exprimait un découragement absolu.

Je lui dirai, la prochaine fois, que je suis invitée, et j'irai me cacher dans le vestiaire. Mais il verra que c'est un fameux prétexte. Ça le blessera dans ses sentiments. Il s'en ira en se disant : « Je suis un pauvre vieil homme abandonné. » A l'aide! à l'aide! personne ne viendra-t-il à mon secours?

Comme elle se dirigeait avec lui, pour la quatrième fois, vers la salle de bal, Marigold surgit soudain on ne sait d'où, saisit Olivia par le bras, lui fit faire demi-tour, et l'entraîna bien loin, sans un mot d'explication, sans un regard en arrière.

— Il m'a semblé que tu avais besoin qu'on te tire de là.

— Ah! oui, *pour sûr*! Tu es un ange!

Elle étreignit la main de Marigold, par pur soulagement, simple gratitude.

— J'ai pensé qu'une attaque brusquée serait la plus effective, — dit Marigold... Tu me semblais complètement à plat.

— Je croyais que je ne m'en débarrasserais jamais.

— Je le connais, le vieux poulpe. — Elle avait la voix durcie de mépris. — Il a fait des pieds et des mains pour être invité ce soir. C'est notre voisin, voilà ce qu'il y a de pire. Il a un cottage près de la porte sur le parc. Il dit à tout le monde que papa et lui étaient camarades d'études à Cambridge, et que papa l'a supplié de venir se fixer près de lui. Je l'appelle le Vieux Marcheur. Est-ce qu'il t'a invitée à prendre le thé chez lui?

— Oui, il m'a invitée.

— Je m'en doutais. Il essaie toujours. M'man le croit inoffensif; naturellement, car il n'y a pas de danger qu'il se risque à lui jouer un de ses tours. Ils parlent politique, tous les deux, ils échangent les nouvelles locales; et il lui passe la main dans le dos; et elle le trouve plein de bon sens, et si indulgent pour la jeunesse, si pittoresque et si Vieille-Angleterre avec ses cheveux blancs! Le jour où, moi, je l'ai appelé sale vieux, elle a été tout à fait « ombragée ». Mais, m'man, c'est un cas désespéré. Elle croit qu'une vierge est sacrée pour les hommes — tu vois ça : Tennyson, la petite fleur bleue. Bien entendu, ce vieux type est aussi le pire des poseurs, mais ça, elle ne le voit pas. D'ailleurs, je dois reconnaître qu'il est, avec les gens de son âge, tout autre qu'avec nous. Tu ne le reconnaîtrais pas. Ce sont les jeunes filles qui l'excitent, en particulier les moins de vingt ans.

— Que c'est drôle... Et tu y es allée, prendre le thé chez lui?

— Tu parles. Il a essayé ça une fois, mais je lui ai demandé si je pouvais amener mon institutrice; alors, il a changé de conversation.

— Et qu'est-ce que tu crois qu'il ferait?

— Oh! des tas de petites bêtises, je pense — tu vois ça, tâter vos muscles, vous tripoter les mains sous prétexte de vous dire la bonne aventure, vous presser contre lui pour voir

s'il est plus grand que vous — tout ce misérable pelotage. C'est une sorte de maladie des vieux, je crois.

— Oui, il faut bien que ce soit ça.

— Le retour à l'état primitif. Sérieusement, fais attention. T'a-t-il dit qu'il a un grand fils et une fille?

— Non. Il n'a cessé d'insinuer qu'il est seul au monde.

— Sans doute, mais il a deux enfants, qui d'ailleurs ne veulent pas vivre avec lui. M'man met ça sur le compte de l'égoïsme moderne, mais je parie que la fâcheuse vérité, c'est qu'il est un peu trop pétulant. Imagine-toi ça, un vieux père libertin toujours en train d'asticoter et de caresser les jeunes filles qui peuvent venir à la maison. Le mien n'est pas comme ça. Et le tien?

— Oh! non. Pas le moins du monde.

Son père asticotant les jeunes filles! Olivia se mit à rire.

— Quoique le mien, — dit Marigold, — adore un petit bout de flirt — avec celles qui sont jolies.

— Je ne crois pas que le mien se permette même cela, — dit Olivia.

Elle voyait le Vieux Marcheur, tout seul à la porte de la salle, qui les observait du coin de l'œil, tout en tâchant de n'en avoir pas l'air. Il sait que nous parlons de lui. Mais comment pouvait-il se faire que Marigold, si protégée, si bien élevée, en sût si long, eût une connaissance si sagace, tellement cynique et grossière, des réalités de la vie; qu'elle eût sur le bout de la langue, pour tenir en échec un vieillard assommant, la rebuffade la plus sûre, de manière à montrer qu'il n'y avait rien à faire, de manière à se faire craindre? Tandis qu'elle, elle ne savait que dire, ne mettait pas le doigt sur les mobiles secrets, avalait toutes les histoires, avait confiance en tout le monde, et finirait probablement, un jour ou l'autre, par se fourrer dans quelque guêpier. En ce moment même, quand elle le voyait occupé à épier furtivement la figure impertinente et trop expressive de Marigold, à méditer, tout penaud, sur la façon désagréable, indécente, insultante dont il avait été planté là, sans oser toutefois s'approcher, parce qu'il se sentait avec écœurement déchu dans sa propre estime — en ce moment même, elle était tentée de faire n'importe quoi pour le consoler, s'excuser, lui témoigner des regrets. Car —

tout à fait comme pour le major Skinner — c'était triste de voir un homme à cheveux blancs humilié devant la jeunesse, honteux de désirer ce qu'il désirait. Ce qu'il n'aurait jamais. L'heure en était passée. Il était vieux, fini. Comme il devait souffrir au fond de son cœur!... Pauvre être! je voudrais avoir envie de vous consoler... Elle voyait l'expression blessée de son visage. Il était devant elle comme l'image de ce qu'il y a de tragique et d'humiliant à être vieux; à n'être plus d'âge à danser. Oh! jeunes filles! criait-il en vain. Il n'oserait plus ce soir en inviter aucune. Tout à l'heure, il allait se glisser vers sa maison. Et Marigold lui avait infligé cela, sans une seconde de remords ou de compassion... par bonté, par pitié pour elle, Olivia? ou par pure malice et mépris pour lui? Une de ces étranges impulsions de Marigold, une de ces actions surprenantes — dont elle était coutumière. Pourquoi, comment, et d'où — elle qui s'était montrée tout à coup si étrangère, si absorbée par ses plaisirs nouveaux — pourquoi, comment et d'où avait-elle surgi?

— Rex est là qui m'attend. Il faut que je me sauve. T'amuses-tu? as-tu des danseurs?

— Il n'y a pas grand'chose d'inscrit dans mon carnet, — confessa Olivia. — Seulement la dix-neuvième.

— Oh! mais il faut le remplir, ou bien il va encore fondre sur toi. — Marigold éclata de rire. — Qu'est-ce qu'on pourrait faire? Ah! voilà Timmy Douglas. Un être délicieux. De tous les hommes, c'est lui que je préfère — enfin, presque — non, tout à fait. Il est toujours certain d'être libre, lui, le pauvre petit. Quand sa femme danse avec un autre, il ne lui reste qu'à l'attendre. Allons, viens, je vais vous faire faire connaissance.

A l'intérieur de la salle, contre le mur, Olivia vit un jeune homme, grand et pâle : il était debout et il attendait. Il semblait sourire : mais en y regardant de plus près, on voyait qu'en réalité, ce sourire n'en était pas un : c'était une bizarre contraction des muscles, autour des lèvres.

— C'est un danseur merveilleux, — dit Marigold, — jamais on ne croirait qu'... — Elle baissa la voix brusquement en approchant de lui, et les dernières syllabes de la phrase furent insaisissables — complète... complète... mais quoi?

— Hullo, Timmy! — cria Marigold.

Jusqu'alors, bien qu'il regardât dans sa direction, il n'avait pas paru la reconnaître; mais à sa voix, son visage s'illumina légèrement.

— Marigold?

On aurait presque dit qu'il posait une question. D'un geste automatique, il tendit, droit devant lui, une main raide que Marigold prit entre les siennes.

— Mon petit Timmy, il y a une éternité que je voulais venir vous retrouver. Mais je ne sais où donner de la tête, ce soir. Vous êtes content? Ça va?

Avec une inflexion douce et caressante qu'Olivia n'avait encore jamais entendue, et un enthousiasme peu convaincant, il répondit :

— Mais oui. Mais oui. — Il attendit une seconde, hésita, et reprit : — Quand danserez-vous avec moi, Marigold?

Et il attendit encore. Son visage avait pris tout à coup une expression patiente, attentive. Sa parole aussi était patiente, calme, triste, rapide. Il ne la regardait pas.

— Oh! cher! Je n'ai plus une danse. Est-ce que ce n'est pas dégoûtant?

— C'est de la déveine — pour moi.

Patient, et aimable.

— Timmy, je vous amène Olivia Curtis; elle va danser avec vous. — D'un petit mouvement vif, il tourna la tête. Sa main se tendit de nouveau. Sous ses lourdes paupières, qui battaient sans cesse d'un lent mouvement spasmodique, ses yeux étaient d'un bleu foncé, opaque, comme ceux d'un nouveau-né.

— Comment allez-vous? — dit-il.

Et ce sourire qui n'en était pas un lui crispa les lèvres et la joue.

— Olivia, — dit Marigold, — est charmante, avec ses cheveux pour ainsi dire noirs, qui lui font un gros macaron de chaque côté de la tête, et sa robe rouge.

Avait-elle réellement dit cela? La sensation de rêve recommençait.

— Il faut que je me sauve, mon petit Timmy. Je reviendrai tout à l'heure, sûr et certain. — Frôlant vivement Olivia, elle

lui saisit le bras une seconde, et lui dit tout bas avec véhémence : — *Tu as entendu?* Il est — mais, cette fois encore, le dernier mot, brusquement étouffé, se perdit, et elle disparut.

Immobile, la tête un peu inclinée comme pour écouter ses pas, il dit de sa voix agréable et triste :

— Elle a plus de vitalité qu'une demi-douzaine de gens ordinaires. Elle en laisse un peu dans son sillage, partout où elle passe.

Il avait tout à fait raison. C'était le secret de Marigold, ce secret qu'Olivia n'avait jamais su définir. Elle acquiesça, charmée, surprise. Ce qu'il disait là n'était pas une banalité.

— C'est un don merveilleux, — continua-t-il. — Le seul en l'honneur duquel j'importunerais ma marraine, si ma marraine était fée. Quand on le possède, on est invulnérable. Et qui plus est, on fait croire aux autres qu'*eux aussi* le sont peut-être...

Il souriait maintenant, d'un véritable sourire, mais à peine visible. Lui, il avait l'air d'en manquer, de vitalité. Pâle et mince, et comme usé, il avait de longs traits purs et délicats, et des cheveux plats et blonds qui laissaient découvert son front haut, proéminent et fragile. Il donnait une impression de propreté et de netteté scrupuleuses.

— Tenez-vous à danser? — dit-il. — Je crains d'avoir une disposition fâcheuse à me jeter dans les jambes des danseurs. La salle est pas mal pleine, n'est-ce pas?

— Plutôt.

Elle le regarda, intriguée. Cette fois encore, il transformait en question une affirmation évidente. Elle le regarda, et comme un coup de couteau, comme un éclair, la vérité pénétra en elle : elle le vit isolé, distant, figure solitaire et lointaine. Il était...

— Cependant, si ça ne vous ennuie pas de me diriger un peu, généralement je m'en tire plus ou moins bien.

Il attendait, le bras droit plié pour la recevoir. Elle *vit* qu'il était aveugle. Elle lui fit prendre place, et ils se mirent à danser.

— Je vais vous guider, je veillerai sur vous. Comptez sur moi... Était-ce un aveugle de guerre? Il n'avait rien qui le proclamât, pas une cicatrice, rien que ces iris flottants et

opaques entre ses paupières lourdement contractées, et la fixité de son visage. Sa main, elle la sentait vibrer dans la sienne comme si elle était douée d'une vie propre, infiniment sensible — une main aux doigts longs, aux ongles délicats. Il va se figurer comment je suis, rien qu'en m'entendant, rien qu'en me touchant. Que devinera-t-il de moi? On dit que les aveugles savent tout, qu'on ne peut pas les tromper.

Ils se jetèrent malencontreusement dans un autre couple, qui regarda le maladroit avec une froide surprise.

— Désolé, — dit-il aimablement, — c'est ma faute.

Il s'arrêta, laissant les autres s'éloigner. Olivia vit la jeune fille changer de visage, et prendre une expression, non de pitié, mais d'avide curiosité. Elle chuchota quelque chose à l'oreille de son danseur, ils se retournèrent pour observer l'aveugle. Comment osaient-ils regarder ainsi?...

— Je suis bien fâchée, — dit-elle. — Je ne les avais pas vus approcher. Vous dansez si merveilleusement que j'avais oublié mon rôle.

Ceci parut lui causer un léger plaisir.

— Nous dansions énormément là-bas — vous savez, à St Dunstan. Cela ne m'arrive plus bien souvent maintenant. Mais Molly est folle de la danse. Je voudrais qu'elle eût plus d'occasions de se distraire.

— Molly, c'est votre femme?

— Oui, elle danse en ce moment — je crois que c'est avec Rollo Spencer.

— Ah! oui, je la vois.

Elle voyait, tout près d'eux, Rollo en train de danser avec une personne plutôt petite, vêtue d'une assez vilaine robe bleu-de-roi — une femme tout à fait quelconque, tout à fait insignifiante. Elle avait une masse de cheveux bruns et raides, très enclins à former des couettes sur les côtés de la tête, des yeux bleus, quelques verrues sur le visage, un teint hâlé par le grand air, sans poudre ni fard d'aucune sorte. Rien à dire d'elle, rien à en penser. Olivia cherchait en vain sur sa figure ces signes de force morale, de renoncement et de souffrance qu'on peut s'attendre à trouver chez une femme, quand elle se dévoue, se sacrifie tout entière à un époux aveugle. Du bon sens, et du sens pratique, voilà ce qu'on lisait dans son

œil clair et dur. C'était sûrement par pure gentillesse que Rollo dansait avec elle. Elle regarda son mari et Olivia, mais seulement l'espace d'une minute, et sans manifester d'intérêt. Je pense qu'on doit s'habituer — qu'on s'habitue vite à cela... Tout dépend de la manière de prendre les choses. Elle-même, déjà, elle trouvait très facile de se comporter envers lui comme le réclamaient sa simplicité, son refus absolu de se poser en martyr, sa gaîté plutôt négative et sans éclat, mais naturelle; elle arrivait à le traiter comme un homme pareil aux autres. C'était comme si, sans parler, il lui expliquait : « Vous voyez, ce n'est pas le moins du monde une tragédie. Il ne faut pas avoir du chagrin pour moi... » Néanmoins, à l'arrière-plan de son esprit, Olivia retrouvait sa première impression : un être essentiellement à part, essentiellement lointain.

— Les Spencer sont extraordinairement bons, vous ne trouvez pas? — dit-il. — Ils ont été parfaits pour nous.

— Vous demeurez près d'ici?

— Oh! oui, je suis un de leurs locataires. Nous avons loué cette petite maison derrière l'église — à peu près à un mille d'ici. Vous la connaissiez? La villa des Cerisiers — où il y a en effet un cerisier. — Sa voix s'animait, il était content de parler de sa maison. — Lady Spencer n'a cessé de nous venir en aide, sir John aussi. Nous faisons de l'élevage de volaille, et c'est grâce à eux que nous sommes arrivés à nous faire une belle clientèle — c'est bien l'expression consacrée, n'est-ce pas? C'est nous qui fournissons leur maison d'œufs et de poulets.

— Vous aimez votre métier?

— Oh! oui, ça me convient tout à fait. Il y a, chez les poulets, bien plus de choses qu'on ne croit. — Il sourit. — J'avais coutume de penser, autrefois, que c'étaient bien les plus infectes bestioles... Si quelqu'un m'avait dit que j'en élèverais pour gagner ma vie, j'aurais..., je ne sais pas ce que j'aurais fait. A vrai dire, j'aurais voulu être architecte, j'étais enragé pour ce métier-là. Mais quand on se met sérieusement à quelque chose on ne peut faire autrement que de s'y intéresser, vous n'êtes pas de mon avis?

— Oh! si. Je pense tout à fait comme vous.

Elle l'examina : son visage était paisible, sa voix, maintenant qu'il était plus sûr de son terrain, était égale et extrê-

mement jeune. Mais comment peut-on soigner des poulets quand on est aveugle?

— Molly s'intéresse follement à tout cela, c'est heureux. En réalité, c'est elle qui a mis sur pied toute l'affaire. Elle est étonnamment pratique, et très forte pour faire marcher les choses. C'est elle qui fait presque toute la sale besogne, à vrai dire. Cela nous occupe beaucoup. De nos jours, tout est devenu effroyablement scientifique, dans un élevage de poulets digne de ce nom, je puis vous l'assurer.

— Vraiment? C'est très intéressant.

— Molly a toujours vécu à la campagne, mais moi je suis un oiseau londonien. Je ne croyais pas me plaire ici tout d'abord, mais je m'y suis tout à fait habitué. Il faut reconnaître qu'on s'y porte mieux, vous ne trouvez pas? On y est, comme qui dirait, plus en paix. C'est aussi une bonne chose pour la petite, d'être élevée à la campagne. Elle aime les bêtes. Elle a un caneton apprivoisé qui la suit partout.

Un clair sourire illumina tout son visage.

— Vous avez une petite fille?

— Mais oui.

— Quel âge a-t-elle?

— Elle va avoir deux ans. Elle court partout comme un petit lutin, et bavarde toute la journée. Elle est assez avancée, je crois.

— Comment s'appelle-t-elle?

— Élisabeth. Molly préférait Marjorie et moi Suzanne; alors nous avons transigé en l'appelant Élisabeth. C'est un joli nom, n'est-ce pas?

— Oui. J'adore ces vieux noms anglais.

Olivia était émue par l'orgueil naïf et le plaisir qu'il tirait de ses humbles richesses : — sa famille, sa ferme, tout ce qui lui prouvait qu'il était un homme établi, ayant une situation, une place dans le monde; un homme dans la force de l'âge, heureux dans ses entreprises, et qui, par son travail, avait solidement fondé sa sécurité. Mais qu'il semblait donc jeune pour être époux et père! Il n'avait pas plus de vingt-deux ans. Molly ne semblait pas aussi jeune, à beaucoup près. Peut-être avait-elle été son infirmière. Probablement ne l'avait-il jamais vue... Jamais non plus il n'avait vu sa fille. Allons,

tâchons que ceci ne nous semble pas trop émouvant. C'est là le genre de choses qui fait monter à la gorge un trop facile sanglot. Mais cela n'a pas d'importance, réellement.

— Marigold vient souvent à cheval jusqu'à la maison, — dit-il, — nous nous faisons une fête de ses visites.

(C'était vraiment bizarre que Marigold n'eût jamais parlé de lui... Mais elle était si cachottière!)

— Elle remonterait n'importe qui, dites? Elle est follement amusante, n'est-il pas vrai? Réellement spirituelle... Autrement, notre vie est bien calme, non que cela me déplaise. Je fais pas mal marcher le gramophone. J'aime énormément la musique. Mais je voudrais que Molly pût sortir davantage. Pour elle, c'est un peu morne.

Olivia rassembla son courage pour dire timidement :

— Est-ce que..., est-ce que vous vous y reconnaissez à peu près, dans votre maison?

— Oh! Dieu, oui. Partout. Comme les chats, vous savez. J'y vois dans l'obscurité. — Il sourit de sa plaisanterie, et ajouta doucement, mais non sans une certaine force : — Oh! Molly n'est pas à ce point esclave. Je me tire assez bien d'affaire moi-même.

Olivia le voyait, montant et descendant l'escalier, s'habillant, se déshabillant, mangeant sans accepter d'aide, écoutant patiemment son gramophone, allant et venant dans sa ferme, jetant du grain aux poules, laborieusement indépendant, ne donnant pas de peine.

Elle murmura :

— Je vois, je suis sûre, sûre que vous êtes simplement... C'est si difficile de se représenter la peine des autres! Je n'en avais aucune idée.

— Oh! bien, — dit-il tranquillement, — ce n'est qu'une question de point de vue, n'est-ce pas? On ne vous a pas appris à ne pas, mon Dieu, à ne pas considérer cela comme une calamité, vous comprenez.

— Quand est-ce que... combien y a-t-il de temps?

— Juin 1918. — Sa voix ne changea pas. — Je sortais du collège. Je n'ai passé que trois mois, là-bas. Un tireur d'élite m'a envoyé sa balle en plein derrière les yeux.

Elle ne répondit pas. La guerre : une ombre jetée sur son

enfance, sans l'avoir trop obscurcie; un voile depuis longtemps levé. La mort d'un cousin aviateur : des rumeurs funèbres concernant les fils des voisins (y compris l'aîné des frères de Marigold) et parmi les figures familières du village, une douzaine environ qu'on n'avait plus revues... et le rationnement du pain et de la viande; et la pelouse labourée pour planter des pommes de terre (le blé n'ayant pas réussi); et le tricot, les mitaines et les cache-nez en laine rèche : et Papa nommé constable spécial (ce qui lui avait valu une bronchite) : c'était à peu près tout ce que la guerre avait représenté pour elle. Et pendant ce temps d'inconscience, d'insouciante sécurité, lui, il était allé se battre, et il avait perdu les yeux. Elle croyait le voir, elle le vit reculer en chancelant, les mains sur le visage, en criant : « Je suis aveugle! » ... ou arriver à l'hôpital, sans se rendre encore compte de rien, se croyant encore en pleine nuit... Son imagination se tendait frissonnante, vers ce qu'il avait dû ressentir. Elle eut une minute de vertige. Pendant une minute, elle connut un sentiment tout nouveau d'indignation et de révolte farouche, à penser pour la première fois : « C'est ça, la guerre... » Une chose à ne jamais oublier, à ne jamais pardonner, à cause de lui.

Je voudrais vivre auprès de vous, je voudrais prendre soin de vous. Je serais vos yeux, et je vous ferais tout voir par les miens. Hélas! Molly est-elle suffisamment bonne pour vous? Mais, moi, à sa place, j'aurais trop de chagrin, je vous ferais du mal. Elle est sage, positive, elle voit les choses comme elles sont. Comment ose-t-elle... Elle lui organise sa vie d'une façon pratique et ordonnée, elle l'entretient en bonne humeur. Ils ont un enfant; donc, il doit l'aimer. Et pour lui, qu'elle ne soit ni jeune, ni jolie, cela n'importe guère... Oui, toute sa gratitude, toute sa sollicitude sont pour elle.

L'orchestre s'arrêta.

— Je vous remercie infiniment, — dit-il. — Je commence seulement à m'y reconnaître dans cette salle. Elle est très grande, n'est-ce pas?

— Oui, très grande, avec de grands panneaux garnis de glaces, et des lustres. C'est très gai, — je parle des lumières.

— Je me souviens d'avoir vu des photographies de cette maison dans je ne sais quel journal. Je me la rappelle très

bien. C'est une très belle demeure. D'un style irréprochable, avec juste ce qu'il faut d'originalité pour avoir du caractère.

Il restait au milieu de la salle, en train de songer à tout cela.

Elle dit timidement :

— Qu'est-ce que vous avez envie de faire? Voulez-vous que nous allions nous asseoir un peu?

— Volontiers. Tout ce qu'il vous plaira.

— Prendriez-vous une glace, — ou autre chose?

— Oui, au fait, une glace? Quelque chose à boire, en tout cas, — je me contenterais de boire.

Il lui posa délicatement les doigts sur le coude, et elle le guida vers la salle à manger. Il marchait droit devant lui, d'un pas rapide et léger; elle sentait à peine le contact de sa main : cela n'avait aucun rapport avec l'idée qu'on se fait de la marche hésitante, tâtonnante d'un aveugle. Sa tête seule semblait en quelque sorte vulnérable, appréhensive. Olivia éprouvait, à lui servir de guide, un sentiment d'importance, de confiance en elle-même; elle était sans timidité, sans fausse honte, en dépit des regards qui la suivaient.

— Voilà un superbe fauteuil, — dit-elle.

— Merci.

Il s'y laissa tomber, après une seconde d'hésitation.

— Attendez-moi là. Je vais vous apporter à boire. Qu'est-ce qui vous tente?

— Oh! n'importe quoi de frais, merci. Je ne bois plus d'alcool.

Pendant qu'elle attendait au buffet son orangeade, elle le vit tirer de sa poche un étui d'argent et une boîte d'allumettes, et allumer sa cigarette lentement, avec précaution. Puis il se lissa les cheveux, rajusta sa cravate, se passa la main sur la manche, sur les épaules. Pour le cas où j'aurais laissé sur ses vêtements une trace quelconque, un peu de poudre, un cheveu. Il redoute de paraître négligé, d'être ridicule sans le savoir. C'est pourquoi il est plus net, plus raffiné que personne.

Il ne fumait pas sa cigarette, mais la laissait brûler au bout de ses longs doigts. Il était assis au fond de son fauteuil, la tête un peu penchée en avant, les traits un peu crispés : il attendait.

Maintenant, on voit bien qu'il est aveugle.

La conversation était facile avec lui. Elle bavarda, sans effort ni gêne, jusqu'à la danse suivante, et alors sa femme s'avança tranquillement vers eux. Elle projetait en avant ses épaules anguleuses. Elle avait la peau du cou et des bras plutôt rude et rouge, et des jambes courtes, musculeuses, un peu arquées : l'aspect robuste et sportif d'une grande marcheuse, d'une enragée joueuse de hockey. Elle présentait, avec son mari, cet homme pâle, mince, élégant, un saisissant contraste.

— Hullo! — dit-elle. Sa voix aussi était un peu rude, et elle avait l'accent campagnard.

Il fit un mouvement, sans lever la tête.

— Ah! c'est Molly! — Et s'adressant poliment à Olivia :

— Puis-je vous présenter ma femme?

Celle-ci sourit, en réponse à l'accueil timide et empressé d'Olivia, d'un sourire sans expansion, mais franc et agréable; et ses yeux aussi étaient jolis, d'un bleu vif et limpide.

Reggie s'approcha. Il avait le visage un peu congestionné. Ne pas le présenter à Timmy.

— Au revoir, — dit Olivia, — et elle s'éloigna.

Un instant après, ces mots lui parvinrent :

— Elle est partie?

C'était une simple question, qui ne contenait ni méfiance, ni regret, ni soulagement. Nul intérêt.

XV

Le vestiaire, enfin! La dix-neuvième danse était toute proche. La dix-neuvième! Il faut que je m'arrange un peu, que je me prépare. L'épais tapis, les tentures roses, les étincelants accessoires de toilette, en argent ou en cristal, toutes ces choses, en leur doux silence, avaient un aspect rassurant. La vieille bonne de service accueillit Olivia avec un bon sourire. C'était la nourrice de Marigold. Olivia, penchée vers le miroir à trois faces placé sur la coiffeuse, avait l'impression que son visage était plus petit, plus contracté qu'à l'ordinaire. Depuis longtemps déjà elle n'était plus rouge; mais en ce moment elle était pâle, avec des cernes noirs sous les yeux.

Je suis fatiguée. Cette soirée a été fatigante. Des heures et des heures d'anxieuse contrainte, des heures vides. Mais Archie va me dédommager. Je pourrai dire que pour moi aussi le bal a été délicieux. Elle ouvrit une boîte de cristal, et se poudra le nez à petits coups. Puis elle remit quelques épingles dans ses cheveux. Non que ce fût nécessaire. Ses nattes avaient supporté l'épreuve sans fléchir. Je me demande si c'est enfin parti, cette odeur, dans mes cheveux. Peut-être est-ce à cause de ça que les choses n'ont pas mieux marché?.. Elle se lava les mains dans la cuvette de cristal. Offrir une main moite à Archie... ah! non. Elle se regarda des pieds à la tête... Cette robe, qu'elle était donc rouge! et exactement le contraire d'une robe bien faite! Tout le monde qui l'avait trouvée si jolie, à la maison! Je sens que je ne vais plus l'aimer... Elle redressa les pétales tout fripés du nénuphar. Ainsi, elle était dans la chambre de lady Spencer? Les photographies de famille y abondaient. Toutes celles de Rollo, de Marigold et du fils aîné, depuis leur plus tendre enfance; et au-dessus de la cheminée, leurs portraits au pastel, de ces portraits d'enfants idéalisés, embellis qui vous laissent incrédule. Et dans ce lit majestueux, aux tentures de damas, couchaient tous les soirs sir John et lady Spencer, lui en pyjama, elle en chemise de nuit, après s'être brossé les dents, comme tout le monde.

Une voix douce lui fit observer :

— Vous avez besoin d'un point, miss.

— Oh!.. où donc?

— L'ourlet de votre robe pend un petit peu par ici.

— Mon Dieu! c'est vrai. Je me souviens que je me suis pris le pied dedans, en descendant l'escalier.

— J'ai une aiguille toute prête. Je vais vous rattraper ça en un rien de temps. Ça ne prendra pas une minute. Si ça ne vous fait rien de rester un peu debout...

La vieille femme s'agenouilla sur le plancher; penchant sur son travail sa tête grise au chignon bien serré, elle se mit à coudre très vite; le choc de son aiguille sur le dé faisait un petit bruit apaisant.

— Passez-vous une bonne soirée, miss?

— Oh! délicieuse, merci!

— C'est ce qu'il faut. Miss Marigold est bien, ce soir, n'est-ce pas?

— Très bien. Elle a une si belle robe!

— Oui, c'est une jolie petite robe. Ce n'est pas celle de tout le monde. Elle la porte on ne peut pas mieux. — Nannie cousait. — C'est toute une affaire pour moi, de la voir d'âge à faire ses débuts dans le monde. Il me semble que c'était hier que je la promenais dans sa petite voiture, avec son petit bonnet et son petit manteau de fourrure blanche.

— Oui, le temps passe vite.

— On a l'air de croire qu'elle va avoir un gros succès. Je suis partiale, peut-être, mais je me figure qu'elle doit éclipser toutes les autres jeunes demoiselles.

— C'est ce qu'elle fait, en vérité.

— Mais ça ne la gâtera pas. Marigold, c'est une nature qu'on ne peut pas gâter. Elle est trop franche. Toute petite, c'était déjà la même chose. Et un si heureux caractère, avec ça. Pleine d'entrain. Évidemment, elle a sa petite volonté, mais ça ne l'empêche pas d'être si affectueuse! Là, ça ne se verra pas du tout, miss.

Elle cassa son fil et se releva, courte, nette, correcte, effacée, avec sa respectable robe de soie noire, sa broche d'agate et ses solides talons plats de vieille servante. Elle fleurait l'eau, le savon et le linge frais repassé, l'odeur de ces régions élevées où elle passait sa vie à coudre, à plier, à laver, à manier le fer. En haut, c'était son domaine, tandis qu'en bas s'agitait Marigold, son chef-d'œuvre, fuyant son aile protectrice pour voler vers le bonheur certain.

Une bonne grosse blonde vêtue de jaune fit irruption dans la chambre.

— Oh! Nannie, ange de Nannie, voilà mon bas qui vient d'éclater : ce n'est plus qu'une série d'échelles. Qu'est-ce que je vais faire?

— Seigneur! miss Hermione, je ne peux pas vous raccommoder ça. Il va falloir en changer.

— Oh! Nannie, c'est indispensable?

— Mais oui, bien sûr; je ne peux pas faire de miracles. Je vais aller jeter un coup d'œil avec vous, voir si je peux vous en trouver une paire. — Et elle ajouta, sévèrement : — Vous

ne devriez pas porter vos jarretelles si tendues. Je ne cesse de le répéter à Marigold.

Une des invitées à demeure; une intime, une initiée.

XVI

L'orchestre venait de s'arrêter. Archie était encore à l'entrée du vestibule, d'où il regardait dans la salle. Il causait encore avec un groupe de jeunes gens, et riait beaucoup. Depuis le commencement de la dix-neuvième danse, il n'avait pas bougé de là. Tout d'abord, elle avait pensé qu'il l'attendait, avec une flatteuse ponctualité. Mais on avait déjà battu des mains pour réclamer la reprise, qu'il était encore à la même place. Sûrement, pourtant, il l'avait vue. Son regard, vague et rapide, s'était posé sur elle au passage. Il ne paraissait pas la reconnaître. Elle chercha à se placer sous un angle plus favorable. Elle s'assit, puis elle se leva, et resta debout contre le mur. Prise de panique, elle le surveillait, sans en avoir l'air. Son cœur battait à coups si forts et si rapides qu'il lui semblait qu'elle allait mourir. Après le second *bis*, elle se dirigea de la salle dans le vestibule, en passant tout contre lui. Il la regarda d'un air absent. Il avait dû se tromper de numéro, — c'était *certain*. Et comment l'aborder, avec tous ces gens autour de lui? Impossible. Mais c'est trop affreux. Cela ne se peut pas. Comment vivre, si des choses pareilles peuvent vous arriver? Je n'aurais jamais eu l'idée qu'il pût se tromper, — m'oublier, — me plaquer. Cela ne m'était pas venu à l'idée. Que faire?

Sur une table, à côté d'elle, il y avait dans un coffret de cuir des cigarettes. D'une main tremblante elle en prit une, et parvint à l'allumer. Une ou deux fois, en cachette, avec Kate, elles avaient coupé une cigarette en deux et l'avaient fumée dans la cheminée de la salle d'études; elle savait comment s'y prendre. Elle s'assit, et lança fiévreusement, par saccades, des bouffées de fumée, la rejetant tout aussitôt et l'aspirant de plus belle. Elle tremblait violemment.

XVII

Du coin de l'œil, elle vit se disperser les amis d'Archie.

Il resta seul, regardant distraitement devant lui. Le désespoir la rendit audacieuse. Elle écrasa sa cigarette, et se dirigea vers lui d'un pas rapide.

— Est-ce que je m'étais trompée? — demanda-t-elle.

Elle souriait faiblement.

— Q-quoi?

Il avait un curieux regard, fixe et lointain. Sa cravate était un peu de travers, ses cheveux en désordre; dans toute sa personne il y avait une sorte de laisser-aller, de manque de tenue.

— Est-ce qu'on ne vient pas de jouer la dix-neuvième danse?

— C'était la dix-neuvième?

Il n'avait guère l'air de saisir le sens de la question.

— Est-ce que, — est-ce que nous ne devions pas la danser ensemble?

— Ensemble?

— Je le croyais.

Il ne va pas s'excuser, dire : « Je vous en prie, dansons la prochaine à la place. » Jamais le rêve n'avait été plus sombre, plus décevant, plus menaçant.

— D-désolé, — dit-il tout à coup d'une voix indistincte. — Je crains d'être un peu... eu... eu... C'est la ch-chaleur. D-drôle de ch-chose, tout de m-même! Sp..lendide réunion. J-jamais t-tant ri de m-ma vie.

Il se remit à rire, d'une façon tout à fait inattendue. Elle resta près de lui, ne sachant que faire. Il cessa de rire, et posant sur elle un regard fixe et lourd, il lui prit le bras et se mit à le tâter, le caresser, le parcourir du bout de ses doigts brûlants.

Respirant à peine, elle dit :

— Vous savez que nous nous sommes déjà vus. Je me souviens si bien de vous! C'était ici même, à une fête d'enfants. Quand nous étions petits.

Il dit brutalement :

— Je ne me rappelle pas ce temps-là.

Et il lui lâcha le bras.

— Vous vous rappelez bien, vous jouiez avec un balai, vous balayiez le plancher?

— B-balayer, moi? Pourquoi d-diable...

— Ça, je ne sais pas.

Comme un absurde écho, comme le tintement d'un plateau d'étain à l'étage au-dessous, lui parvenait le son de sa propre voix. Elle sentait le vague intérêt momentané qu'il avait eu pour elle se perdre dans des brumes, la laissant décontenancée, rebutée, seule avec ses avances malencontreuses, ses inopportunes réminiscences.

Elle le quitta, disparut.

XVIII

Tony disait :

— Voyons, est-ce vrai que vous partez pour Paris au nouvel an?

— Oui, c'est vrai.

— Pourquoi diable en éprouvez-vous le besoin?

Sa timidité avait disparu. Il avait, dans sa façon de lui parler, la même aisance, la même assurance heureuse que dans sa façon de la tenir en dansant. Elle était si complètement, si complétement différente des autres jeunes filles!

— Mais, — dit-elle, — il faut bien que je fasse mon éducation.

— Pourquoi? Toutes ces histoires d'éducation, c'est de la balançoire. Se laisser bourrer le crâne d'un tas de rengaines livresques, qui ne vous serviront jamais à rien, et qui sont tout juste bonnes à vous brouiller la cervelle quand vous voulez vous en servir pour quoi que ce soit de sensé! Non que je parle par expérience. Je n'ai jamais rien fichu, ni au collège, ni à Oxford.

Ils se mirent à rire, enchantés. Il continua :

— Moi, je les trouve abominables, ces gens si horriblement savants, pas vous? Ils ne tirent de la vie aucun plaisir. Ils ne sont que poussière, sciure de bois. Vous n'allez pas devenir comme ça, dites? Promettez-le.

— Je le promets.

— Je ne crois pas que vous en ayez envie, à dire vrai.

Elle lui avait parlé de ce professeur, chez qui elle allait vivre.

Elle ne pouvait feindre, avec lui, ni passer les choses sous silence.

— D'ailleurs, bien entendu, c'est amusant d'aller à l'étranger — dit-il. — Si je pouvais, je passerais six mois de l'année en voyage.

— Oh! moi aussi. Voyager, il n'y a rien au monde que je désire autant!

— C'est vrai?

— Il me semble que je désire tellement de choses! On est toujours à me dire que je ne suis jamais contente, que je suis difficile à satisfaire.

— Je trouve que vous avez absolument raison. Je trouve que c'est à notre âge qu'on doit être mécontent, sinon on n'arrive à rien. Ma famille me considère comme horriblement paresseux, et pense que je ne m'en fais pas, mais c'est, — disons ambitieux, horriblement ambitieux que je crois être en réalité.

— Ambitieux? Moi aussi.

— La famille, ça ne vous connaît jamais, dites?

— Jamais.

C'était la vérité. Olivia elle-même...

— C'est drôle, — dit-il, — il me semble que je vous connais depuis une éternité.

— Je sais. J'éprouve la même chose.

Après un petit silence, elle reprit :

— Je me demande ce que vous désirez, dans la vie.

— Des tas de choses... Et moi, je me demande ce que vous désirez?

— Des tas de choses.

Ils souriaient, rêveusement. Après un nouveau silence, il dit :

— Si je faisais un saut jusque là-bas, pour un week-end, est-ce qu'on me laisserait sortir avec vous?

— Oh!... Oh! j'en suis sûre. Il faudrait bien.

— Je ne suis pas allé en France depuis deux ans. Cela me ferait plaisir d'y retourner. Avril est la meilleure saison, —

Pâques. Sérieusement, c'est admirable, Paris, à ce moment-là, — le Bois et les premières feuilles des platanes, tout qui semble si frais, et comme si agrandi. La dernière fois que j'y suis allé, je rôdais tout seul, toute la journée, — à la découverte, — de l'autre côté de l'eau. J'adorerais refaire cela avec vous.

— Vous ne pourriez pas venir à Pâques? Je ne retournerai pas à la maison avant l'été.

Il dit tranquillement, contenant sa joie :

— Ça va. J'irai. Si vous êtes sûre de désirer que je vienne.

Elle répondit tranquillement :

— Je le désire.

Ils restèrent silencieux; ils se voyaient marcher côte à côte, sous un ciel de Pâques blanc et bleu, le long des rues ensoleillées, inconnues et surprenantes, sous des arbres verdissants.

XIX

La pluie devait avoir cessé depuis longtemps. Un vent faible s'était levé, mais l'air était doux, et le croissant pâli de la lune s'envolait au-dessus des arbres, entre les minces lambeaux des nuages voyageurs. Olivia, debout sur la terrasse, regardait, par-delà la pelouse, la vaste étendue boisée du parc. Il faisait assez clair pour qu'on pût distinguer, dans la distance, la silhouette d'un cèdre, le dallage du jardin enseveli au bas de la maison, les contours d'une figure de pierre versant dans un petit bassin le contenu d'une coquille, qu'elle soutenait, de ses bras levés, sur son épaule. Entre le jardin et le parc courait un ruisseau étincelant. Les libres étendues de la pelouse et du ciel étaient larges et paisibles. Les arbres, l'eau, le clair de lune, formaient entre eux un monde séparé, froid, inaltérable, absolument étranger à l'humanité. C'était comme mourir un peu que d'être là. La vie, de l'autre côté de ce mur, continue, mais je l'ai quittée. Je ne veux pas d'elle. Je la hais. Elle me hait et me rejette. J'oublie et je suis oubliée. Je ne suis rien.

Quelqu'un montait l'escalier qui menait du jardin à la terrasse. Une forme masculine apparut en haut des marches. Jetant sa cigarette, le nouveau venu resta immobile quelques

instants, — incertain, étonné de trouver Olivia juste en face de lui. Puis il se rapprocha lentement.

— Hullo! — dit-il.

C'était Rollo.

— Hullo!

— Qu'est-ce que vous faites là?

— Je suis venue me rafraîchir un peu. Il fait une chaleur, là-dedans, vous ne trouvez pas?

C'était un gros effort que de lui répondre : un peu comme se réveiller d'entre les morts. Elle se sentait rivée au sol, et calme, calme, pas le moins du monde intimidée. Il lui semblait qu'elle aurait pu dire n'importe quoi.

— Vous avez raison, — dit Rollo, — il fait chaud. Mais que vous puissiez en souffrir avec le peu que vous avez sur vous, ça me semble extraordinaire. Comment feriez-vous, si vous étiez empaquetée comme moi?

— C'est la timidité qui me donne chaud. Je deviens, — vous comprenez, — nerveuse, et alors je me sens comme une écrevisse cuite.

Il reçut cet aveu en silence, et la regarda, un peu amusé, un peu intrigué.

— Tout de même, ne prenez pas froid ici, — dit-il enfin. — Ne devriez-vous pas mettre quelque chose sur vous?

— Oh! non, c'est délicieux.

Il lui semblait qu'elle ne serait jamais rassasiée de cet air nocturne, frais et purifiant. Elle aurait voulu en être imprégnée, pénétrée jusqu'au plus profond d'elle-même. Si je touche mes bras, ils sont glacés, mais je ne le sens pas encore. Je brûle encore, au-dedans. Elle cessa de regarder loin devant elle, et leva les yeux sur lui pour la première fois. Il était très beau. Cette rencontre avec lui, seul, sur cette terrasse, elle aurait dû trouver que c'était étonnant, merveilleux, — un coup de veine extraordinaire. Mais non, cela lui semblait tout naturel, tout simple, comme dans les rêves.

— Je crois vous avoir déjà vue? — dit-il.

— Oui, mais vous ne devez pas vous souvenir de moi. Vous êtes venu un jour dans notre salle d'étude pendant que nous prenions le thé avec Marigold, après la leçon de danse. Vous êtes resté à goûter avec nous. Et Marigold et vous, vous

avez chanté, en vous accompagnant sur la guitare. (Quelle soirée!)

— Oui, oui. Maintenant, je vous reconnais. Je savais que je vous avais rencontrée quelque part. Cela m'a trotté dans la tête tout ce soir.

Elle le regarda. Il avait l'air de penser ce qu'il disait. Est-ce qu'il a remarqué en moi quelque chose de fâcheux, — d'extraordinaire? Non, il n'avait certainement pas voulu lui faire un mauvais compliment.

— Mais votre nom, je l'ai oublié, — dit-il.

— Olivia. Olivia Curtis. Pourquoi est-ce qu'on se sent toujours un peu bête en disant son nom?

— Olivia est un beau nom.

Leurs paroles tombaient, l'une après l'autre, dans l'air nocturne, avec une résonance impersonnelle et lointaine, comme si elles arrivaient de très loin l'une vers l'autre; et toutefois le sentiment de leur solitude semblait les enclore tous deux dans une sorte d'intimité. Il avait la voix profonde et pleine, énergique et indolente en même temps. Il était grand, solidement charpenté : avec ses yeux écartés, d'un bleu sombre, au-dessus de ses fortes pommettes, sa bouche et son menton charnus et bien dessinés, il ressemblait un peu à Archie.

Elle dit :

— Je vous ai vu danser avec une bien belle personne.

Tout d'abord il ne répondit pas : et puis il dit, d'un ton plutôt morne :

— Oui, elle est très belle, n'est-ce pas?

— Qu'est-ce qui donne à son visage quelque chose de si unique? On se dit, en la regardant : cela, c'est un *visage*! Tous les autres ne sont que de mauvaises contrefaçons.

Il sourit.

— Je crois savoir, — dit-il, — que dans sa famille, depuis des générations, toutes les femmes ont été des beautés. C'est curieux comme parfois cela se perpétue.

— Comment s'appelle-t-elle?

— Nicole Maude.

— Nicole Maude. Est-ce une beauté classée?

— Cela viendra, je suppose. Elle vient seulement de faire son apparition. Elle a mené une vie tout à fait retirée, dans

le Devonshire, pendant toute sa jeunesse. Aussi fait-elle, comme on dit, sensation.

— Elle aime cela?

— Je suppose. Toutes les jeunes filles aimeraient cela, qu'en dites-vous?

— C'est probable. Je sais bien que, pour moi, ce serait vrai Voir tout le monde bouche bée quand j'entrerais dans un salon, c'est un de mes plus beaux rêves. — Olivia sourit. — Et dire que c'est ce qui va réellement lui arriver! Quelle chose extraordinaire! Comment est-elle?

— Effroyablement jeune et timide. Effroyablement silencieuse... Je crois qu'elle n'aime que la campagne, les chiens, les chevaux, toutes ces choses-là. Elle n'est pas encore gâtée par le succès. Mais ça ne tardera guère, j'imagine.

— De quoi aime-t-elle parler?

— Elle ne parle pas. Elle ouvre à peine la bouche.

— C'est qu'elle trouve sans doute suffisant d'être belle. Elle donne plus que personne ne pouvait espérer.

— Probablement. — Il rit, puis ajouta d'un air assez maussade : — Oh! et puis, je ne sais pas. Je dirais bien qu'elle est bête comme une oie.

— Ce serait agréable à penser, — agréable pour les envieuses, je veux dire. Mais je ne la crois pas bête.

— Ah! vraiment... — De nouveau il la regarda, d'un air de curiosité amusée.

— C'est tellement plus sage de garder le silence, — mais ça demande tant de force de caractère! Moi non plus, je ne sais pas parler, mais je parle. Tout ce que je dis me semble être la chose qu'il ne fallait pas dire, et je ne m'en sens que plus idiote. J'y pensais justement tout à l'heure — je ferais beaucoup mieux de me taire une fois pour toutes.

Sa voix tremblait, pleine de larmes.

Il dit avec beaucoup de bonté :

— Allons, consolez-vous! N'avez-vous pas eu une gouvernante française pour vous dire qu'il n'y a que le premier pas qui coûte?

— Oui, on me l'a dit. — Elle sourit.

— A votre place, je ne me déciderais pas encore à me retirer du monde.

C'était gentil, et consolant, d'être ainsi taquinée.

— C'est la première fois que je vais au bal, — dit-elle.

— Eh bien! ce sera la dernière si vous ne rentrez pas bien vite.

Il se tourna vers le jardin et siffla.

— J'étais sorti pour faire un peu courir mes chiens, — dit-il. — Pauvres types! ils sont comme moi, ils détestent qu'on leur change leurs habitudes. Ils ont passé toute la soirée à hurler dans la salle d'armes.

Il siffla de nouveau.

— Vous ne trouvez pas que tout a l'air nu sous cette lumière? — dit Olivia. — C'est comme si toute l'enveloppe des choses avait été retirée, laissant le squelette visible.

— Mm. — Il regarda autour de lui. — J'aime ça, — dit-il.

— Moi aussi.

Deux chiens, un Sealyham et un Cairn, remontèrent du jardin, escaladèrent lestement les marches. Il se pencha pour les caresser.

— Bonnes bêtes... Venez, nous allons les installer dans le cabinet de mon père. Là, il n'y aura personne, et ils seront plus chez eux.

Il la ramena vers la véranda par où elle était sortie, broyant le gravier d'un pas lent et ferme, rassurant.

— Alors, vous n'aimez pas le bal? — dit-elle.

— Pas beaucoup. Une vie calme, voilà ce que j'aime.

Elle sentit de nouveau, dans sa voix, une note triste.

— C'est comme moi, du moins il me semble.

Il lui ouvrit la porte vitrée, et ils se retrouvèrent dans la maison, suivant un long corridor.

— Une vie calme, vous aussi, vraiment? Et quel genre d'occupations aimez-vous?

— Lire, d'abord. Et puis, me promener toute seule. Et puis causer avec Kate, — c'est ma sœur.

— Et quels livres aimez-vous?

— Oh! presque tous. J'aime surtout les vers. Les Brontë et Dickens sont mes romanciers favoris, mais j'aime aussi Thackeray, surtout *la Foire aux vanités,* — et aussi George Eliot et Jane Austen. Je n'aime pas Scott.

— Ah! vraiment? Moi, je ne déteste pas me mesurer avec ce vieux Scott.

— Mais vous, quels sont vos auteurs favoris?

Elle ne s'était pas sentie aussi heureuse de toute la soirée. Une conversation tellement intéressante, tellement sérieuse!

— Moi? Oh! je n'aime vraiment que deux livres au monde.

— Lesquels?

— L'un s'appelle *Tom Jones*. L'autre, *Tristram Shandy*. Dès que j'ai fini l'un, je prends l'autre, et ainsi de suite.

— Je ne les ai pas lus. Il faudra que je les lise.

Il rit.

— Eh bien! c'est ça. Ils vous amuseront. Du moins, je crois. — Il la regardait ironiquement. — Venez jeter un coup d'œil sur la bibliothèque de mon père. Il a quelques beaux livres, qu'il garde pour lui tout seul.

Rollo ouvrit une porte donnant sur le corridor, et introduisit Olivia dans une petite pièce garnie, sur trois côtés, de hauts rayons remplis de livres; et près du feu, il y avait un vieux monsieur dans un grand fauteuil. Sir John en personne, ses lunettes sur le nez, sa pipe à la bouche, un volume à la main.

— Hullo, papa. Je ne me doutais pas que vous fussiez ici. Je voulais seulement installer Toppy dans votre fauteuil. A quoi êtes-vous occupé?

— Je m'absente, pour un instant, de la félicité qui m'environne.

— Lâcheur!

Le père et le fils échangèrent un regard enjoué.

— Nous avons fait, la tante Blanche et moi, une partie d'échecs, mais elle est allée se coucher. Ta mère ne me permet pas d'en faire autant; alors je me suis dit que j'allais m'asseoir un peu ici avec un livre et une pipe.

— Voici une autre solitaire, — dit Rollo.

— Une autre solitaire, vraiment? Entrez, et asseyez-vous.

Il lui avança un fauteuil. Elle s'assit tout au bord, rougissante et souriante, les mains étroitement croisées sur les genoux, les pieds correctement rentrés sous elle.

— Voyons, naturellement, nous nous sommes déjà rencontrés, n'est-ce pas?

— Oui, — dit-elle d'une toute petite voix. — Je suis une amie de Marigold.

— Olivia Curtis, n'est-ce pas? — suggéra obligeamment Rollo.

— Oui, oui, oui, — la fille de Charlie Curtis. Oui. Evidemment.

Personne ne savait au juste que dire, mais ils souriaient tous les trois; ils se sentaient amis et vaguement complices.

— Et qu'est-ce que je puis faire pour vous? — dit sir John. — Cigarette? Whisky-and-soda?

Il la regardait de ses bons yeux de gros chien, et elle s'aperçut tout à coup qu'il avait dû ressembler beaucoup à Rollo, avant d'être devenu gros, chauve et fortement moustachu.

— C'est une grande liseuse, papa.

— Une grande liseuse, en vérité?

— Oui. On ne peut pas la prendre en défaut. Tous nos chers vieux auteurs préférés!

Tandis que Rollo buvait un whisky-and-soda, sir John montrait à Olivia ses premières éditions et autres trésors, — des volumes signés et annotés par Wordsworth, Byron, Dickens et autres célébrités. C'était très intéressant, très flatteur, très embarrassant aussi. Elle ne trouvait pas à faire une seule remarque intelligente. Elle ne tarda pas à dire :

— Il faut que je m'en aille, maintenant. Pardonnez-moi de vous avoir dérangé.

— Pas du tout. Ravi d'avoir eu votre société. Très honoré, — dit sir John en lui faisant un petit salut.

Elle leva les yeux sur Rollo qui souriait. Qu'ils étaient gentils! Voilà comment ils sont, dans la réalité, les gens, exactement pareils à l'idée qu'elle s'en était toujours faite : pas sinistres, pas incompréhensibles, mais bienveillants et simples; vous recevant aimablement, avec gaîté, mais sans malice, sans condescendance blessante, sans malveillance. Quelle chose extraordinaire que d'être ici, avec eux! S'être vue repoussée, rejetée au bout du monde, et pénétrer soudain au cœur même de la maison, dans l'intimité du foyer! La danse, et tout ce monde, là-bas, ce n'était rien, une écume que le vent emporte. Ce qu'elle touchait du

doigt, ici, entre ces deux hommes, c'était la vérité de cette maison : bonté, tolérance, courtoisie, orgueil familial et tendresse.

— Merci, merci infiniment, — dit-elle, le cœur gonflé de reconnaissance.

— Replongez-vous dans la vertigineuse multitude, — dit sir John. — Et toi, va-t-en aussi. A ton âge, je n'avais pas peur de tremper trois cols par soirée.

— J'aime le bal, — dit Olivia. — Seulement, mon carnet était un peu vide.

— Quel scandale!

— Oh! ça n'a pas la moindre importance, ça ne me fait plus rien maintenant.

— Comment va votre père, ces temps-ci? — dit sir John en rallumant sa pipe.

— Assez bien, je vous remercie. Il a des jours meilleurs, d'autres pires. Mais il conserve sa gaîté.

— Ah! j'en suis heureux. C'est très dur pour un homme actif d'avoir une mauvaise santé. Rappelez-moi très amicalement à son souvenir, voulez-vous?

— Merci, je n'y manquerai pas.

Cela allait lui faire plaisir, à son père.

— C'est un homme de grande valeur.

Du seuil, elle sourit, d'un sourire rayonnant.

— Bonsoir, papa, — dit Rollo. — Je vous laisse les chiens. Ils sont trop malheureux.

Rollo ferma la porte, ils regagnèrent le vestibule, et de là le hall. Archie, sortant de la salle à manger, vint à leur rencontre.

— Dis donc, Rollo, mon vieux, tu ne sais pas où elle est, cette fille? Je croyais que je devais danser avec elle.

— Quelle fille? — demanda Rollo froidement.

— Cette longue créature blanche et sinueuse. La fleur des pois. Elle me plaque. Je la cherche partout.

— A ta place, je ne m'en préoccuperais pas — dit Rollo. — Elle danse sans doute avec un autre.

— Avec un autre, cré nom de... Qu'est-ce qu'elle pense, de me jouer un pareil tour? La rosse! Je le lui dirai en pleine figure!

Il tourna sur lui-même, lançant de tous côtés des regards furieux, mais indécis.

— Si j'étais toi, je filerais me coucher.

— Non, je n'irai pas me coucher. Non, Rollo. Va au diable! Mais qu'est-ce que... qu'est-ce que tu insinues par là? Hein? Qu'est-ce que tu veux dire?

Rollo répliqua doucement :

— Je ne veux rien dire. Fais comme tu voudras. — Et il posa la main, légèrement, sur le bras d'Olivia, pour l'emmener. Archie continua de parler tout seul, sans tenter de les suivre.

— Espèce d'idiot! — dit Rollo, d'un air contrarié. — Il faut que je tâche de le faire remonter chez lui avant la fin, sans quoi...

Il jeta rapidement un regard autour de lui. Olivia comprit. Il espérait que sa mère n'avait rien vu. Mais lady Spencer n'était pas dans ces parages : seul, un couple, sur le sofa, ouvrait de grands yeux. Olivia comprenait maintenant, bien entendu, ce qui était arrivé à Archie. Quelle chose effarante... quel avenir affreux... il perd sa vie. Et dire que je suis allée lui parler, sans me rendre compte. A cette pensée, la honte la submergeait. Ainsi, voilà comment on est quand on a bu! (Peut-être bien que Pierre, lui aussi...) Quelle chance que tante Blanche, cette pauvre mère, soit allée se coucher, que ce honteux spectacle lui soit épargné!

En haut de l'escalier, Nicole apparut : seule. Elle descendit quelques marches, s'arrêta pour regarder autour d'elle; et lorsqu'elle aperçut Rollo, d'une distance qui semblait énorme elle leva lentement la main, pour l'appeler. Sa pose, à peine fixée, prit instantanément un caractère définitif, équilibré, sculptural. Elle resta la main levée, dans une immobilité parfaite. Quelle était sa pensée? Son geste résolu n'était pas une invitation, il exprimait une certitude : elle savait qu'il viendrait. Il fit un brusque mouvement en avant, puis s'arrêta, et regarda Olivia d'un air incertain, comme en s'excusant.

— Ne vous occupez pas de moi, — dit-elle.

Et elle lui sourit.

— Vous êtes sûre que vous n'avez besoin de rien?

Il restait charmant, plein de sollicitude pour elle.

— Mais certainement, partez. — Avec une feinte gaîté,

elle lui adressait de petits signes de tête rassurants, pressée de le voir s'en aller où il désirait être, vers celle à qui il appartenait. — Au revoir.

— Au revoir. — Il la regarda de l'air le plus amical, hésita, reprit tout à coup : — Je suis très heureux de vous connaître, — et s'en alla vivement.

Elle le regarda traverser la salle. Quel garçon délicieux! C'était à un être tel que lui qu'on désirerait avoir recours dans les moments difficiles. Ses épaules, sa démarche, sa voix disaient qu'il saurait vous venir en aide. Sans faire d'histoires et sans se donner d'importance, il tiendrait tête aux difficultés. Il était résolu. Elle se sentait pleine d'admiration pour lui, pleine d'affection. Elle le vit rejoindre Nicole au bas de l'escalier, ils se mirent à causer d'un air sérieux, têtes rapprochées. Ils sont faits l'un pour l'autre.

Elle s'éloigna.

XX

L'orchestre déploya une petite banderole portant le mot : *Extra*, et se mit à jouer une valse. Nombre de gens étaient partis, d'autres partaient. Le bal allait finir. Il était sûrement très tard, Kate devait penser à rentrer. Kate a passé une soirée délicieuse, j'en suis sûre. En la cherchant des yeux, Olivia vit l'aveugle, seul dans une petite pièce qui s'ouvrait sur la salle de bal. Attendait-il quelqu'un? Il était assis juste au-dessous de la lampe, et pourtant, tout à coup, avec un serrement de cœur, elle vit qu'il semblait plongé dans l'ombre.

La lumière avait déserté, non seulement ses yeux, mais son front meurtri, et tout son être. Jamais il n'émergerait de la nuit. Elle voyait à quel point son jeune et faible visage s'était figé, faussé, sous une discipline contre nature; de sorte que ce n'était plus qu'un masque, un grotesque masque d'énergie et de patience. Elle se le figura, assis, tout seul, au rez-de-chaussée de sa maison, à attendre que le docteur vînt lui dire que c'était fait, qu'il était père. Ce n'était pas — ce n'était pas cela qui aurait dû lui arriver. Son mariage, sa paternité, auraient dû être tout autres. Il était trop jeune;

on l'avait lésé, on l'avait trompé. Une telle chose était un sacrilège, un péché, une contrefaçon de vie, issue de sa jeunesse assassinée.

Il était impossible de le laisser ainsi, tout seul. Elle marcha vers lui d'un pas rapide, et dit, presque à voix basse :

— Hullo!

Tout en ne bougeant pas, il devint subitement attentif. Il dit vivement :

— Marigold!

— Non, ce n'est pas Marigold, — dit-elle doucement, avec chagrin.

— Oh! miss Curtis. Je n'ai pas tout de suite reconnu votre voix. Hullo!

Elle le sentait réajuster en hâte le mécanisme dérangé de sa sérénité apparente. C'était son difficile exploit, la méthode qui lui permettait de vivre, et qui ne devait, à aucun prix, être en défaut. En un instant, son visage redevint vide et enjoué, son ton reprit sa légèreté superficielle. Il avait attendu Marigold, elle n'était pas venue, c'était très bien — ça n'avait pas d'importance. Il ne demandait rien.

Elle dit timidement :

— Voulez-vous que j'aille vous la chercher?

— Oh! Dieu non. Elle doit être terriblement occupée.

Il n'était pas content de s'être trahi; il ne désirait pas qu'on lui rappelât sa légère erreur. Après un instant de silence, il dit d'un air indifférent :

— Avec qui danse-t-elle, je me demande?

Olivia regarda. Elle dansait avec ce garçon brun et mince, ce Rex inquiétant et séduisant, — au crâne étroit, au crâne de rongeur, — avec qui elle avait passé une bonne partie de la soirée. Mue par un obscur instinct :

— Je ne la vois pas pour le moment, — dit Olivia. — Tout à l'heure, elle causait avec une autre jeune fille, dans le hall.

Au même moment, elle vit la tête brune et lustrée de Rex faire un brusque plongeon en avant, pour lancer comme un trait un rapide baiser dans la chevelure de Marigold. Et Marigold avait un air vague; elle souriait à demi, les yeux mi-clos.

— Dansons-nous? — dit Olivia.

— Volontiers. Ravi. — Il se leva, avec un entrain simulé.

— Et c'est *le Danuble bleu*? Il ne faut pas manquer ça.

Ils valsèrent, tous les deux, au son de cette musique de joie. Elle dansait avec lui, aimante et triste. Il la tenait tout contre lui, et il était très loin d'elle, loin de la musique, enterré, indifférent. Elle dansait... avec sa jeunesse et sa mort.

XXI

Vite, vite. Elle les avait vus, à la fin de la valse, monter l'escalier en courant; et, gaîment, il tirait Marigold par la main. On jouait maintenant un fox-trot. Il faut la saisir au passage; autrement je la perdrai.

Elle attendit, appuyée à la rampe. Une porte sur le grand palier s'ouvrit brusquement. Elle entendit rire Marigold, d'un rire guttural et doux, elle la vit se sauver en criant : « Non! » par dessus son épaule.

— Marigold!

— Olivia, c'est toi!... qu'est-ce que tu veux? — dit-elle d'un ton rude. Elle paraissait troublée, et regardait d'un air un peu absent, le visage en feu et comme ébloui.

— Marigold, il t'attend toujours.

— Qui? — dit-elle, et ses yeux aux pupilles dilatées s'ouvrirent tout grands.

— L'aveugle.

— Oh!... — cria Marigold, tout le visage subitement contracté.

— Oh! Timmy! c'est affreux! je ne suis pas allée le retrouver. Je suis infecte. Pourtant, j'en avais l'intention. As-tu dansé avec lui? N'est-ce pas qu'il est délicieux? Moi, je le trouve divin. Sérieusement, c'est à peu près mon idéal masculin. Est-ce que ce n'est pas une honte... Et jamais je ne l'ai entendu se plaindre! A sa place, je tuerais d'un coup de fusil tous ceux qui passeraient à ma portée, et moi après. Mais il n'a jamais l'air d'avoir le cafard — il est toujours le même. On oublie, simplement, qu'il est... Exactement comme la première fois, elle recula devant le mot. D'une voix précipitée, elle continua : — Sa femme aussi est excessivement gentille. Réellement gentille (elle fronça le sourcil) mais tu

sais, d'une autre espèce, je veux dire, — enfin, c'est la chose qu'on dirait si on voulait se montrer snob. Elle a été son infirmière. Elle a environ dix ans de plus que lui. Et elle est tellement raisonnable, si entendue! Evidemment, c'est une bonne chose, étant donné qu'ils sont si pauvres, et lui dans cet état, — seulement cela donne le sentiment qu'il n'a rien, — tu comprends, — rien qui mousse et pétille dans sa vie. Peut-être que ça lui est égal. Il a probablement eu une fameuse chance de trouver une personne qui veuille bien... Non pas qu'on puisse considérer comme un martyre de vivre avec un être si charmant. Et d'ailleurs, ce n'est pas la première venue... je veux dire qu'une fille très jeune et très jolie aurait probablement tout gâché. Je veux dire... qu'ici aimer ne suffit pas. Il a besoin de quelqu'un qui le prenne comme il est, et lui donne le sentiment qu'il est comme tout le monde, qu'on peut compter sur lui, qu'il est bon à quelque chose. C'est ce qu'elle fait. Ils ont l'air de se tirer d'affaire merveilleusement et ils ont une gentille petite fille, pareille aux autres. C'est effarant de le voir aller et venir dans sa ferme, parmi les cages à poulets et le reste, dénichant les œufs sous les poules, cueillant les poussins au sortir de la coquille, — on dirait qu'il a des yeux au bout des doigts, — as-tu remarqué ses mains? — et jamais il ne trébuche, jamais il ne se trompe. Je vais le voir très souvent. Il adore faire l'idiot et dire des bêtises, — mais il a besoin qu'on le mette en train. Dieu merci, tu m'as fait penser à lui...

Elle avait dit tout cela comme dans un rêve, comme si elle se rendait à peine compte de ce qu'elle voulait faire ou dire. Mais tout à coup, au bruit d'une porte qui s'ouvrait au-dessus d'elle sur le palier, elle tressaillit, parut se dégager d'une sorte de brume.

— Je vais le rejoindre à l'instant même, — dit-elle d'un air d'intense détermination, regardant en bas, dans le hall, comme si elle pouvait le voir, comme si elle ne devait voir que lui, n'écouter que lui.

— Je l'ai laissé dans le petit salon, — dit Olivia.

Le jeune et sombre Rex vint, d'un air nonchalant, flâner en haut des marches, en lissant ses cheveux. Il n'avait pas l'air content. Marigold répéta :

— Je vais le rejoindre. — Et sans regarder Rex, à toute vitesse, elle descendit l'escalier, prit la fuite; elle semblait voler de palier en palier, planer dans ses jupes aériennes; elle disparut entre les colonnes.

Olivia descendit lentement. A mi-étage, elle s'arrêta. Il y avait là un fauteuil qu'elle avait déjà remarqué. Un fauteuil de velours blanc. Il était vide, et elle s'y assit. Que je suis fatiguée! Elle entendait se répercuter, très loin, très loin d'elle, les derniers échos de la danse. Pas un flocon d'écume d'une seule de ces ondes ne m'atteindra désormais. Je ne m'en soucie plus. Je ne m'en inquiète plus. En être arrivée au point de ne plus souffrir, que c'était doux, que c'était apaisant!... J'en suis là, parce que je ne m'en vais pas les mains vides. Il m'est arrivé beaucoup de choses, bonnes ou mauvaises. Qu'est-ce donc qui en fait, à la fin, presque de la richesse? Fragments étranges, méli-mélo de regards, de paroles... En réalité, rien, pour moi. Rollo qui me quitte pour Nicole. Rollo et son père qui se sourient. Pierre qui pleure et me dit : « Vous êtes mon amie... » ... Kate qui a l'air si heureuse... Une valse avec Timmy. Marigold dégringolant l'escalier pour courir vers lui. Oui, je peux dire que j'ai passé une bonne soirée. Bien que ma robe... Elle se mit à désirer de toutes ses forces l'obscurité de sa petite chambre, son lit qui l'attendait à la maison. Que je suis fatiguée! Dans un demi-rêve, elle pensait à du velours blanc, à sa blancheur, à sa texture éblouissante, à sa robe rouge sur ce blanc... du rouge sur du blanc, du sang sur de la neige... Oui. Tout avait été *extraordinaire*... Ses paupières se fermèrent. Une demi-heure passa.

XXII

Tout à coup le paisible fox-trot changea d'allure, saisi d'un transport convulsif : « *Connaissez-vous John Peel?* »... triste, gai, endiablé... Oh! tous ces pieds qui galopent, quel vacarme! Et ces cris! Plus vite. Plus vite. Avec des clameurs, en marquant bruyamment le pas, ils se déversaient pêle-mêle de la salle de bal dans le hall. Quelques couples s'efforçaient encore de danser. Tony et Kate. Rollo avec Nicole. Mais les autres, en longues chaînes lancées à fond de train, cou-

raient dans tous les sens et se jetaient dans tout le monde, se ramassant en pelotes compactes aussitôt dévidées qu'enroulées. Plus vite, plus vite. Maurice se démenait avec la jeune personne en rose aux cheveux aériens : il avait bien mené sa barque... Etty était avec Podge, les jumeaux avec leurs seules et uniques danseuses, — Reggie, Reggie galopait tant qu'il pouvait, tenant d'une main une des petites Martin et de l'autre Marigold. Reggie aussi avait atteint son objectif. Car on dansait la quatrième extra.

Sir John et lady Spencer apparurent, et s'arrêtèrent, souriants, à la porte de la salle de bal. Alors, subitement, après une oscillation, le tourbillon tout entier s'arrêta net.

God save the King.

XXIII

— Ha! — Reggie posa sa tasse de cacao vide. — Ça fait du bien, ça fait du bien.

Kate secoua le thermos.

— Il y en a encore une goutte. La voulez-vous?

Elle disait cela gentiment. Sa conscience la harcelait. Lui avoir dit que son carnet était plein!

— Mon Dieu, si personne n'en veut... Utiliser vaut mieux que perdre, dit-on.

Olivia eut envie de répondre : « Rien ne se perd quand on a un cochon à nourrir. » Voilà ce qu'auraient dit les Martin, tout de go; et ça aurait paru drôle. Mais ce genre de plaisanterie, pour moi, il est trop tard. D'ailleurs, j'ai autre chose en tête.

Kate versa le reste du cacao, et replaça la bouteille sur la table, à côté de la boîte à biscuits, de la carafe, et d'un papier qui portait ces mots : « Fermez la porte et éteignez les lumières. » Comme si nous avions besoin qu'on nous le dise! Mais maman n'a jamais confiance en personne. Enfin, au fond, c'était drôle; il n'y avait pas de quoi se fâcher, — considéré d'une certaine manière, c'était même attendrissant. Kate se sentait extraordinairement détachée.

Toutes ces choses connues, les meubles, les rideaux, l'éclairage familier, la vieille casquette et la pèlerine paternelle

pendues à côté l'une de l'autre — tout lui semblait étranger, lointain, mais aussi digne de tendresse, et curieusement émouvant, — nouveau à la manière d'un rêve. J'ai laissé tout cela derrière moi. Elle voyait Olivia sur le canapé, la tête renversée, les yeux cernés et rapetissés par le besoin de dormir. Nous n'allons pas pouvoir en parler, de ce bal, échanger pendant des heures et des jours nos moindres impressions. Je ne peux plus, ce soir, partager avec elle. Elle est trop jeune. Pauvre Olivia!... elle appartenait encore à cet univers petit, — à ce vieux plan d'expérience vulgaire. Lui demander maintenant si elle s'était bien amusée, c'eût été par trop hypocrite, après l'avoir complètement oubliée toute la soirée, après avoir gardé dans le taxi, au retour, un silence extatique.

Reggie bâilla bruyamment.

— Les bras de Morphée... à ce qu'il me semble — Il se leva et déboutonna son pardessus. — Allons, allons... cette soirée a été des plus agréables.

— Oui, très réussie, — dit Kate en bâillant à son tour. — Je crois que tout le monde s'est bien amusé. — Et elle ajouta chaleureusement : — J'en suis très contente pour vous.

Peut-être l'avais-je mal jugé; ce Kershaw, c'était la timidité seule qui le faisait tant parler et nous regarder si peu. Je suis sûre qu'au fond, il est excessivement gentil. Beaucoup de gens sont comme lui. Si je me marie — un jour — je lui demanderai de célébrer le service.

Olivia, contre son attente, ne fit pas écho à ses paroles, ne les confirma pas par une de ses coutumières explosions d'enthousiasme facile : chassant ainsi du même coup une dernière trace de malaise.

— Qu'est-ce qui est arrivé à... comment est-ce qu'on l'appelle? — dit Olivia, d'une voix ivre de sommeil. — Non, pas lui, le...

— Olivia n'en peut plus. Allons, viens, Olivia. Tu ne vas pas coucher ici.

— Coucher ici?... — Elle se leva brusquement. — Tiens, mais il est près de quatre heures.

Kate éteignit les lumières dans le hall.

— Ne faites pas de bruit.

L'escalier craquait sous leurs pas. Olivia murmura, avec un petit rire :

— Oh! mon corset!

— De ce côté, chuchota Kate à l'oreille de Reggie. — Vous voyez? Ici, il y a une marche. — Et toujours tout bas : — Bonne nuit. Le petit déjeuner à dix heures. Bonne nuit.

Les chouettes poussaient de grands cris dans le jardin.

XXIV

— En brocard d'argent, — dit Olivia. — Un véritable éblouissement. Et des diamants partout. Elle était merveilleuse.

Mrs. Curtis considéra en elle-même l'éblouissant brocart. Grand effet, sans aucun doute. Bien que rien ne puisse être comparé au velours noir; surtout pour faire valoir les bijoux.

— Et Marigold, comment était-elle? charmante?

Kate décrivit la robe, mais d'un air absent. Pour une fois, Olivia, du moins en apparence, se montrait plus observatrice. Désirant en apprendre davantage :

— Pas le moindre ornement? — demanda Mrs. Curtis.

— Je ne me rappelle pas, — dit Kate. — Je ne crois pas.

— Une guirlande de feuillage, — dit Olivia. — Quelque chose comme des feuilles de lierre très petites.

Mrs. Curtis, en elle-même, considéra l'effet de cette guirlande verte. Plein d'imprévu. Charmant.

Kate regarda l'heure. Il était midi. Le vide s'emparait de la journée. Reggie était parti par le train de onze heures trente, assez silencieux, ne paraissant pas très à son aise, les yeux un peu injectés. Elles étaient toutes les trois dans la salle d'étude. Mrs. Curtis avait laissé de côté le reste de ses occupations matinales pour se faire tout raconter.

— Et vous avez dansé tout le temps?

— Oui, il me semble.

Kate bâilla.

— Pas moi, — dit Olivia. — Pas tout le temps.

— Vous êtes restées plus tard que je n'aurais cru.

— Mm... assez tard. — Kate se frotta les yeux.

— Avez-vous fait de nouvelles connaissances?

— Non, pas une âme... il n'y avait là que des gens d'ici.

— Moi, j'ai fait de nouvelles connaissances, — dit Olivia. — Plusieurs personnes, parmi lesquelles un aveugle. — Elle fit la description de Timmy. — Et puis, un garçon extraordinairement intelligent qui se nomme Pierre Jenkin, un poète. Un ou deux autres encore.

Vraiment, il semblait bien que de ses deux filles, c'était Olivia qui avait passé la soirée la plus intéressante. Évidemment : elle avait l'abord plus facile que Kate, quelque chose de plus attirant. On ne peut rien dire d'avance, en matière de succès mondain. Dans sa jeunesse, Mrs. Curtis elle-même avait toujours eu plus de danseurs que sa sœur May, qui était pourtant ravissante.

— Avez-vous pu causer un peu avec Lady Spencer — avec Sir John?

— Oh! une simple poignée de main à l'arrivée et au départ, voilà tout. — Et Kate ajouta nonchalamment : — Elle a eu l'air de nous trouver très bien.

— Ah! vraiment!

— En tout cas, elle nous a dit que nous étions charmantes, ou quelque chose dans ce genre-là.

Eh! mais, c'était assez satisfaisant. L'opinion de Lady Spencer était de celles dont on fait cas.

— C'est parfait — dit Mrs. Curtis.

— Moi, j'ai un peu causé avec elle, — dit Olivia. (Mais elle décida de ne pas parler de la danse écossaise, maman ne comprendrait pas.) — Et j'ai causé aussi avec Sir John. Il m'a montré quelques-uns de ses livres. Il a exprimé le désir d'être rappelé au souvenir de papa. Il a dit que papa est un homme de grande valeur.

— Lui as-tu transmis ce message?

— Non, pas encore.

— Eh bien! n'oublie pas.

— Et j'ai fait pendant toute une danse la conversation avec Rollo. Il est excessivement gentil.

Mrs. Curtis dit d'un ton très aimable :

— J'ai toujours entendu dire qu'il est charmant.

En vérité, Olivia semblait s'être comportée extrêmement bien. Un fameux point à marquer, que cette attention

spéciale de Sir John : lui avoir montré ses livres! Et Rollo, d'autre part... Mais que se passait-il donc pour Kate? On aurait pu faire bien des suppositions sur le fond de ses sentiments, en ce qui concernait la nuit dernière, si elle n'avait eu ce matin une mine si fraîche, si ravissante. Un peu de jalousie, peut-être?... Que sa cadette...

On entendit la sonnerie du téléphone. Kate bondit.

— A cette heure-ci, qui cela peut-il être? — dit sa mère.

Kate était devenue toute rose. Elle fit effort sur elle-même.

— N'était-ce pas extraordinaire, — dit-elle, — de voir arriver Etty avec les Heriot?

Violette apparut à la porte.

— Miss Etty Somers demande à parler à miss Kate.

Quelques instants après, celle-ci revint, un peu pâle, affectant un calme extraordinaire.

— Eh! bien, va-t-elle venir nous voir aujourd'hui? — demanda Mrs. Curtis, de ce ton indulgent réservé à Etty.

Kate répondit avec un sang-froid surprenant :

— Les Heriot m'invitent à dîner chez eux et à assister au bal qui doit suivre la chasse.

Subitement, la physionomie de sa mère changea. Tout devenait clair comme le jour. Elle dit vivement, à tout hasard :

— Quand est-ce?

— Demain.

— Toi seule?

— Oui.

— Nous en reparlerons.

Elle se leva pour sortir, le geste et la voix on ne peut plus autoritaires : on ne peut moins disposée à s'engager.

— J'ai dit que j'acceptais, — déclara Kate.

XXV

Olivia sortit dans le jardin. Elle traversa rapidement la pelouse, dépassa le noyer sans s'arrêter à la balançoire, dépassa également son père et l'oncle Oswald, qu'elle voyait de dos, dans la roseraie, en train de faire leur promenade hygiénique — c'était cocasse, ces deux vieux frères marchant

à pas comptés à côté l'un de l'autre! Elle vit aussi James qui, sur sa bicyclette, tournait, en festonnant, le coin de la charmille. Elle hâta le pas, et en arrivant au potager, se mit à courir. Oh! Kate... Elle ne va rien me dire... Tout change, rien n'est plus pareil. Elle se lança de toutes ses forces le long du sentier, et de là, par la petite porte, dans les champs. Un faisan jaillit tout à coup d'entre les arbres, s'éleva d'un vol frémissant, et déclancha son rauque et métallique cri d'alarme. Elle courait, sur le sol humide, dans l'herbe inégale. On me laisse en route. Mais ça ne me fait rien. Moi aussi, j'ai à penser à beaucoup de choses. Tout lui revenait en même temps à l'esprit. Timmy, Marigold, Rollo, Nicole, Maurice, Archie, Pierre — des paroles, des regards, des gestes — c'était tout simplement extraordinaire. La vie. Elle se sentit suffoquer. Oh! Kate, ne nous dirons-nous pas... Elle franchit d'un élan un petit tertre. Tout va commencer... Un lièvre, dressé dans l'herbe, prit peur; il bondit devant elle dans les labours; et un vol tourbillonnant de corneilles s'éleva d'entre les sillons. Tout le paysage, jusqu'à l'horizon, parut devenir mobile. Le vent chassait le nuage, et à leur suite volait le soleil. Gigantesque coureur ailé portant sa torche, il arrivait de très loin, de très loin vers elle, à sa rencontre; il s'abattait sur les humbles collines, leur arrachant l'un après l'autre leurs voiles d'ombre, et de son toucher lumineux dégageant leurs formes vaporeuses. Il avançait par-dessus les champs labourés et les jachères. Les corneilles étincelaient, le lièvre et son ombre oscillaient sous sa lumière soudaine. Dans un instant il serait partout. Il était là. Elle se jeta en lui.

ROSAMOND LEHMANN

(Traduit de l'anglais par JEAN TALVA.)

L'AVENIR DE LA SARRE

Pour les esprits réfléchis, il n'y a pas de sujet d'étonnement plus douloureux que l'indifférence avec laquelle on écoute en France ceux qui s'efforcent de faire connaître la question de la Sarre. Et pourtant, que l'on se place soit au point de vue politique, soit au point de vue économique, soit au point de vue du prestige de la France, y a-t-il actuellement une question plus grave, plus importante, plus urgente et plus difficile? Y en a-t-il une qui soit plus passionnante, si l'on tient compte des grands principes qu'elle met en jeu, du nouveau Droit public dont elle a déjà posé les bases? On n'exagérerait guère en disant que la solution de cette question exercera une influence décisive sur les relations franco-allemandes et sur l'avenir de la Société des Nations. Avant qu'il ne soit trop tard, nous voudrions remettre sous les yeux du public les éléments essentiels d'un problème si complexe et si gros de conséquences. Essayons de comprendre ce qu'est la Sarre, ce qu'elle veut, et comment nous pouvons l'aider à réaliser ses destinées.

I

Commençons par interroger la nature et l'histoire. Elles ignorent toutes deux la frontière tracée par les hommes, qui coupe arbitrairement e cours de la Sarre. Quand, venant de Sarreguemines, on franchit cette frontière, on continue à suivre la même jolie vallée, où des prés verdoyants sont encadrés de collines arrondies, couronnées de forêts. On tra-

verse toujours les mêmes villages lorrains où, de chaque côté de la route bordée de tas de fumier, les maisons agglutinées les unes aux autres semblent ne former qu'un seul bâtiment. A l'intérieur la pièce principale, la cuisine, est garnie du simple et robuste mobilier lorrain en chêne ciré : la grande armoire lorraine, le dressoir aux vieilles assiettes décorées de fleurs peintes, les chaises en bois tourné et mouluré, et enfin le lit encadré de larges panneaux ornés de rosaces et d'enroulements géométriques. Les hommes vêtus de la blouse bleue qu'ils ont héritée de leurs ancêtres gaulois, présentent les traits habituels de la population lorraine.

L'histoire, si nous l'étudions sans parti pris, ne témoigne pas davantage en faveur d'une nationalité bien marquée. Toute la partie orientale de la Lorraine est une sorte de pays neutre, que le romanisme et le germanisme ont recouvert tour à tour, et où chacun d'eux a laissé d'épaisses alluvions. De ce côté, jusqu'à la veille de la Révolution, la France n'a pas eu de frontière précise. Pendant plusieurs siècles la souveraineté du Sarregau était restée indivise entre l'Électeur de Trèves, membre du Saint-Empire, et le duc de Lorraine, que remplaça le Roi de France. C'était un étrange enchevêtrement de fiefs, de seigneuries, de domaines indivis entre plusieurs co-seigneurs. Partout des enclaves d'un fief dans l'autre, partout des fiefs dont les seigneurs avaient rendu hommage tantôt au Roi de France et tantôt à l'Empereur. C'était notre marche orientale, sorte de Janus dont le visage double était tourné à la fois vers l'Allemagne et vers la France. De là le singulier intérêt de l'histoire de ce petit pays, où nous voyons se refléter comme dans un microcosme la lutte de deux civilisations.

Les premiers comtes de Sarrebrück, comme les ducs de Lorraine, de Bouillon et de Luxembourg, prétendaient descendre de la célèbre maison d'Ardenne. Cette maison franque tirait son nom de l'immense forêt d'Ardenne, qu'elle possédait en grande partie. Dans ses rendez-vous de chasse prirent naissance beaucoup de légendes que recueillirent les chansons de geste et les romans de chevalerie. Un de ses membres, Adalbéron, évêque de Metz, fut d'abord un ardent partisan du roi de France, puis il se rallia à l'empereur Othon Ier, qui fit entrer à titre de fief dans sa mense épiscopale le château

et le bourg de Sarrebrück. Les petits-neveux d'Adalbéron s'éteignirent au bout de trois siècles, et en 1277 l'évêque de Metz donna l'investiture du comté de Sarrebrück à la maison de Commercy. Celle-ci était toute française par son origine et par ses alliances. Les actes de sa chancellerie, comme les épitaphes de ses sépultures étaient rédigés en français. Le comte Jean II de Sarrebrück entre au service du roi Jean le Bon, avec lequel il est fait prisonnier à Poitiers. En 1365, à l'occasion du sacre de Charles V, il est fait Grand Bouteiller de France. Il achète une maison à Paris et devient président de la Chambre des Comptes. A sa mort, le comté passe à sa fille unique, qui avait épousé Jean, comte de Nassau, petit-fils de l'empereur Adolphe. Mais cette maison allemande se francise aussitôt. Le fils de Jean, Philippe Ier, est pensionné par le Roi de France. Il épouse Élisabeth, fille de Terri de Lorraine. Cette princesse, héritant des goûts littéraires de sa mère, Marguerite de Joinville, fait traduire en allemand deux œuvres françaises : le poème de chevalerie *Sohier et Maillart* et le roman *Hugues Capet*. Dans cette petite cour sarroise la culture française et la culture allemande alternent et s'emmêlent étroitement.

Rien n'est plus instructif ni plus émouvant qu'une visite à l'église Saint-Arnual de Sarrebrück. Derrière l'autel, au milieu du chœur, nous admirons une statue couchée : c'est Élisabeth de Lorraine, la traductrice des poèmes de chevalerie français. Elle est traitée dans le beau style français des XIVe et XVe siècles, comme d'autres « gisants », comtes et comtesses de Sarrebrück, qui se trouvent dans le transept gauche. Puis, adossés aux piliers qui conduisent au grand portail d'entrée, se dressent d'étranges monuments funéraires du XVIe siècle où l'influence germanique devient de plus en plus marquée : gros personnages barbus, engoncés dans leurs armures, flanqués de leurs épouses dont le cou est serré dans la fraise et dont les vêtements raides tombent à grands plis. Leurs groupes sont encadrés par deux rangs de blasons écartelés. Le tout, rehaussé de couleurs à l'allemande, forme un singulier contraste avec les statues du chœur et du transept.

Mais l'influence française, prépondérante aux XIIIe et XIVe siècles, éclipsée à l'époque de la Réforme, revit avec un

nouvel éclat au XVIIe siècle. Pour en juger, transportons-nous au centre de la ville, dans la chapelle du Château. Là les comtes de Nassau-Sarrebrück, portant la longue perruque, sont étendus sur des mausolées où les épitaphes latines rappellent les services qu'ils ont rendus dans les armées du Roi de France : Royal-Sarrebrück — cavalerie lourde, Royal-Nassau de cavalerie légère, et Nassau-Infanterie qui, à la Révolution, devient le 96e de ligne.

Le Roi se dit d'ailleurs leur suzerain. Le paragraphe 70 du traité de Münster reconnaît à la France, la possession des Trois-Évêchés *avec leurs fiefs et leurs dépendances*. Or, depuis Adalbéron, Sarrebrück relève de l'évêché de Metz. Louis XIV fait confirmer ces droits par le traité de Nimègue. Puis, comme les vassaux de l'évêque lui refusent l'obéissance, le Roi crée en 1680 la Chambre de réunion de Metz pour « rendre justice à des églises dont les biens ont été usurpés ». Cette manière de voir est admise par la Diète de Ratisbonne qui, en août 1684, reconnaît la validité des décisions du Parlement de Metz, et ratifie les réunions à la France qu'il a prononcées. Celles-ci comprennent les comtés et seigneuries de Sarrebrück, de Hombourg et de Deux-Ponts, et les bailliages de Saint-Wendel, de Bliescastel et de Merzig, qui forment la province de la Sarre. Il faut une capitale. Sur les plans de Vauban, Louis XIV la fait construire près de Vaudrevange, non loin du confluent de la Nied et de la Sarre. Il la visite le 7 juillet 1683 et lui donne le nom de Sarrelouis, avec des armoiries où figure le soleil sortant des nuages. Il fait envoyer à l'hôtel de ville des tapisseries et des fauteuils des Gobelins qui s'y trouvent encore. La ville garde longtemps son caractère de ville militaire française. De 1792 à 1815, Sarrelouis, qui ne compte guère plus de 4 000 habitants, donne à la France plus de 400 officiers, dont 12 généraux et un maréchal de France, Ney. En revanche de 1815 à 1870 Sarrelouis, annexé à la Prusse, ne donne pas un seul volontaire à l'armée prussienne.

Le traité de Paris, signé le 30 mai 1814, laisse à la France Sarrebrück avec une très large banlieue. Mais après Waterloo Henri Böcking, parent et représentant des Stumm, revendique âprement les houillères de Sarrebrück au nom de l'industrie allemande. Le traité de Vienne donne donc à la Prusse

toute la vallée de la Sarre en aval de Sarreguemines, y compris Sarrelouis et Vaudrevange. Ces populations étaient alors très attachées à la France, et Clemenceau ne l'avait pas oublié quand il disait au cours des négociations de paix : « Il y a là 150 000 hommes qui sont des Français. » Mais il oubliait l'énorme immigration de l'Allemagne du Nord provoquée par l'exploitation des charbonnages et la création de l'industrie métallurgique. Dès avant 1870, plus de 150 000 immigrés étaient ainsi venus se fixer aux environs de Sarrebrück. Depuis un siècle cette immigration et une forte natalité ont fait passer de 200 000 à 730 000 le nombre des habitants du territoire actuel de la Sarre.

Parmi les cinq grands *Konzerns* métallurgiques qui prirent à cette époque un prodigieux développement, qu'il nous soit permis d'accorder un souvenir reconnaissant à celui de Dilling, où se perpétuèrent jusqu'en 1914 les meilleures traditions lorraines. Ces forges avaient été fondées au début du XVIIe siècle par le marquis de Lénoncourt, dont le portrait présidait aux séances du conseil d'administration. Les parts s'étaient toujours transmises par héritage dans les familles de l'aristocratie lorraine, et les assemblées donnaient à un général français et à un général allemand l'occasion d'une rencontre pacifique. Les discussions du conseil d'administration avaient lieu en français. Chose étrange à dire, Dilling fabriquait des plaques de blindage pour la marine militaire allemande et en tirait des bénéfices énormes, à en juger par ce mot du vieux baron de Stumm : « C'est un péché de gagner tant d'argent sur la fabrication des *plaques de blindage.* » Quand des plans confidentiels étaient soumis au Conseil, les membres français se retiraient discrètement dans la pièce voisine.

Replacez tout cela dans le cadre de la monarchie prussienne — car les mines étaient royales et les ingénieurs s'appelaient ingénieurs du Roi — évoquez cette discipline, cette hiérarchie, cette alliance du trône et de l'autel en vertu de laquelle les soldats catholiques étaient envoyés à confesse et les mineurs récitaient leurs prières en commun dans le hall avant de descendre dans les fosses, et vous aurez un tableau de mœurs patriarcales qui nous reporte à un passé aboli.

II

Il faut tenir compte de tous ces souvenirs, et aussi des réalités industrielles, pour comprendre comment fut rédigé le traité de paix. La délégation française se trouvait en présence d'un dilemme embarrassant. Devait-elle, dans la Sarre, réclamer la frontière d'avant Waterloo? Mais personne, ni dans le gouvernement ni dans les Chambres, n'avait formulé cette revendication pendant la guerre. Les Alliés n'étaient disposés à nous accorder que le bassin houiller dont les trois quarts seulement se trouvaient en deçà de la frontière de 1814. Le traité de Versailles la reporta plus au Nord. A l'Est, pour nous donner les mines bavaroises, il fit entrer deux cercles du Palatinat bavarois dans le territoire de la Sarre. Celui-ci peut se comparer à un département français moyen : moins étendu, il a une population supérieure, puisqu'elle dépasse 730 000 habitants. La densité de la population est de 415 habitants au kilomètre carré.

Pour bien comprendre ce qui va suivre, il importe de se rappeler que le Traité a créé dans la Sarre deux organismes entièrement distincts qui dominent, l'un la vie économique et l'autre la vie politique du pays. La propriété entière des mines de charbon a été cédée par l'Allemagne à la France en compensation de la destruction des houillères du Nord. Le bassin sarrois fait partie d'un gisement d'une trentaine de kilomètres de large et d'une centaine de kilomètres de long qui s'étend du Palatinat, à travers la Sarre et la Moselle, jusqu'en Meurthe-et-Moselle. En 1920 il était encore, sur la moitié au moins de sa longueur, un des moins connus qui fussent. L'État prussien avait réservé toutes ses faveurs aux mines westphaliennes, pour lesquelles il creusait des canaux les reliant au Rhin et à la Weser; au contraire, il ajournait indéfiniment la canalisation de la Sarre jusqu'à la Moselle et au Rhin. Il en est résulté qu'après la paix les charbons de la Sarre n'avaient aucune voie navigable vers l'Allemagne, tandis que le canal des Houillères les mettait en communication directe avec Nancy et le Bassin ferrifère de Briey, qui se trouve ainsi admirablement placé pour produire la fonte au plus bas prix.

Le Ministère des Travaux Publics, qui régit les mines

pour l'État français, dispose donc dans la Sarre d'une énorme influence. Non seulement il dirige l'exploitation du bassin et a réussi à en améliorer le rendement dans des proportions considérables, non seulement il contrôle pratiquement toutes les industries qui dépendent de l'extraction de la houille, mais encore le traité lui donne le droit de se servir de la monnaie française pour tous ses achats ou paiements et dans tous ses contrats. Cette stipulation a conduit en 1921, lors de la dépréciation du mark, à faire adopter le franc comme monnaie légale de la Sarre. Enfin le traité autorise la direction des mines à entretenir des écoles primaires ou techniques à l'usage du personnel et des enfants de ce personnel et à y faire donner l'enseignement en langue française, conformément à des programmes et par des maîtres de son choix. La direction des mines a donc créé des écoles primaires où les enfants apprennent le français jusqu'à quatorze ans, et suivent ensuite jusqu'à dix-huit ans les cours d'adultes où l'on complète leur enseignement. Du directeur des mines dépendent le travail de l'immense majorité de la population, les salaires en francs, les écoles où les mineurs envoient leurs enfants. Rarement on vit une telle puissance réunie dans les mêmes mains. On serait tenté de reprendre pour lui le surnom que les mineurs donnaient au baron de Stumm, le magnat de la métallurgie sarroise : *König Stumm*, le roi de la Sarre.

Quant au pouvoir administratif, il a été confié par le Traité à une commission de gouvernement composée de cinq membres que nomme la Société des Nations. Les cinq premiers entrèrent en fonctions le 26 février 1920. Ils étaient : un Français, M. Rault, ancien préfet de Lyon; un Danois, le comte Léon de Moltke-Hvitfeld; un Belge, M. Lambert; un Canadien, M. Waugh; un Sarrois, M. de Boch. On ne se rend généralement pas assez compte des difficultés avec lesquelles ces hommes furent aux prises, et de l'énergie qui fut nécessaire pour les surmonter. En effet, l'annexion de la Sarre par la Prusse, en 1815, avait été beaucoup plus radicale que ne le fut celle de l'Alsace-Lorraine en 1871. La Prusse n'avait laissé à la Sarre aucune autonomie administrative. La commission de gouvernement en arrivant à Sarrebrück se trouvait en présence de fonctionnaires prussiens qui dépendaient de Trèves ou de Coblence, de

fonctionnaires bavarois qui dépendaient de Spire, de fonctionnaires du Reich qui dépendaient de Berlin, tous bien décidés à rester dans leurs administrations respectives. Ils annonçaient dans de grands meetings : « Ce que nous *exigeons* du gouvernement de la Sarre. » Et ils exigeaient de continuer à appartenir à leurs anciens cadres et d'être simplement détachés « en congé » auprès de la commission de gouvernement. La situation de la commission était difficile, car elle ne pouvait pas les remplacer, elle avait besoin d'eux et en même temps elle ne pouvait pas admettre qu'ils restassent soumis à une autre autorité que la sienne.

M. Rault, président de la commission, commença par obtenir des gouvernements prussien et bavarois que leurs fonctionnaires fussent autorisés à entrer au service de la commission. Puis il rédigea le texte du serment de fidélité et d'obéissance à la commission qui allait être exigé des fonctionnaires. Enfin il arrêta des statuts, en vertu desquels il était interdit aux fonctionnaires d'appartenir à n'importe quelle association dont le siège serait en dehors du territoire de la Sarre. Alors l'orage qui s'amoncelait depuis quatre mois éclata.

Dans la nuit du 4 au 5 août tous les fonctionnaires, y compris ceux des écoles et des postes, proclamèrent la grève générale. Le personnel des chemins de fer se joignit à eux, de sorte qu'on put craindre l'arrêt du travail dans les usines et dans les mines. La commission répondit en proclamant l'état de siège. Elle réussit à maintenir l'ordre et à assurer la marche des trains et l'exploitation des mines. Elle sut avec autant d'habileté que de fermeté amener à résipiscence les ouvriers, qu'elle considérait comme de simples grévistes, tandis qu'elle traitait les fonctionnaires en rebelles. Ceux-ci perdirent courage et se soumirent. A la fin de novembre 1920 ils se décidèrent à prêter serment. L'autorité de la commission de gouvernement était sauvée et n'a plus été remise en question.

L'État sarrois avait désormais une tête. Mais quel était son corps? A qui appartiendraient les droits politiques? Deux nationalités étaient en présence : l'allemande et la française, cette dernière considérablement renforcée par les Lorrains·

Il y avait en Sarre un très grand nombre de Lorrains qui travaillaient dans les mines et qui souvent s'étaient mariés dans le pays. Le traité leur rendait la nationalité française. Allait-il les priver des droits politiques qu'ils exerçaient depuis si longtemps?

Le traité donne à cet égard une indication précieuse. On y lit : « Le droit de vote appartiendra sans distinction de sexe à toute personne âgée de plus de vingt ans à la date du vote, habitant le territoire à la date de la signature du traité. » Ce paragraphe s'applique au plébiscite, mais le principe qu'il pose doit régir tout le droit public sarrois, puisque l'État sarrois est créé en vue du plébiscite.

M. Rault fit donc approuver par le conseil de la Société des Nations une ordonnance qui fut publiée le 25 juin 1921 et qui aura peut-être une importance historique, car elle établit nettement la distinction de la nationalité et des droits politiques. Tous les habitants de la Sarre, en vertu du traité, doivent conserver leur nationalité d'origine, sans qu'aucune atteinte y soit portée. Mais il suffit qu'une personne soit établie dans la Sarre depuis trois ans pour que, quelle que soit sa nationalité, elle jouisse de la plénitude des droits politiques. Elle est inscrite sur les listes électorales et peut devenir fonctionnaire, juré, membre du tribunal de commerce, de la chambre de commerce, des tribunaux d'échevins ou des conseils de prudhommes.

Ces principes si libéraux semblaient ne devoir soulever aucune opposition. Pourtant le gouvernement allemand protesta contre cette ordonnance auprès de la Société des Nations. Il a prétendu perpétuer dans la Sarre, au profit des Allemands, les privilèges politiques qui ont causé tant d'intolérables abus dans toutes les régions où des nationalités différentes sont appelées à vivre sur le même sol. A quoi servent les enseignements de l'histoire? N'avons-nous pas vu au Transvaal, dans les Balkans et dans tant d'autres lieux, la guerre provoquée par une minorité nationale qui était privée des droits politiques et qui ne pouvait pas obtenir justice? Pourquoi perpétuer de telles anomalies? La nationalité est essentiellement une culture, une langue, un ensemble de traditions. Elle fait partie de ces droits naturels dont la

législation internationale tend de plus en plus à assurer la protection. Mais pourquoi invoquerait-elle un privilège politique? En établissant dans la Sarre la séparation de la nationalité et des droits politiques, la Société des Nations a posé un principe fécond, qui répond aux affirmations de la conscience moderne, et que nous ne pouvons pas méconnaître sans renier notre propre idéal.

Cependant nous sommes tellement prisonniers des anciens errements qu'il nous faut du temps pour nous en libérer. C'est ainsi qu'en vertu d'une ancienne loi la naturalisation pouvait être accordée seulement aux étrangers qui avaient fait en France un séjour d'une certaine durée — au moins un an, même pour ceux qui avaient rendu des services importants. Cette disposition était contraire à un article du traité concernant la Sarre : « Aucun obstacle ne sera opposé à ceux qui désireraient acquérir une autre nationalité. » Et pourtant il a fallu de longues années pour obtenir la faculté de naturaliser les Sarrois sur place, comme si notre idéal politique n'était pas celui du droit naturel, égal pour tous les hommes, comme si nous étions attachés à la doctrine allemande d'après laquelle les droits politiques sont attachés à des conditions de race et d'habitat!

III

Depuis cette grande époque de 1920 à 1922, où l'État sarrois fut créé au milieu de tant de difficultés, il a vécu tant bien que mal d'une existence en quelque sorte végétative, sans prendre le développement auquel on était en droit de s'attendre. M. Rault me disait, peu de temps après son entrée en fonctions : « Nous sommes obligés de commencer par la dictature, puisqu'il faut créer immédiatement un organisme nouveau. Mais notre régime devra devenir de plus en plus libéral, et à la veille du plébiscite les Sarrois auront toutes les libertés. » Si ce beau programme n'a été que partiellement réalisé, cela tient à des causes profondes qu'il n'est pas inutile de passer rapidement en revue.

Un État a besoin d'unité, de collaboration entre ses différentes parties. Or, nous venons de le voir, l'organe de la

coordination n'existe pas dans la Sarre. La commission de gouvernement, qui relève de la Société des Nations, est sans action officielle sur les Mines domaniales qui relèvent de l'État français. Les Mines domaniales, par leur nature même, n'essaient pas de donner une direction politique aux différentes industries qui dépendent d'elles : elles se bornent à leur céder le charbon à des conditions qui assurent leur existence. Mais à côté de la commission de gouvernement et des mines, ces industries représentent le troisième, et non le moindre, des éléments prépondérants de la politique sarroise.

Aussitôt après l'armistice, sur la demande du gouvernement français, des capitaux français considérables avaient été engagés dans les usines sidérurgiques de la Sarre. Ils s'élèvent à 60 p. 100 du capital de chacun des quatre groupes de Dilling, de Bous, de Brebach et de Differdange, Saint-Ingbert et Rumelange, à 20 p. 100 de Burbach et à 20 p. 100 de Neunkirchen. Mais est-on en droit d'admettre que ces puissants intérêts soient tous favorables à la création d'une république autonome sarroise? Le régime allemand d'avant-guerre, auquel est attaché le nom de M. de Stumm, imposait aux mineurs une rude discipline, mais par là même il inspirait confiance aux capitaux. Croit-on que ceux-ci soient rassurés par la perspective de subir les lois d'un petit parlement sarrois qui ne peut être que de gauche, puisque seuls les partis de gauche et d'extrême gauche défendent en ce moment le *statu quo*? Pour couvrir cette inquiétude d'un prétexte décent, on a allégué que l'autonomie sarroise risquait de servir d'exemple à l'Alsace. Il serait facile de faire justice de cette sottise, mais il n'en est pas moins vrai que les libertés sarroises éveillent la méfiance même dans certains groupes conservateurs et nationalistes.

A cet égard l'éducation du public français serait à faire. M. de Fels a déjà, dans deux articles publiés par cette Revue (le 15 novembre 1930 et le 15 janvier 1931) et dans une conférence à l'Académie diplomatique internationale, brillamment fait valoir l'immense intérêt que l'indépendance de la Sarre présente pour l'avenir de la Société des Nations. Où celle-ci peut-elle mieux exercer son action pacificatrice que dans ce petit pays sarrois, situé au nœud vital des communications entre la France et l'Allemagne?

D'ailleurs y a-t-il pour nous quelque autre solution que le maintien du *statu quo*? Écoutons ce que dit le Traité à propos du plébiscite de 1935 : « *Un vote aura lieu par commune ou par district et portera sur les trois alternatives suivantes* : a) *maintien du régime établi par le présent traité*; b) *union à la France*; — c) *union à l'Allemagne.* » Or personne n'a jamais cru que l'union à la France pourrait être votée dans toutes les communes sarroises. Il est vrai que les sympathies françaises s'appuient sur des souvenirs anciens dans le Warndt, la région qui s'étend sur la rive gauche de la Sarre près du confluent de la Nied. Le traité prévoit que le vote aura lieu par commune, de sorte qu'il n'est pas impossible d'envisager le cas où les communes de la rive gauche de la Sarre voteraient pour l'union avec la France, si celle-ci faisait effort dans ce sens. Mais faut-il souhaiter que le plébiscite se fasse sur cette base nationale, qu'une partie des Sarrois deviennent citoyens français et que les autres deviennent citoyens allemands? Certes, la France est unie à la Sarre par beaucoup de traditions et d'intérêts; le régime actuel est en grande partie son œuvre. Mais c'est précisément pour cela qu'elle paraît peu disposée à accepter un jugement de Salomon comme le partage. Elle ne demande pas que sa frontière du Nord-Est dans sa partie la plus vulnérable soit commune avec l'Allemagne. Son véritable intérêt est dans le maintien du régime établi par le traité.

Pour décider la population sarroise à voter dans ce sens, il faut qu'elle soit satisfaite de son régime et que l'incorporation dans le Reich ne présente pour elle aucun avantage. Du point de vue économique il est facile de montrer que sa situation est relativement enviable. En ce qui concerne le prix de la vie, le chômage, les impôts et les assurances sociales, elle est plus favorisée que la population allemande. Son budget, qui dépasse 500 millions, est alimenté en partie par la quote-part qui lui est payée sur les recettes douanières depuis 1925, date où elle a été incorporée dans le territoire douanier de la France. Le jour où les douanes allemandes la sépareraient de la France, elle perdrait son principal client. De la production des houillères sarroises, 10 p. 100 seulement vont en Allemagne; le reste est partagé à peu près également entre la France et la consommation indigène de la Sarre. Cette dernière restera à peu près

constante, mais croit-on que l'Allemagne pourra absorber tout ce que la France absorbe en ce moment? Rappelons que les réserves houillères de l'Allemagne sont estimées à 280 milliards de tonnes alors que celles de la France sont seulement de 21 milliards et celles de la Sarre de 12 milliards. Qui ne voit que le charbon sarrois va tout naturellement du côté de la France?

Cependant n'oublions pas que les hommes ne se laissent pas conduire par leurs intérêts : en dernière analyse ce sont les passions qui l'emportent. Or dans la Sarre les passions sont surexcitées au plus haut degré par le conflit des deux nationalismes. On en a eu la preuve dans l'attitude qui fut imposée à M. Luitvine de Boch. Il représentait une de ces anciennes familles lotharingiennes que leurs hérédités belges et luxembourgeoises prédestinaient à comprendre l'esprit des marches disputées entre le romanisme et le germanisme[1]. Son aïeul, Jean-François Boch, avait acquis en 1809 l'abbaye bénédictine de Mettlach dont les splendides bâtiments de grès rose se dressent sur le bord de la Sarre. Il y fonda une grande faïencerie qui s'associa plus tard avec celle des Villeroy, installée depuis la fin du XVIIIe siècle à Vaudrevange. Par sa famille aussi bien que par l'importance de ses intérêts industriels, M. Luitvine de Boch était tout désigné pour être le premier membre sarrois de la Commission de gouvernement. Il y siégea donc dès le début. Comme grand industriel il était l'adversaire naturel des agitateurs qui, le 5 août 1920, proclamèrent la grève générale. Mais le caractère politique de la grève était si marqué, les objections qu'on lui fit furent si vives qu'il ne crut pas pouvoir se solidariser avec ses collègues. Il leur offrit sa démission — qu'ils acceptèrent un mois plus tard — en faisant valoir l'état de sa santé et l'obligation de se consacrer à ses affaires personnelles.

Ce n'est qu'un exemple, mais le plus éclatant, de l'état d'esprit qui règne dans la Sarre. Toute personne qui fait preuve de dévouement à l'égard de la Société des Nations devient par là même suspecte et est en butte à toutes sortes d'intrigues d'origine prussienne. Comme il n'était que trop à prévoir, la terreur hitlérienne, triomphante en Allemagne,

1. Alfred de Boch, *La Seigneurie de Fremersdorf*, Paris, 1901.

s'est efforcée d'introduire ses méthodes dans la Sarre. La Commission de gouvernement a eu beau rendre trois ordonnances interdisant le port des uniformes, des insignes et de toutes les manifestations hitlériennes; elle n'a pu empêcher qu'à la suite des décrets-lois du gouvernement hitlérien sur les fonctionnaires, les fonctionnaires allemands de la Sarre n'aient été inquiétés. En vertu d'une loi du 7 avril 1933 tous les fonctionnaires qui sont entrés au service depuis le 9 novembre 1918 et qui n'ont pas reçu la formation habituelle doivent être licenciés avec trois mois seulement de traitement et sans droits à la retraite. L'effet en est rétroactif. Les fonctionnaires sarrois ont été avisés indirectement que des représailles pourraient être exercées contre eux si, après le plébiscite, la Sarre revenait à l'Allemagne. C'est les provoquer à trahir la Commission de gouvernement à laquelle ils ont prêté serment. La Commission de gouvernement vient donc de demander au Conseil de la Société des Nations d'étudier les mesures nécessaires pour sauvegarder les droits de tous les fonctionnaires du territoire de la Sarre, sans distinction d'origine et de nationalité.

Cette intolérable pression a d'ailleurs eu pour conséquence une violente réaction de l'opinion sarroise. Le premier qui l'ait éprouvée est M. von Papen, gentilhomme westphalien marié avec une sœur de M. Luitvine de Boch. Il est devenu ainsi propriétaire à Vaudrevange — Wallerfangen en allemand — cet étonnant village-frontière où, en marchant de l'ouest à l'est, on traverse toutes les nuances de l'arc-en-ciel qui fait passer insensiblement du romanisme au germanisme. Ces attaches lorraines de M. von Papen expliquent beaucoup de choses dans son caractère. Il leur doit la parfaite connaissance du français qui lui a rendu de si grands services dans les conférences internationales. Aussi se considère-t-il toujours comme à moitié Sarrois. Récemment à Vaudrevange l'association chorale d'hommes, la *Liedertafel*, lui offrait le diplôme de membre d'honnenr dans un portefeuille à ses armes. Lors des funérailles des victimes de la catastrophe de Neunkirchen, le 14 février, tandis que M. Paganon, ministre des Travaux publics, représentait le gouvernement français, M. von Papen vint représenter le gouvernement du Reich.

Confiant dans le prestige qu'il attribuait à ses fonctions de vice-chancelier, il a cru pouvoir convoquer les représentants de la presse sarroise, à l'exception, bien entendu, de ceux des journaux communistes et indépendants. Il voulait leur faire l'apologie de sa politique et du régime hitlérien. Or, chose remarquable quand on se rappelle la place éminente qu'il occupa dans le parti du Centre, les délégués des journaux catholiques refusèrent catégoriquement de se rendre à son appel et le laissèrent en tête à tête avec les représentants de la presse d'extrême droite. Il fit publier par l'agence Wolff une protestation contre ce refus d'entrer en relations avec lui « qui est si étroitement lié au pays sarrois ». La *Landes Zeitung*, le grand journal catholique, qui est le plus important organe de l'opinion sarroise, lui répondit avec hauteur : « Non pas nous seulement, mais l'immense majorité de la population sarroise a pris connaissance avec un profond regret et avec indignation des nombreux discours ministériels du cabinet d'Empire actuel. » Impossible de mieux expliquer le divorce entre la Sarre et le Reich.

L'opinion catholique est prépondérante dans la Sarre. C'est pourquoi, dès l'institution de la Commission de gouvernement, on a attaché une grande importance à la création d'un vicariat apostolique sarrois relevant directement du Saint-Siège. Les précédents ne manquaient pas. Au lendemain de la guerre, des vicariats apostoliques furent créés sur la côte dalmate et en Haute-Silésie, où ces fonctions délicates furent confiées à Mgr Ratti, le pape actuel. Pour résister à une demande si justifiée en faveur de la Sarre, le Saint-Siège dut aller chercher un exemple à Arica, la province péruvienne contestée entre le Pérou et le Chili, et qui, jusqu'au plébiscite, n'a pas été soustraite à la juridiction de son évêque ordinaire. C'est ainsi que la Sarre est restée partagée entre l'obédience de l'évêque de Spire pour la partie bavaroise, et de l'évêque de Trèves pour la partie prussienne. Ce dernier, Mgr Bornewasser, passe pour être peu favorable au régime de la Société des Nations.

Pour suivre les mouvements de l'opinion sarroise il est tout naturel de consulter le *Landesrat*. En vertu du traité la Commission de gouvernement a le droit de « créer tels organes

administratifs et représentatifs qu'elle estimera nécessaires ». Elle en a profité pour instituer le 25 mars 1922 une sorte de petit parlement consultatif, le *Landesrat*, formé de trente membres élus au suffrage universel et au scrutin de liste par l'ensemble de la population de la Sarre. Pour être éligible, il faut être originaire du territoire de la Sarre et l'habiter. Le résultat des dernières élections est significatif. Les partis y ont obtenu la représentation suivante : 14 membres du Centre, 4 socialistes, 4 communistes, 2 membres du « parti économique », deux « nationaux-allemands » et deux nationaux-socialistes. On voit que l'avenir de la Sarre est entre les mains du Centre et on aimerait à y trouver un gage d'entente. Malheureusement le chef du Centre, M. Levacher, bien qu'il porte un nom français et qu'il soit originaire de Sarrelouis, nous est nettement hostile.

Il faut dire que jusqu'ici notre politique a été mal définie. Beaucoup de Sarrois ont pu croire que notre but était d'obtenir un plébiscite d'union à la France, ce qui est manifestement contraire à leurs vœux. Ils nous reprochent d'autre part de les avoir soumis par le traité de paix à une véritable dictature, puisque la Commission de gouvernement les régit à coups d'ordonnances. Mais aurait-il été impossible de les rallier au régime actuel si, entre la Commission et eux, on avait interposé un gouvernement responsable devant l'assemblée élue? Les Français qui étaient en relations constantes avec la Sarre, comme M. Arthur Fontaine, président de l'Office des mines domaniales, avaient toujours préconisé l'application du programme libéral que M. Rault nous avait fait espérer lors de son entrée en fonctions. Je me rappelle une longue discussion à ce sujet avec M. Fontaine, à la suite de laquelle il m'écrivait le 29 novembre 1929 : « J'y ai réfléchi toute cette nuit... En ce qui concerne la Sarre, dont je suis gêné actuellement pour parler, j'accorde qu'il eût été opportun (pour ma part je l'ai toujours désiré) de donner au territoire un parlement responsable, sous la réserve des actes de politique intérieure et étrangère réglés par le traité de paix jusqu'en 1935. » Tous ceux qui ont connu M. Fontaine retrouveront dans ces mots la marque de sa générosité et de sa clairvoyance.

Pour conclure, résumons les vœux qu'il est permis de former.

Puisque le gouvernement français a enfin une politique sarroise, il ne doit pas craindre de l'affirmer à Genève. On n'ose guère y parler de la Sarre, parce qu'on la considère comme « une affaire française ». C'est donc à la France à donner l'exemple du désintéressement, à proclamer qu'elle répudie toute idée d'agrandissement territorial du côté de la Sarre. Elle arracherait ainsi à ses adversaires l'arme avec laquelle elle est le plus perfidement attaquée.

Pourquoi, dans le discours que notre représentant fait chaque année à l'assemblée de la Société des Nations, ne mentionnerait-il pas notre désir d'octroyer aux Sarrois une constitution parlementaire? Cette déclaration généreuse, si conforme aux traditions françaises, répondrait aux vœux de la population sarroise. Les hitlériens lui représentent qu'elle n'a pas le droit de protester contre la tyrannie d'outre-Rhin, puisqu'elle-même accepte la tyrannie d'une commission de gouvernement qui n'a même pas l'avantage d'être nationale. Quelle force auraient les partisans du *statu quo*, s'ils pouvaient répondre que le *Landesrat* a désormais un ministère responsable devant lui, et que les libertés parlementaires, exilées d'Allemagne, trouvent un refuge dans la Sarre! Elles ne porteraient nullement ombrage à la Société des Nations, qui continuerait à être représentée par la Commission de gouvernement, comme le Roi d'Angleterre est représenté dans les différents Dominions par un Lieutenant-gouverneur. Celui-ci n'est pas atteint par l'échec d'un ministère devant le parlement local. D'ailleurs un régime analogue fonctionne déjà à Dantzig, où le le sénat, qui constitue un véritable petit parlement, siège à côté du Haut-Commissaire de la Société des Nations. Si le régime de Dantzig était octroyé aux Sarrois, ils y trouveraient un avantage considérable sur leur situation actuelle. Alors que dans tout le reste de l'Allemagne le parlement n'est plus qu'une fiction, la presse est bâillonnée, les réunions sont interdites à tous les partis anti-gouvernementaux, la Sarre deviendrait l'asile des libertés publiques. Quel prestige en rejaillirait sur la Société des Nations et sur la France, qui retrouverait son antique mission de protectrice des « libertés germaniques »!

Faut-il ajourner l'exécution de ce programme jusqu'au plébiscite et se borner à en donner la promesse? On sait trop ce

que valent des promesses dans l'atmosphère surchauffée de ces grandes consultations populaires, quand les foules ouvrières sont en butte aux surenchères électorales. Ce n'est pas au dernier moment qu'on pourra inculquer aux Sarrois le sentiment de leur indépendance, s'ils ne voient pas déjà fonctionner les institutions destinées à l'assurer. Et qu'on ne répète pas, comme on l'a dit trop souvent, que le retour de la Sarre au Reich est la condition indispensable de l'établissement de bonnes relations entre la France et l'Allemagne. Personne ne méconnaît moins que nous la grandeur du germanisme et de la culture allemande. N'est-ce pas nous qui avons célébré avec le plus d'éclat le centenaire de Gœthe? Mais il est permis de penser que sur le plan politique le respect des libertés sarroises aurait dû être à la base de toutes les tentatives de rapprochement franco-allemand, qui ont été ébauchées avec plus de bonne volonté que de connaissance des données exactes du problème. L'intérêt commun de la France et de l'Allemagne est de voir entre elles une zone franche où puissent s'échanger leurs produits et leurs idées, où puisse s'organiser cette collaboration dont on parle toujours mais qui — la preuve en est assez évidente — ne peut pas être réalisée directement entre les deux États. Qui dira les bienfaits à attendre d'une université sarroise, d'une presse sarroise, le jour où ce pays exercera le rôle d'intermédiaire auquel il est destiné par la nature, par l'histoire et par la politique! La solution que nous recommandons répond autant à l'intérêt de la Sarre qu'à celui de ses voisins. Le plébiscite ne doit pas être fait en faveur de la France ou en faveur de l'Allemagne, mais en faveur de la Liberté.

JEAN DE PANGE

PAUL DE SAINT-VICTOR ET LA FAMILLE HUGO

Ils sont rares, aujourd'hui, ceux qui, déjà capables de jugement artistique et littéraire il y a un demi-siècle, ressentirent la brusque disparition de Paul de Saint-Victor comme une atteinte portée au goût français. Ceux-là, témoins et ouvriers obscurs de cette décade qui suivit la guerre de 1870, dont l'histoire dira plus tard l'énergique vertu dans l'effort de relèvement national, professaient une vive admiration pour l'auteur de *Hommes et Dieux* et des *Deux masques*. Ces deux livres, sans parler d'un troisième, *Barbares et Bandits*, cri du patriotisme ulcéré contre l'envahisseur allemand et la Commune, avaient leur place réservée sur les rayons du travailleur intellectuel, en ces années d'examen de conscience, d'attente et de volontaire espérance, qui suivirent le grand écroulement que l'on sait. Il y avait encore des Dieux, il y avait encore des hommes. L'un d'eux, rendu à la France, était l'idole de Paris. L'étudiant provincial qui, son « manuel » à la main, repassait les matières du concours prochain sous les ombrages du Luxembourg, pouvait y rencontrer, entre deux séances du Sénat, Victor Hugo, tenant Jeanne par la main, et méditant quelque suite à *l'Art d'être grand-père*. Nous-mêmes, n'avons-nous pas entendu sa voix pleine de larmes, au Père-Lachaise, lorsqu'il dit l'adieu suprême à son compagnon Edmond Adam, en ce printemps de 1877, où la masse populaire, qui serrait le poète à l'étouffer, faillit faire une manifes-

tation enthousiaste parmi les tombes, manifestation que la voix profonde de Gambetta, invité par la foule à parler (on était au lendemain du Seize mai), eut de la peine à réprimer, en invitant les citoyens au silence? Et Gambetta lui-même, n'était-il pas un de ces hommes dont on espérait de glorieux lendemains, alors que ses jours étaient déjà comptés, comme l'étaient ceux de Saint-Victor?

Le 9 juillet 1881, Saint-Victor venait d'achever son feuilleton hebdomadaire et se mettait à table lorsque, tout à coup, il poussa un grand cri et tomba. Il était foudroyé. Ainsi disparaissait l'écrivain qui, depuis une trentaine d'années, régnait, le mot n'est pas trop fort, sur la critique littéraire et artistique, et dont les articles hebdomadaires, les Salons, les critiques dramatiques, les grandes chroniques à l'occasion, guettées, admirées par une élite, jalousées par plus d'un confrère inférieur, exerçaient auprès du grand public une sorte de magistère de la pensée et du style. Nul critique, aux temps les plus brillants du facile Jules Janin, du délicieux Théo, et même de l'enveloppant et pénétrant Sainte-Beuve, ne tint le sceptre avec cette autorité souveraine. C'est que Saint-Victor, à côté de ces grands aînés, se révéla dès ses jeunes débuts comme un maître. Chez lui, style et pensée allaient de pair. De là non seulement l'estime, mais la véritable admiration dont ces aînés entouraient ce cadet, comblé par la nature de dons exceptionnels que fortifiaient l'étude et la volonté. Sur l'éclat de ce style, sur le relief de ces pensées qui s'incrustent souvent dans le plein de la phrase comme des gemmes dans un métal, tout a été dit, et par des maîtres, et par de charmants amis, qui ont nuancé leur admiration d'un sourire, à la française. Plusieurs « mots » sur Saint-Victor sont connus, et ont fait fortune. Tel celui de Lamartine, qui le trouvait trop éblouissant : « Quand je *lis* Saint-Victor, je mets des lunettes bleues. » Tel autre, de Delacroix : « Saint-Victor a une coupe d'or : tout ce qu'il y verse devient brillant. » Ou celui-ci du gracieux Aubryet : « Paul de Saint-Victor est le Don Juan de la phrase, l'homme qui, à ma connaissance, a eu le plus de bonnes fortunes de style, sans compter ses bonnes fortunes de pensée. » On pourrait multiplier ces citations, et dans cette *raccolta*, amusante et suggestive, on n'exclurait ni cette réponse

d'Aubryet aux jaloux qui raillaient le « feu d'artifice » de Saint-Victor : « Ils confondent ce qui est fugitif avec ce qui dure, Apollon avec Ruggieri », ni ce que le majordome anglais du café Florian, à Venise, répondait à *Ignotus* du *Figaro* — qui le questionnait sur Saint-Victor traversant la place Saint-Marc : « C'est un Vénitien qui va très souvent à Paris. »

Un Vénitien, le mot s'est placé de lui-même sous la plume de Théophile Gautier et de Sainte-Beuve. Le premier, sans connaître encore Saint-Victor autrement que par ses articles du début, saluait ce jeune confrère, dans une description d'art : « Mais je n'ai pas le vocabulaire vénitien de Paul de Saint-Victor. » Et beaucoup plus tard Sainte-Beuve, qui fut toujours en sympathie coquette avec Saint-Victor, et qui l'a traité avec une magistrale grâce dans ses *Nouveaux Lundis*[1], l'a appelé, entre autres, le Vénitien du feuilleton. Mais il l'a caractérisé, dans le même article, de bien d'autres manières, toutes à retenir. L'allure de l'écrivain, d'abord : « Le talent armé comme pour un combat ou pour une fête. Salut et honneur! » La richesse de son savoir ensuite : « Sa vaste culture toujours neuve, originale, inventive et heureuse d'allusion et d'à-propos, ... et qui, même lorsqu'elle sort d'un coffre antique, a la splendeur d'une étoffe d'Orient. » Dans son respect pour ce domaine de l'art qui est le sien, dit encore Sainte-Beuve, « il tracerait, comme pour le pourtour des temples antiques, un sillon sacré ». En cela classique, « classique toutefois comme pourrait l'être un fils retrouvé de Chateaubriand ». C'est là du meilleur Sainte-Beuve sur le meilleur Saint-Victor. Et la suite est encore à écouter, sur la sincérité de celui en qui plus d'un voulait voir surtout un orfèvre : « Il a au plus haut degré et possède en toute sincérité la religion de l'art, la religion littéraire. A la manière dont je les lui ai vu quelquefois défendre, dans la conversation comme dans ses écrits, j'ai compris qu'il y a bien réellement des Dieux... M. de Saint-Victor est un homme de foi et de conviction dans l'art et dans les lettres : il perpétue en lui une race d'esprits qui diminue chaque jour. » Ces lignes sont écrites à une époque (1867) où le succès

1. *Nouveaux lundis*, tome X, p. 438-448; *Constitutionnel*, 28 janvier 1867. — Sainte-Beuve a d'ailleurs maintes fois nommé et cité Saint-Victor, toujours avec honneur. — Et puis, il y a ses lettres.

de *la Belle Hélène*, d'*Orphée aux Enfers*, mettait Paul de Saint-Victor hors de lui, en attendant que, la veille de sa mort, il invectivât contre « l'immonde *Nana* » (1880).

Tel est le Saint-Victor qu'admiraient, qu'aimaient les survivants de ce qu'on peut appeler le « romantisme sacré », Sainte-Beuve, et naturellement Théophile Gautier parvenu à la gloire. C'est ce profond artiste, qui se prononce ainsi sur *Hommes et Dieux* : « Quel pur sentiment de l'art grec, quelle profonde et enthousiaste compréhension de la Beauté! comme cela est au-dessus des Winckelmann, des Creuzer, des Ottfried Müller! » Certes! Les Winckelmann et les Creuzer furent en leur temps nécessaires. Mais combien n'était pas à son tour nécessaire et bienfaisant surtout en pleine fête impériale, l'hiérophante qui embouchait la trompette d'or des Panathénées au temps d'Offenbach, et, qui seul, campé sur cette Acropole où méditait silencieusement, sans qu'il s'en doutât peut-être, ce frère discret, ce « païen mystique » qu'était Louis Ménard, représentait une « École d'Athènes » littéraire qui apportait un renfort singulier à l'institution française, si justement fière de ses Burnouf et de ses Beulé.

Mais, si l'excès en tout est un défaut, cet excès de richesse n'a-t-il point paru un danger à ses admirateurs les plus déclarés? Et n'est-ce pas en partie à cause de cet éblouissement trop continu qu'on voit décroître aujourd'hui le nombre des lecteurs de Saint-Victor? Certes, son nom n'est point tombé dans l'oubli. Cependant il mérite davantage, et c'est ce que faisait remarquer naguère, avec beaucoup d'opportunité, un article de M. Albert Thibaudet[1]. Oui, en ce sens, « trop est trop ». Sainte-Beuve, doucement, avait glissé une réserve dans ses éloges. Taine, à son tour, dans un large article des *Débats*[2] où le livre des *Hommes et Dieux* est qualifié de « sorte de Panthéon, comme le *Romancero* d'Henri Heine », Taine n'en regrettait pas moins que « trop de pierreries vinssent consteller et comme bosseler la trame du style ». Il ajoutait : « A mon sens, il y en a trop, et parmi tant de diamants on rencontre quelques pierres fausses. » Disons plutôt, si l'on veut, quelques perles de culture.

1. *Nouvelles littéraires* du 24 janvier 1931. La conclusion est à retenir, sur la beauté des pages antiques des *Deux masques* : « Rien au-dessus! »

2. Du 28 janvier 1867.

De cet excès glorieux, que Saint-Victor paie chèrement aujourd'hui, les raisons et les causes seraient à rechercher, s'il ne les donnait lui-même, dans des lettres restées presque toutes inédites[1]. Il s'y trouve de bien éloquentes confessions, et sinon un « mal du siècle » analogue à celui de Musset, du moins un « mal de l'art », analogue à celui de Théophile Gautier, et autrement aigu, autrement douloureux. A vingt-cinq ans, fougueusement épris d'une femme dont la qualité d'esprit répondait à la sienne, il écrit : « A dix-huit ans, à l'âge où l'âme haletante boit le fiel quand le vin lui manque, Pise me fascinait, comme une tombe creusée dans le marbre de l'art et pleine des mystères de l'*acedia*. Je rêvais d'aller y coucher ma vie à l'ombre de la Tour penchée et d'y dormir dans la sombre sérénité de l'isolement. Aujourd'hui la sociabilité parisienne m'a entraîné dans sa ronde tourbillonnante; la solitude me tuerait. Je suis comme ces poissons marins qui ne peuvent vivre que dans l'écume et le mouvement de la lame, et que l'eau douce empoisonne. » Il roula en effet, un instant dans ce tourbillon, dans ces années 49-52 si dures pour l'élite, entre une république avortée et un césarisme suspect, tous deux sanglants démentis aux plus généreux enthousiasmes. Aristocrate de sang et d'esprit, nourri dès l'enfance aux leçons et aux spectacles de la Ville éternelle, d'ailleurs rallié à l'idée d'une république « antique » et au libéralisme intégral, ce jeune talent, hier près d'éclore à la chaleur de Lamartine, — dont Saint-Victor fut en 1848 le secrétaire intime, — connut les pires souffrances de l'esprit et de l'âme en ces années de cruels refoulements. « Mon sang royaliste remonte par moments en fougueux bouillons à la surface de mes veines, et mes prédilections natives pour l'autorité, le rang, la naissance, la discipline sociale, l'ordonnance sévère des choses et des hommes m'assiègent comme des remords de la vérité méconnue et blasphémée » (5 mars 1850). Et encore : « Que veux-tu? Je suis né dans le cabinet des antiques. J'ai été bercé sur les genoux d'une aïeule qui avait été dame d'honneur de Marie-Antoinette.

1. Quelques fragments en ont cependant été publiés par M. Alidor Delzant, dans son livre, puisé aux sources, sur *Paul de Saint-Victor* (Calmann, 2e édition, 1886), p. 61-64 et 79-87.

Et la poudre de l'ancienne Cour, cette poudre de l'Olympe monarchique, a enveloppé mon enfance d'un nuage enivrant et fantastique. Mon esprit est libéral, mais mon tempérament est jacobite » (25 mars 1850). Où se prendre, dans ces années sombres, à quelle foi consacrer une âme ardente ? « Résigne-toi, mon âme, plonge-toi dans les joies de l'art comme Clarence dans son tonneau de malvoisie! » (février 1850). Une phrase? une réalité. Du 4 avril 1850 : « Je me suis mis depuis trois semaines à une histoire de la sculpture moderne, que j'ecris avec un éperdument d'entrain vraiment voluptueux... L'art plastique est la seule étude qui me charme et qui me suscite. C'est la seule qui ne se trompe pas. Si dans ma vie je n'atteins pas la beauté, je mourrai du moins les yeux attachés sur elle. »

Cependant, en marge de cette étude sur la sculpture moderne (jamais parue), il écrivait des articles brillants, moqueurs parfois, remarqués tout de suite, à *la Semaine*, à *la Mode*, et où sa verve étincelante, à l'occasion cinglante, lui valait, avec des admirateurs de choix (Th. Gautier, Barbey d'Aurevilly), des inimitiés déjà bien constituées. La femme qu'il aime s'en inquiète. Il lui répond : « Quant à ceux qui me reprochent le ton de mes controverses, je m'en moque de fond en comble... Je sais très bien que ce n'est pas avec cette allure qu'on *fait son chemin* (c'est lui qui souligne), comme disent les finauds du savoir-faire et de la platitude.

« Mais si, pour arriver, il faut, à tout moment, donner au premier venu sa démission de soi-même, je resterai en route et en bonne compagnie. Au reste, je n'appelle personne et n'invite qui que ce soit à entrer dans ma vie. Je ne tiens qu'à mes amis. Les autres... » (16 décembre 1850).

Ces amis, ils sont déjà nombreux, et d'une qualité rare[1]. Nommer Lamartine, Th. Gautier, les Goncourt, Barbey d'Aurevilly, George Sand parmi les correspondants les plus célèbres et les plus dévoués de Saint-Victor, n'est-ce pas tout dire? Sans parler de ces maîtres du journalisme que sont Émile de Girardin, Arsène Houssaye ou Paul Dalloz? Un nom cependant domine tous les autres. Près de

1. Voir *Paul de Saint-Victor et ses correspondants* (*Mercure de France* du 1er juin 1933).

trente années durant, Saint-Victor voua sa plume au grand exilé d'Hauteville-House, à Victor Hugo et à sa famille. C'est assez faire connaître son courage. Et la sensibilité, d'autre part, chez ce prétendu impassible, éclate dans une lettre inédite adressée à son ami Taine, que nous sommes heureux de pouvoir reproduire :

28 décembre 1869.

Mon cher ami,

Je lis aujourd'hui seulement l'article que vous avez écrit sur mes Femmes de Gœthe, *et je vous en remercie de tout cœur. C'est un fier et charmant plaisir que d'être loué par un grand esprit. Permettez-moi cependant de n'accepter qu'à demi la superbe indifférence en matière de passion et de réalité que vous m'attribuez. Autant que je vous ai compris, vous me rangez dans la nouvelle école des impassibles. Je ne m'y rattache — croyez-le bien, — par aucun côté. J'ai même une antipathie pour le dogmatisme plastique. La guenille de Chrysale, quand elle est secouée par Molière ou par Shakespeare, me plaît presque autant que le marbre sculpté par Phidias. J'aime la vie, et si je la recherche surtout dans l'art, ce n'est point parce qu'il en est la pétrification, mais le perfectionnement et l'accomplissement supérieur. Comment admirerais-je tout ce qu'il y a de chaleur dans votre force, d'enthousiasme dans votre compréhension de toutes choses, de sève et de feu dans votre talent magistral, si j'étais le marmoréen et le dégoûté que vous dites?*[1]

***

L'amitié de Hugo et de sa famille a marqué de l'empreinte la plus profonde l'esprit et le cœur de Paul de Saint-Victor, ainsi qu'en témoignent les soixante lettres que nous avons sous les yeux, et dont plusieurs sont signées par Charles Hugo, François-Victor Hugo, et madame Hugo elle-même. Toute la famille est là, ainsi que le dévoué Vacquerie, véritable fils adoptif associé à tous les deuils et à toutes les destinées des Hugo depuis la catastrophe de Villequier.

1. Documents Delzant (manuscrits).

Ce fut le hasard qui rapprocha les deux hommes. Quand Lamartine, dès les journées de février 1848, dans le ministère qui dut s'improviser à l'Hôtel de Ville, prit le portefeuille des Relations extérieures, il appela à son cabinet Paul de Saint-Victor. Par ce geste spontané, il acquittait une dette ancienne : le père de son jeune attaché, le comte de Saint-Victor, n'avait-il pas, au printemps de 1820, avec l'abbé de Rohan, prédit et préparé le succès des *Méditations*, et la première édition, chez l'obscur libraire Nicolle, n'était-elle pas due à son zèle? Paul de Saint-Victor, en entrant au secrétariat de Lamartine, y trouvait Charles Hugo. Et, sans doute, ce fut un premier contact admirable que celui de ces deux jeunes gens, dans l'éclat de leur jeunesse, vingt-trois ans, — de leur talent déjà formé, et à l'aube des temps nouveaux qu'annonçait Lamartine... On sait ce que dura ce rêve. L'année suivante devait voir Lamartine tombé, réfugié à Saint-Point, et, peu après, la famille Hugo prenait la route de l'exil. Charles Hugo n'en écrira pas moins, près de vingt ans plus tard, à son ancien « collègue » du cabinet Lamartine, en recevant son livre : « Vous n'aviez pas besoin de m'écrire pour me recommander votre livre. Vous m'avez trop appris à vous admirer, j'ai trop appris à vous aimer » (1867).

C'est que, dans l'intervalle, Paul de Saint-Victor n'avait laissé passer aucune occasion, dans le journal *la Presse* où il était entré en 1855, de rendre au génie de l'exilé l'hommage qui lui était dû, et de parler avec enthousiasme de ses œuvres. A peu près seul, sous l'Empire, il eut ce beau courage, malgré les risques courus de ce fait par le journal. Mais en cela, Émile de Girardin, son directeur, fut son généreux complice.

Le 28 décembre 1856, à propos d'une *Esméralda*, du compositeur Lebeau (aujourd'hui ignoré), donnée à l'Opéra de Paris, Saint-Victor transforma le compte rendu musical qu'il était censé faire en un éloquent rappel de *Notre-Dame de Paris* et de son auteur. De là une première lettre de Victor Hugo, datée d'Hauteville-House, 4 janvier 1857 :

Monsieur, trouvez bon que je vous remercie. Vous venez de parler de Notre-Dame de Paris *en admirables termes. Quoique je vive (si je vis) en dehors de tout, si désintéressé de toute chose*

et de moi-même que je sois à cette heure, il m'est impossible de ne pas sentir profondément ce que valent quelques pages de vous sur un livre de moi. Je suis un de vos lecteurs assidus, c'est-à-dire un esprit attentif à votre esprit... Vous prononcez mon nom quelquefois; je suis depuis longtemps votre débiteur; aussi est-ce avec empressement que je saisis aujourd'hui cette occasion, non d'acquitter ma dette, mais de la constater[1]...

Chacun de ces termes est pesé. Et leur modération même, qui fera bientôt place à ces débordements d'éloges dont Victor Hugo était coutumier envers ses admirateurs, est preuve de sincérité. Il est exact qu'à Hauteville-House la lecture des feuilletons de Saint-Victor, dans *la Presse* du lundi, était pour tous un régal. Charles Hugo, François-Victor, madame Hugo, Vacquerie et Meurice, qui faisaient la navette, porteurs de messages qui échappaient ainsi aux mouchards, fournissent de ce fait des témoignages multiples. Saint-Victor dut répondre, et nous devinons avec quelle ardeur. Mais que sont devenues ses lettres à lui? Il est vrai que nous avons ses articles, si nombreux, qu'au lendemain de sa mort ses amis en ont composé un volume, paru encore du vivant de Victor Hugo[2].

L'année suivante, Paul de Saint-Victor perdait son père, Maximilien Binsse de Saint-Victor, poète, helléniste et historien, homme d'une distinction rare, un de ces émigrés de l'intérieur qui se ruinèrent pour le roi et connurent les prisons de l'Empire, cet ami de Lamartine avant 1820, que connut Sainte-Beuve et qui revit trois fois dans les *Lundis* sous le plus délicat des éloges[3]. Sitôt ce deuil connu à Hauteville-House, Hugo écrit au fils, le 18 avril 1858 :

Dans ma première jeunesse, j'avais eu l'honneur de connaître M. de Saint-Victor. J'appréciais vivement cet esprit élevé et délicat. Il avait sans doute gardé peu de souvenirs d'un adolescent, mais moi j'avais placé dans le meilleur de ma mémoire

1. Cette lettre, dont nous ne citons que l'essentiel, est une des trois qu'Alidor Delzant a publiées intégralement dans son livre sur Saint-Victor. Mais il a eu tout le dossier Hugo entre les mains, il en avait pris une copie complète, que nous avons contrôlée avec les originaux.

2. *Victor Hugo*, par Paul de Saint-Victor (Paris, Calmann, in-8° de IV-388 pages, 1884).

3. *Premiers Lundis*, t. 1er; *Nouv. Lundis*, t. V et X.

et de mon cœur son nom, que depuis vous avez rappelé et remis en gloire avec tant de puissance et d'éclat.

Les échanges du cœur s'ajoutent maintenant à ceux de l'esprit et vont donner aux lettres de toute la famille un caractère d'intimité. Au reste, en cette même année 1858, le fidèle Paul Meurice va chez Saint-Victor de la part de madame Victor Hugo, le manque, et lui écrit : « Madame Victor Hugo repart mercredi prochain (pour Hauteville-House), et désire fort ne pas partir sans vous connaître. Elle dîne avec nous *mardi*, et j'allais vous prier de vouloir bien venir dîner avec elle. Il n'y aura absolument que nous et notre ami Gautier. » Ainsi s'établit le premier contact entre lui et la femme attachante, dont la disparition, dix ans plus tard, lui inspirera d'émouvantes pages.

Dans les années suivantes, 1859, 1860, 1861, 1862, c'est avec les fils de l'exilé, maintenant écrivains, que la conversation s'engage. Six lettres de François-Victor Hugo, cinq de Charles Hugo, témoignent du zèle avec lequel le brillant critique de *la Presse* suit chacune de leurs productions. Charles, le 29 mars 1861, le remercie chaleureusement « des lignes trop flatteuses qu'il a bien voulu consacrer à *Je vous aime* », une pièce dont la réussite ne s'imposait guère. « Un éloge de vous vaut tout un succès. » Au reste, il est son assidu lecteur, « comme tous les ermites d'Hauteville-House ». Son frère, que Saint-Victor ne semble pas avoir connu, multiplie les témoignages de sa reconnaissance pour les articles magnifiques, et souvent profonds, dont Saint-Victor salue, au fur et à mesure de leur apparition, les volumes de sa traduction de Shakespeare[1].

« Heureux que vous êtes! s'écrie-t-il. Chaque fois que vous jetez la sonde dans l'abîme, vous touchez le fond! Prospéro lui-même n'a pas de mystère pour vous » (12 janvier 1860). Trois semaines après : « Avant-hier c'était Hamlet, hier c'était Miranda, aujourd'hui c'est Richard III qu'évoque votre critique puissante, celui-là le doute, celle-ci la candeur, le

1. Ces articles parurent, après la mort de Saint-Victor, dans le volume III qui fut donné comme la suite des *Deux masques*, sous le titre : *les Modernes*. Notons que Saint-Victor, nourri de Shakespeare et possédant la langue anglaise, avait toute qualité pour juger la traduction de Fr.-Victor Hugo.

troisième l'hypocrisie, que votre critique éloquente a replacés sur trois piédestaux. Quelles magnifiques préfaces dont ma traduction a été l'heureux prétexte!...

» ...Comme vous expliquez la ténacité de ce masque (chez Hamlet) qui finit par entrer dans la chair et par devenir visage! Voilà un aperçu qui est tout à vous, et je ne sache pas que la critique anglaise et allemande ait même entrevu cette éclaircie...

» Soyez donc remercié d'avoir traité l'apparition d'un livre venu de l'exil comme une première représentation. »

Après l'article sur *Othello* : « Les premiers volumes de ma traduction ont tous été dédiés à ma famille; les volumes suivants doivent être dédiés à mes meilleurs amis. » Et il lui demande l'autorisation de lui en dédier un.

Enfin, le 10 octobre 1861 : « La série des revues que vous avez publiées sur ma traduction restera comme le plus éloquent et le plus admirable commentaire que jamais le poète ait inspiré. Schlegel et Coleridge vous envient du fond de leur tombe, et vous remercient. »

En 1862, c'est Victor Hugo qui reprend la conversation. *Les Misérables* commencent à paraître et Saint-Victor leur consacre un premier article, dont la suite demeura en suspens (le journal sans doute reçut un avertissement). « Vous écrivez depuis quatorze ans, page à page et jour à jour, un des grands livres du temps », lui écrit V. Hugo. « On sent, dans vos enseignements d'artiste et de philosophe, le profond attendrissement de la justice et de la vérité... Je suis fier aujourd'hui de l'œuvre que vous attachez à mon œuvre[1]... » L'année suivante, ce sont *les Misérables* représentés à Bruxelles, dans l'adaptation faite par Charles Hugo de l'œuvre de son père au théâtre. Chauds éloges de Saint-Victor. Remerciements émus d'Hugo et de son fils (Hauteville-House, 22 janvier 1863, et Paris 23 janvier). Et cette même année voit paraître, de madame Hugo, le *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*. Sur ce qu'en a dit Saint-Victor, écoutons madame Hugo elle-même :

1. Voir la lettre entière dans Alidor Delzant, ouvr. cité, p. 115-116, 2 octobre 1862. Il ne faudrait pas croire que, malgré la grandeur de l'éloge, Saint-Victor renonçât à toute liberté critique. Sa fierté d'esprit lui dicte les restrictions nécessaires.

« Le resplendissant article dont mon humble travail est si fier se double pour moi du bonheur de vous avoir écouté... Dans ce commentaire de maître, j'ai peine à me retrouver » (7 août 1863). Et l'apostille, au-dessous de la signature de sa femme, de Victor Hugo : « Vous êtes un grand critique, parce que vous êtes un grand poète... Je vous demande la permission de contresigner la lettre de madame Victor Hugo. Elle vous admire, et je vous aime. »

« Grand critique, parce que grand poète », formule qui n'est pas ici rhétorique, mais vérité, voire profonde, sur Saint-Victor. Hugo y revient, avec des variantes qui sont également à noter, à propos de l'article de Saint-Victor sur les *Chansons des rues et des bois* (10 décembre 1865) : « Votre critique peint, et, dans votre éloquence, il y a une philosophie. Du reste, c'est la règle, sans exception : qui est splendide est profond. Cette loi est sur la nature comme dans l'art. »

Dans cette même lettre le ton, sans rien perdre de sa hauteur contemplative, glisse jusqu'à la confidence : « Sur cette roche où je vis, dans la brume et dans la tempête, je suis parvenu à me désintéresser de toute chose, excepté des grandes manifestations de la conscience et de l'intelligence. Je n'ai jamais eu de haine et je n'ai plus de colère. Je ne regarde plus que les beaux côtés de l'homme, je ne me courrouce plus que contre le mal absolu, plaignant ceux qui le font et qui le pensent; j'ai profondément foi au progrès; les éclipses sont des intermittences, et comment douterais-je du retour de la liberté puisqu'à tous mes réveils j'assiste au retour de la lumière!

» Vous êtes, dans ce temps trop tourné vers la matière, un distributeur d'idéal. Vous rendez aux esprits cet immense service de leur faire comprendre l'âme universelle, démontrée par les chefs-d'œuvre dans l'art comme par les prodiges dans la création. Vous êtes une des lumières du beau et du vrai. »

On comprend donc que, dans la communion de cette supérieure entente, le poète écrive, après l'article sur *les Travailleurs de la mer* (4 avril 1866), cette phrase malignement citée par Sainte-Beuve : « On écrirait un livre rien que pour vous faire écrire une page. » Mais le sourire s'efface devant ce qui suit : « Dites-vous que vous êtes un des points d'appui du poète

solitaire. Une page de vous est un cordial. Il y a, entre vous et moi, un mystérieux va-et-vient d'âme à âme. Vous me dites : courage! et je vous dis : merci! »

Aussi quel applaudissement lorsque, au début de 1867 (lettre du 20 janvier), il reçoit le premier exemplaire d'*Hommes et Dieux*! « Pages splendides, volume magnifique, poignée d'étoiles!... Je vous remercie de cette clarté. On en a besoin. Il fait nuit.

» Mais, vous le savez, je suis de ceux que la nuit n'inquiète pas. Je suis sûr du lendemain. A vrai dire, je ne crois ni à la nuit ni à la mort. Je ne crois qu'à l'aurore.

» Je m'en vais souvent, dans mes *rêveries* (? mot peu lisible) le long de la mer, pensif, songeant à la France, regardant hors de moi l'horizon, et en moi l'idéal. J'emporte quelquefois un livre. J'ai mes bréviaires. Vous venez de m'en donner un... »

Et dans une autre lettre, non datée : « Vous me dites à moi-même mon propre but et mon idée intime, avec cette intuition certaine qui n'appartient qu'aux grands voyants de l'art et de la poésie. » — Enfin, ce désir, souvent exprimé : « Quand vous verrai-je? Quand me sera-t-il donné de serrer cette main qui écrit tant de pages superbes et profondes, et qui fait la critique chef-d'œuvre? »

Plusieurs années d'exil devaient s'écouler encore avant que le vœu du poète s'accomplît. Et dans l'intervalle, un premier deuil allait s'abattre sur la famille exilée. Auguste Vacquerie entre ici en scène : Vacquerie, l'homme de tous les dévouements, de tous les attachements pieux, lui qui, naguère, faisait le voyage de Paris pour apporter à Saint-Victor *son* exemplaire des *Misérables*, qui partageait avec Meurice ce qu'on peut appeler le « service » du maître, et qui, satellite d'Hugo, fut par là même entraîné dans l'orbite des amitiés généreuses de Saint-Victor. Sa gratitude envers l'auteur d'*Hommes et Dieux* éclate dans ses lettres, nombreuses, où il le remercie des articles consacrés à *Jean Baudry* (1863), ou encore à ce drame, *le Fils* (1866), dont il affirme lui devoir en grande partie le succès. Surtout, il lui donne des nouvelles de la famille Hugo, François-Victor « est toujours dans un état inquiétant ». Madame Hugo, qui ne peut plus lire, a Vacquerie comme lecteur : « Madame Victor Hugo, à qui je vous ai lu

hier soir, me charge de vous faire ses compliments enthousiastes. » Ceci est écrit le 4 mai 1868. Et, tout à coup, la lumière du foyer s'éteint. Madame Hugo meurt, presque subitement, le 27 août, malgré les soins prodigués, à Bruxelles. Bouleversement dans le cercle des intimes qui souhaitent qu'on parle d'elle comme elle le mérite. Appel de tous les côtés à Saint-Victor, par Vacquerie, par Meurice, par Girardin qui lui écrit du Val, et réponses émues de Saint-Victor, qui demande les détails nécessaires pour faire autre chose qu'un sec article nécrologique. Et de là trois lettres pathétiques de Vacquerie à Saint-Victor, où déborde le flot de sa douleur.

Villequier, 1er septembre 1868.

Mon cher ami, merci de votre lettre. Votre serrement de main m'était plus nécessaire que jamais dans l'immense désespoir où je suis. A la première nouvelle du danger, j'ai couru à Bruxelles; je suis arrivé trop tard. J'ai eu du moins l'affreuse consolation de l'embrasser morte, de la mettre dans le cercueil et de la ramener ici. Elle est là, tout près, avec sa fille, mon frère et mon père[1]*. Quand je souffre trop, j'y vais pleurer et ça me calme un peu. Il me serait bien doux, et à tous les siens, d'avoir quelques pages de vous sur cette chère et admirable morte. Nous en avons déjà, celles que vous avez écrites à l'occasion de son charmant et généreux livre. Nous serions bien touchés si vous en reproduisiez une partie, et si vous parliez de la femme comme vous avez parlé de l'écrivain. Vous n'avez pas les éléments d'une biographie; je ne vous demande que quelques lignes, un mot d'adieu, ce que vous auriez dit à son enterrement. Vous rappelez-vous ce que nous disions d'elle en redescendant de notre ascension dans les Vosges? C'est le plus noble esprit et le plus grand cœur que j'aie connus. Elle a été vraiment la collaboratrice de Victor Hugo. Je vous en prie, dites-le...*

A bientôt, mon cher ami, mon cher Paul, embrassez pour moi votre chère petite fille, à qui je souhaite la vie aussi douce qu'elle est dure à d'autres. Je la prie d'envoyer avec ses petites

1. Vacquerie était lui-même né à Villequier (en 1819), et il y avait toutes ses tombes.

mains innocentes un baiser à celle qu'elle n'a pas connue et qu'elle aurait aimée, car les enfants l'adoraient.

Croyez à mon affection fraternelle.

AUGUSTE VACQUERIE

Villequier, 2 septembre 1868.

Mon cher ami, Meurice me dit que vous avez devancé ma prière, et que vous allez faire plus que je ne vous demandais. Comme je vous remercie! Vous désirez quelques notes. Je vois essayer de vous dire ce qui est à ma connaissance personnelle. Au reste, madame Victor Hugo est tout entière dans son livre et dans les vers de son mari, depuis les Odes (A toi, Actions de grâces, Le voyage, *etc.*) *et les* Feuilles d'automne (Prière pour tous), *jusqu'aux* Chants du Crépuscule (Les autres en tous sens, Toi, sois bénie à jamais, Date lilia) *et aux* Contemplations (Mère, voici treize ans).

Je l'ai connue en 1836. Elle habitait la place Royale. Elle est venue à Villequier pour la première fois en 1838, avec ses quatre enfants. C'est alors que Léopoldine, sa fille aînée, et mon frère Charles se sont connus et aimés. Ils se sont mariés en février 1843. Cette année-là, pour passer l'été près de sa fille, madame Hugo a loué une maison à Graville, faubourg du Havre. Nous avions à Villequier un oncle, ancien capitaine au long cours, qui n'avait qu'un mauvais canot; mon frère, qui était excellent, voulait lui en donner un meilleur; il en commanda un au meilleur constructeur du Havre; il l'avait le trois septembre; il prit avec sa femme le bateau à vapeur du Havre à Rouen, et mit le canot à la remorque; à Villequier, il fit son cadeau, qu'on essaya le lendemain, 4 septembre. Un coup de vent chavira le canot, à quelques brasses de terre; mon frère aurait pu se sauver, mais, n'ayant pu arracher sa femme qui se cramponnait au bord submergé, il étendit les bras en croix et se laissa mourir avec elle. Mon oncle et un jeune cousin périrent aussi. Madame Hugo, ses deux fils, son autre fille, et moi, nous avions la veille accompagné Charles et Léopoldine jusqu'au bateau, nous étions restés, parce qu'ils devaient revenir le lendemain. Le lendemain, en effet, le 4 au soir, après dîner, nous allâmes sur la jetée au-

devant du bateau à vapeur. Le bateau ne revenant pas, nous attendîmes; rien; il y a souvent de ces retards; les pilotes nous dirent qu'il avait sans doute relâché et qu'il n'arriverait que le matin. Nous attendîmes encore, puis je reconduisis madame Hugo et ses enfants à Graville, et je revins me coucher au Havre, sans autre inquiétude. Je venais de m'endormir, quand je fus réveillé par des cris terribles qui montaient l'escalier. C'était ma sœur qui venait d'apprendre l'horrible nouvelle. Le bateau était enfin arrivé, sans eux. Il fallut aller dire cela à madame Hugo. Je me vois encore, ma sœur et moi, la nuit, dans les rues, sanglotant, frappés et ayant à porter ce coup. La maison dormait. Il fallut frapper longtemps. Je réveillai la pauvre mère, et je lui dis : « Mon frère est mort. » Elle sentit qu'il n'était pas mort seul, et je n'eus pas la force de lui mentir. Je ne voulais pas qu'elle vînt à Villequier et qu'elle eût le supplice de les voir morts; un ami l'emmena aussitôt à Paris, où son mari, qui voyageait, vint vite la rejoindre. Et ma sœur et moi, nous allâmes rejoindre à Villequier ma mère, seule avec les cadavres. Depuis ce malheur, madame Hugo venait tous les ans passer quelques semaines sur la tombe de ses deux enfants, car mon frère était devenu pour elle un fils. Depuis l'exil surtout, ce tombeau était sa vraie et sa seule patrie. C'est là qu'elle a voulu être enterrée. — Elle n'avait pas la douleur lâche qui craint le souvenir : elle s'entourait de tout ce qui lui rappelait sa fille, portraits, objets portés, un morceau de la robe hachée par les ongles désespérés de mon frère. Elle aimait qu'on lui parlât de Léopoldine.

Cette nature si tendre était une nature virile au besoin. Vous savez ce qu'elle a été dans une circonstance qui n'est pas à raconter aujourd'hui. Dans l'affaire de madame B..., celle qui « seule peut le *punir et seule* lui *pardonner » a fait plus que de pardonner, elle a couru chez le mari demander la grâce de la femme, a échoué, a recommencé, a fini par réussir, et est allée elle-même faire sortir de prison celle qui l'avait offensée.*

En janvier 1848, la place Royale quittée pour la rue de la Tour-d'Auvergne. L'Événement *fondé. Ses deux fils fondateurs, avec Meurice et moi. Elle-même donne quatre feuilletons, un sur Charles Nodier, un sur la dernière année de madame Dorval, un sur Balzac, un sur un pauvre ouvrier appelé Alphonse Petit, tous sur des morts. Elle voulait compléter un volume, qu'elle*

aurait appelé les Tombes. *Ces quatre notices sont tout ce qu'elle a écrit, avec* Victor Hugo raconté.

En novembre 1851, ses deux fils, Meurice et moi, nous étions en prison. Elle venait tous les jours passer l'après-midi à la Conciergerie. Victor Hugo arrivait après la Chambre, et nous dînions. Ils ne s'en allaient que quand le règlement les renvoyait. Le 2 décembre, Victor Hugo cessa de venir. Quelques jours après, il était à Bruxelles. Madame Hugo y courut, puis revint tenir compagnie aux prisonniers, et préparer le départ définitif. Jusqu'à la fin elle ne manqua pas un jour à notre pauvre dîner. Charles, qui sortait le premier, alla bientôt rejoindre son père. Victor et moi, une fois dehors, nous aidâmes à la vente des meubles. Puis je menai madame Hugo et sa fille dire adieu à la tombe de Villequier, et nous allâmes nous embarquer au Havre pour Southampton et de là pour Jersey, où Victor Hugo, expulsé de Bruxelles comme de France, vint nous rejoindre deux jours après[1].

La vie de Jersey fut relativement gaie; on était au commencement de l'exil, on espérait, on était nombreux. Victor Hugo écrivait les Châtiments, *nous faisions de la photographie, et nous passions nos journées à faire le portrait des êtres et des choses comme si nous allions les quitter le lendemain. Madame Victor Hugo préparait la biographie de son mari. Elle rédigeait et coordonnait les souvenirs. Tous les matins, après déjeuner, son mari, pendant une demi-heure, lui disait les rares faits de son passé auxquels elle n'avait pas assisté, son enfance, son voyage en Espagne, etc. Elle montait dans sa chambre et prenait des notes tâchant de reproduire le récit même. C'était le seul moment où l'on s'aperçût qu'elle fût « femme de lettres ». Elle ne parlait jamais de sa littérature. Même après le succès de son livre, elle n'y faisait jamais allusion. Elle était une force et une lumière pour les proscrits, qui, devant sa tranquillité souriante, auraient eu honte d'être moins fermes qu'une femme. Mais au fond elle souffrait et n'avait aucune illusion sur la durée de l'exil et sur ses conséquences.*

Une des plus immédiates fut la dispersion. D'abord, Victor Hugo fut expulsé de Jersey (1855) comme de Bruxelles. Elle le

1. Ici, en marge : *Avez-vous lu une lettre d'elle publiée par* le Petit Figaro, *samedi 29 août 1863?*

suivit à Guernesey. Mais il fallut déjà se séparer d'amis qu'on s'était faits en trois ans. Puis sa fille épousa un officier anglais qui l'emmena loin d'elle. Puis un de ses fils, frappé d'une perte poignante, ne put plus supporter le séjour de Guernesey, et la famille se trouva rompue.

Toutes ces tortures développèrent une maladie de cœur dont elle avait le germe. Dans la petite île de Guernesey, elle n'avait pas les médecins qu'il aurait fallu. Elle vint se faire soigner à Paris. Mais le mal fit des progrès rapides. Dès qu'elle se croyait un peu mieux, elle retournait à son mari et à ses enfants. Mais elle ne tardait pas à être obligée de revenir. Quand elle est venue cet hiver, ses amis ont senti qu'elle était mourante. Elle a été soignée admirablement par le docteur Allix, et, après quelques mois, on a pu croire que la catastrophe était éloignée. Le docteur Axenfeld, qu'Allix avait appelé en consultation et qui venait tous les huit jours, paraissait plus content. J'ai pu aller avec vous à Wildbad[1]*, puis venir à Villequier. J'y étais depuis vingt-quatre heures quand j'ai reçu la dépêche qui m'a fait courir à Bruxelles, trop tard. Le lundi 24, elle était bien, causait et riait; le mardi 25, Victor Hugo, qui la promenait en voiture tous les jours, venait de sortir après avoir pris son heure. Tout à coup elle a dit à une jeune fille qui la gardait : « Ne me quittez pas! » et lui a saisi les mains. La jeune fille a vu qu'elle était très mal, s'est arrachée de ses mains, a couru dire à une fille de service d'aller chercher un médecin, en remontant en hâte; elle n'avait plus sa connaissance, et elle ne l'a plus retrouvée. Ni les médecins de Bruxelles, ni Allix accouru dès le matin, n'ont pu maîtriser l'attaque. Elle est morte le 27. Je l'ai vue dans son lit, belle, calme, comme endormie, mais si pâle. Le 28, nous l'avons embrassée sur son beau front, et nous avons assisté à la mise au cercueil. Le père, les fils et quelques amis, dont Rochefort, l'ont reconduite jusqu'à la frontière, et là Victor Hugo nous l'a confiée, à Meurice, au docteur Allix et à moi. Nous avons trouvé à la gare de Paris, Paul Foucher, Busquet, Guérin, madame Meurice et quelques amis venus jusqu'à Villequier. Le lendemain, ils sont partis, et je suis resté avec le tombeau. Voilà les faits.*

J'ai une sorte de torpeur d'esprit qui m'empêche de savoir

1. En Suisse. Les détails de ce voyage sont dans les lettres inédites de Paul de Saint-Victor à M. Guilhiermoz.

au juste ce que je vous écris. Je sens que j'aurais mille choses à vous dire, et il ne me vient rien. Sa qualité essentielle était la bonté. Jamais un mauvais sentiment, jamais une rancune...

Elle était d'une sincérité absolue. Elle n'a jamais menti. Elle détestait la manière. Elle était extrêmement simple et naturelle. Ses yeux éclatants, ses épais cheveux noirs, son teint lumineux, faisaient croire d'abord à une femme fière et fulgurante; c'était, au contraire, une nature très douce, très tendre et très modeste. Modeste pour elle, — pas pour son mari. Elle ne se croyait aucun talent, mais jamais elle n'a douté du génie de Victor Hugo, pas plus dans les échecs que dans les victoires. — Le beau la passionnait. Une de ses tristesses était l'affaiblissement de sa vue; mais elle se faisait lire. Je vois encore son émotion quand je lui ai vu votre feuilleton sur Hernani *: elle en pleurait. C'était une grande intelligence. — Son mari le sait, lui qu'elle a si bien compris, comme homme, comme politique, comme poète. Il savait que, défaite, exil, misère, elle serait toujours pour lui et toujours avec lui. Il était assez fort pour persister seul, mais elle lui était une force de plus...*

Mon cher Paul, voilà tout ce que je suis capable de vous envoyer. Merci pour ce que vous en ferez. A vous du fond d'un cœur navré.

Ces deux lettres si touchantes étaient aussitôt suivies d'une troisième, écrite avec la même émotion : « Oui, c'est en pleurant que je vous écris ces tristes notes » (3 septembre). Certains détails complètent les précédents, et ajoutent des preuves de la bonté profonde, de l'ingénieuse délicatesse de la disparue. On y voit comment, sachant Murger dans la misère, elle s'arrangea, avec Vacquerie, pour perdre à un jeu de son invention une petite somme qui soutint Murger, en attendant que les secours sollicités par elle « à deux ministères », et obtenus — eussent le temps d'arriver. On y voit aussi comment il ne tint qu'aux circonstances qu'elle ne rapprochât pas Victor Hugo et Delacroix, brouillés alors (1851). Bref, ces trois lettres retracent le portrait le plus complet, et sans doute le moins connu de celle qui écrivit le *Victor Hugo raconté*. Elles ajoutent un chapitre émouvant à ce livre, et pourraient s'intituler « Madame Victor Hugo racontée par un témoin de sa vie ».

L'émotion de Saint-Victor, les pages qu'il écrivit, si belles[1], sa lettre, à laquelle Victor Hugo répond, de Bruxelles, le 18 septembre, « profondément ému de votre noble et douce lettre », resserrèrent encore les liens entre Hugo et Saint-Victor. D'autres deuils cruels les rapprochèrent encore. Au temps même où l'exilé, rendu à la France, prenait enfin le contact direct avec ses admirateurs inconnus, son fils Charles lui était enlevé. Dans l'article qu'il lui consacre, Saint-Victor écrit : « En sortant de l'exil, le grand poète se heurte au cercueil de son fils aîné. A peine rentré en France, il lui faut reprendre le chemin funèbre, rouvrir la tombe dans laquelle il ensevelissait, il y a vingt-huit ans, sa fille bien-aimée. Quelle douleur pour cette âme si grande et si tendre!... » Victor Hugo répond : « Charles vous admirait et vous aimait. Il avait mon âme. Je presse vos mains dans les miennes. » Mais la fatalité n'avait pas épuisé ses traits. Moins de deux ans après, en décembre 1873, François-Victor succombait au mal qui le minait : « La mort l'a consumé lentement, dit Saint-Victor, tandis qu'elle frappait son frère aîné d'un coup de foudre. Charles avait disparu, François-Victor s'est éteint. C'était un noble esprit et une âme charmante. » Et, après avoir rappelé « cette admirable traduction de Shakespeare, d'une fidélité si fière, d'une littéralité si vivante », il ajoute : « La hache s'acharne après le grand chêne, frappé successivement dans tous ses rameaux... Une fille, deux petits-enfants, c'est tout ce qui lui reste de cette famille nombreuse et brillante qu'il a chantée dans les *Feuilles d'automne* et dont il apparaissait couronné. Le génie est-il donc un crime pour mériter de telles expiations? » (*le Moniteur*, 29 décembre 1873). Et le vieillard, foudroyé, n'en rassemble pas moins héroïquement son courage. Le 1er janvier 1874, il écrit à Saint-Victor : « J'essaie de revivre. Aidez-moi. Je voudrais vous serrer la main, venez, je vous en prie, dîner avec nous rue Pigalle, jeudi 15 janvier. Quelle belle et grande page vous avez écrite sur mon doux et cher Victor! Je suis à vous du fond du cœur. Victor Hugo. »

1. Dans la *Liberté*, où Émile de Girardin, quittant la *Presse*, avait entraîné Paul de Saint-Victor, en janvier 1868.

***

Les dix années qui s'écoulent entre la rentrée de Victor Hugo en France et la mort de Saint-Victor, 1871-1881, montrent l'amitié devenue intimité. Saint-Victor fait maintenant partie de la famille spirituelle du maître, comme Meurice et Vacquerie. C'est une note gravement attendrie qui vibre dans les billets de Victor Hugo. « Laissez-moi vous dire que je sens une parenté profonde entre nos deux esprits... » « Dans l'idéal où nous habitons, vous et moi, il n'y a qu'harmonie et lumière. » Leurs ouvrages nés de la guerre les rapprochent aussi, non parfois sans dissidences que l'on discute affectueusement. *L'Année terrible* vient de paraître. Le 29 avril 1872, Hugo écrit à Saint-Victor, à propos de son article, qu'il a « sculpté un bas-relief superbe sur le mur de *l'Année terrible* ». La même année, paraissent *Barbares et Bandits*, de Saint-Victor. Hugo, lui demande (5 novembre) de venir en causer avec lui, et lui indique un désaccord politique. « Sur la Prusse nous sommes d'accord, sur la Commune aussi. Seulement, l'Assemblée est pire. » Déjà il lui avait écrit, peu auparavant : « Nous ne sommes en désaccord que dans la région sombre; mais en art, en poésie, en philosophie, dans la région pure, nous sommes et nous serons toujours d'accord. » Tel est le ton, envers celui qu'il comble d'invitations, terminées par ces déclarations : « Cher grand artiste, cher grand poète, je vous aime. » Aussi, quand Saint-Victor voudra, — en bibliophile à la Goncourt qu'il était, — se composer un exemplaire unique d'*Hommes et Dieux* avec des illustrations originales de maîtres, et qu'il demandera à Hugo d'être un de ses illustrateurs, Hugo acceptera l'idée, en faisant observer cependant : « Je fais mieux une ruine qu'un visage et la masure de pierre que la masure de chair. Je cherche le sujet... » Et il l'invite à dîner pour en causer ensemble (10 août 1874).

Bientôt il ne l'invitera plus seul. Car auprès de Paul de Saint-Victor, père exquisement tendre, grandit sa fille, Claire, dont Edmond de Goncourt était le parrain. A son tour celle-ci entre dans le cercle familial de la jeune génération qui grandit autour d'Hugo, de Meurice, de Vacquerie. Invitation de Vacquerie (1877) : « Je voudrais bien avoir à

dîner quelques amis la semaine prochaine. Je commence par vous, même avant d'aller chez Victor Hugo, par la raison que je voudrais bien que votre gracieuse fille en fût, et que ma petite nièce eût cette occasion de faire sa connaissance. » Même année, Meurice à Saint-Victor, qui désirait voir Victor Hugo : celui-ci n'est pas encore installé, « campé plus qu'il ne loge... mais il y aura un peu plus d'ordre mercredi prochain, et il vous prie de venir dîner ce jour-là, vous et votre charmante fille. Nous y serons, Vacquerie, moi et mes fillettes. On dîne maintenant à sept heures et demie. C'est bien avenue d'Eylau, 130. » Ce petit hôtel de l'avenue d'Eylau, — remplacé aujourd'hui par une maison de rapport, — avait été lui-même découvert et procuré par Saint-Victor, qui en avait référé à Hugo, et Hugo s'était confié à son choix, à son goût. « Il m'a laissé carte blanche », dit un billet joyeux de Saint-Victor, qui constate le succès des négociations.

Cependant le désir de voir Hauteville-House avant l'abandon de la célèbre demeure d'où s'était envolée sur le monde *la Légende des siècles*, était devenu chez Saint-Victor une véritable passion. Une première fois, en 1873, Victor Hugo avait calmé cette ardeur, en alléguant le mauvais état de la maison : « *Hauteville-House n'est maintenant qu'une masure; trois ans d'absence, cela ruine un logis; tout est en loques; les tentures tombent, les dorures s'en vont, la chambre que j'habite est un galetas, la maison d'ailleurs n'a jamais été finie; cela dit, allez-y, et surtout quand j'y serai, venez-y...* » Mais maintenant qu'il a un logis fixe à Paris, qu'il est sorti du provisoire, et qu'il est retourné à Guernesey pour organiser l'imminent et préoccupant transfert, c'est lui qui invite, pour faire à Saint-Victor les honneurs non seulement de son ancienne demeure, mais de sa vie passée, que l'hôte reconstituera dans son cadre.

De Guernesey, 5 septembre 1878.

Ma maison est pleine et plus que pleine, et d'ailleurs inhabitable pour un hôte tel que vous, mon admirable et cher ami. Mais c'est égal, venez! Vous vous logerez sans peine aux environs, et je vous offre la table, matin et soir. Nous déjeunerons et dînerons ensemble, et ce sera parfait.

Venez, je vous en prie. Amenez votre belle et charmante fille. Nous serons heureux ici. Votre lettre m'arrive et me charme. Elle est pleine de votre noble esprit, elle ressemble à votre main serrée. Venez!

Mademoiselle, je vous conjure d'amener votre père.

Votre ami,

VICTOR HUGO

Et ils partent aussitôt, puisque, le 22 septembre, Saint-Victor écrivait à M. Guilhiermoz :

Cher ami,

« *Nous voici à Guernesey depuis samedi 14, au matin, reçus et retenus par la plus affectueuse hospitalité.* » Suivait une description d'une précision admirable de ce qu'il appelle la « maison visionnée », comme celle des *Travailleurs de la mer*, création du poète, et dont on voit la reconstitution assez exacte dans certaines pièces du musée Victor Hugo. Nous ne reproduisons pas cette description, car on la trouve dans l'ouvrage d'Alidor Delzant[1]. Mais nous empruntons à cette même lettre, très développée, ces fragments inédits :

J'étais un peu inquiet en arrivant, on m'avait parlé tout au moins d'une immense fatigue. J'ai eu l'heureuse surprise de le trouver pleinement rétabli, non pas seulement bien portant, mais gai et dispos, facile à la causerie et au rire. Pas un mot de vrai dans les bruits haineux qui ont circulé. Il n'y a jamais eu l'ombre d'un nuage sur ce grand esprit, rien qu'un voile de lassitude aujourd'hui complètement écarté. Il a repris depuis longtemps, de cinq heures à midi, son grand travail du matin. Sa conversation a la même ampleur et le même éclat que celle de ses meilleures soirées de Paris. S'il consent à prendre encore un mois de vacances, il reviendra retrempé.

Fin de la lettre, décrivant l'après-midi avec ses causeries, les promenades en voiture dans l'île jusqu'à six heures.

« *C'est une fête de parcourir ce beau pays avec un tel guide.* »

« *On rentre pour le dîner, qui n'est plus à huit heures, comme*

1. *Paul de Saint-Victor*, p. 120-123. Le billet qui précède y est aussi donné p. 119.

à Paris, mais à sept. La soirée, jusqu'à dix, est remplie par des jeux pour amuser les enfants. Victor Hugo s'y amuse comme un aïeul en récréation. Claire les organise et les mène avec beaucoup d'entrain et de diablerie. Le poète a la bonté de l'aimer beaucoup. Quant à Georges et à Jeanne, c'est de l'engouement : ils sont toujours roulés sur ses genoux ou accrochés à sa robe. J'ai fait bonne et amicale connaissance avec Lockroy, dont la férocité politique recouvre un très doux, très fin et très aimable garçon... »

Nulle part, croyons-nous, « l'aïeul en récréation » qu'était Victor Hugo presque octogénaire n'est peint avec cette affectueuse délicatesse, sinon dans cette lettre, une des dernières, écrite par Saint-Victor deux ans après, au même Guilhiermoz, alors à Orgeval, pendant que Saint-Victor villégiaturait à Veules, chez Paul Meurice.

« *Mon quadrige grec* (Les Deux masques *et leur suite*) *est sous la remise, et je me laisse aller tout du long aux fainéantises de la plage. Celle de Veules est d'une laideur remarquable, caillouteuse et âpre; mais elle donne sur une magnifique immensité de mer que je contemple à mon aise des deux terrasses superposées de la belle maison de Meurice...*

« *... Victor Hugo est ici depuis huit jours, illustre et chère compagnie. Aimable et affectueux comme toujours, un peu mélancolique par moments, couleur du soir, mais d'un soir très doux. Il a autour de lui une petite cour de huit jeunes filles, à qui il prodigue des coquetteries de patriarche, et des madrigaux de dernier marquis. Claire mène le chœur de leurs ramages, qui l'égaient et le délassent. C'est dans le jardin de Meurice, intitulé* la Touraine, *qu'il préside de deux heures à six ce décaméron d'ingénues...*

« *Nous l'avons mené, avant-hier, déjeuner dans une ferme près de Dieppe, à deux pas du manoir d'Ango... Cette promenade l'a mis en verve, et j'ai rempli ma mémoire de ses paroles, comme d'une récolte de beaux fruits d'automne...* » (25 août 1880).

Qui dira ce que présageait cette phrase, et si quelque beau livre, profondément médité, et écrit avec le cœur, ne serait pas sorti de ces « paroles dont Saint-Victor avait rempli sa mémoire »? Mais le coup de foudre qui frappa l'écrivain, moins d'un an après, ruina tous ses projets. Victor Hugo,

adressa à sa fille cette dépêche : « *Je me mets à vos pieds, mademoiselle. Mon cœur est plein du souvenir de votre père. Le siècle pleure un grand écrivain. Moi, je pleure un profond ami.* » Puis, dans une lettre qui fut lue par P. Dalloz aux obsèques (*Moniteur* du 13 juillet), il écrivit :

« *Je suis accablé. Je pleure. J'aimais Saint-Victor.*

« *Je vais le revoir. Il était de ma famille dans le monde des esprits, dans ce monde où nous irons tous. Il avait un but qu'il ne quittait pas du regard... Parmi d'autres gloires, il a celle-ci, ne l'oublions pas, il a été fidèle à l'exil... Il a soutenu les combattants, il a couronné les vaincus, il a montré à tous combien est calme et fière cette habitude des hautes régions de l'art.* »

Pas un mot, dans cet adieu qui est un rendez-vous, n'outrepasse la vérité.

SAMUEL ROCHEBLAVE

LA QUERELLE DU CINÉMA

Il existe une querelle du cinéma, qui divise les bons esprits : les uns, comme M. Duhamel, ne veulent voir dans ce jeu des images qu'une distraction vulgaire, généralement avilissante, à l'usage des multitudes. D'autre part, on proteste contre le blasphémateur : le cinéma est un art.

La dispute ne se résout pas si aisément. Soumis d'abord à la machine et aux techniciens, puis à la finance et aux commerçants, le film appartient à l'industrie et au commerce et il faut bien accepter cette situation.

Dans ces conditions, presque tout ce qu'on appelle « la production courante » répond, et quelquefois au delà, aux critiques de M. Duhamel. Pour tirer au public son argent, on s'abaisse devant lui, on comble avec le sourire ses appétits les plus grossiers. Le goût, l'intelligence, l'esprit ou la fantaisie n'ont rien à voir dans cette affaire.

Tout cela pourtant ne prouve rien. N'y aurait-il sur toute la terre qu'un grand peintre parmi des barbouilleurs, la peinture n'en serait pas moins un art authentique. D'autres arts, comme l'architecture, ont toujours eu besoin de la machine pour s'exprimer dans leurs vraies dimensions.

Or, le bon cinéma existe. L'énumération complète de tous les films qui nous ont apporté soit un frisson nouveau, soit un plaisir de qualité, soit le dépaysement poétique que nous demandons à la musique ou aux livres serait fort longue. En tout cas, l' « honnête homme » de ce temps se doit presque de connaître les Charlot, *Solitude, la Foule, A girl in Every*

Port, *Allelujah*, *la Rue sans joie*, *Caligari*, *la Mère*, *Potemkine*, sans même oublier les René Clair ou les *Poil de Carotte* de chez nous.

Le moyen d'expression est inventé, il a prouvé son existence, laissé entrevoir ses possibilités. Mais il est encore bien loin d'avoir réalisé tout ce que nous attendons de lui.

***

Accordez-nous donc que le cinéma soit un art. Il doit dans ce cas avoir ses règles et son esthétique propres, sans vivre d'emprunts continuels aux voisins. C'est ce qu'ont encore mal compris les capitaines timides qui mènent notre navire neuf. Les routes nouvelles les effrayent; aussi suivent-ils modestement leurs devanciers.

Et voici ce qu'ils pensent :

« Comme nous, le roman raconte une histoire. Nous emprunterons au roman son intrigue et son procédé de narration. Comme le théâtre, le cinéma, depuis qu'il parle, a besoin de dialogue. La technique dramatique est assez bonne pour nous. » Dans ces conditions, ils ne font guère de découvertes.

Or, ces proches parents ne sont que des cousins éloignés, leurs voix ne sont nullement les mêmes : expliquons-nous.

Le roman, et même plus généralement tout récit parlé ou écrit, marche lentement. L'auteur veut-il nous raconter une scène étonnante? Il lui faut d'abord présenter ses personnages au repos, nous informer de leurs habitudes, décrire le cadre de l'action et tous les détails typiques du décor. Peu à peu, il monte d'un ton, pour nous conduire du quotidien vers l'exceptionnel. Enfin, il nous raconte sa scène en détail, dans ses moindres événements. Il ne peut s'attacher qu'à une idée à la fois, et il doit avancer avec précaution afin de rester clair.

Déjà, l'objectif agit tout autrement. Les personnages du drame, il nous les montre. Aussi, pas de temps à perdre, inutile de rechercher leurs antécédents, de peindre leur visage et leur vêtement : ils sont là, sous vos yeux, spécimens communs ou rares d'humanité. Le décor? L'œil de l'opérateur se promène nonchalamment sur la place de la petite ville où il va se passer quelque chose. Trois détails entrevus un instant vous diront

tout : voici la maison du notaire avec ses panonceaux majestueux; voici le coiffeur dont la devanture s'orne d'un buste démodé; le garçon de café, assis sur une chaise, somnole en attendant les clients. En dix secondes, avec des détails bien choisis, l'atmosphère est créée : ici la province avec ses castes, ses modes périmées, le rythme paresseux de son existence.

Première différence essentielle : l'écrivain qui n'est pas sûr de frapper avec chaque détail doit recourir à l'accumulation. Le cinéma, lui, ne se préoccupe que du choix. Il faut aller vite, donner des indications et laisser notre imagination faire le reste. Georges Champeaux remarquait l'autre jour que les films « partent » souvent bien, tandis que le roman a des débuts difficiles.

Il en sera de même au cours du drame. Cette petite place paisible est le théâtre d'une émeute. Ce n'est qu'un jeu pour l'objectif de nous montrer le double aspect d'une foule : ses individus isolés, et sa multiplicité. Il picore çà et là dix têtes d'émeutiers; de plus loin, il embrasse la multitude, évoque le grouillement et la cohue. Inutile dans ces conditions de nous dire tout. Inutile aussi d'entrer dans des explications...

Un excellent exemple de cet ordre nous est donné par Fritz Lang dans *M*, son film inspiré par le vampire de Dusseldorf. Il veut nous montrer la panique s'emparant de la ville où chacun soupçonne son voisin. Un papa embrasse sa petite fille qu'il conduit à l'école. On le suit. Un monsieur veut monter dans le tramway derrière deux gamines. On lui cherche querelle. Encore trois courtes scènes de ce genre, et vous êtes plongé dans le climat du drame.

Pour la suite des événements, leur enchaînement? Le cinéma a encore ses moyens propres. Le roman doit toujours expliquer, suivre lentement son sillon. Le film procède par coups de théâtre. Naturellement, il faut inventer ces courtes scènes typiques auxquelles l'écrivain ne songe généralement pas. Ne l'oublions pas, le narrateur emploie presque toujours le passé; il a droit au passé antérieur, aux retours en arrière, aux arrêts nécessités par les fouilles psychologiques. Le cinéma lui, ne connaît que le présent. Il lui faut aller de l'avant, inexorablement, comme le Juif errant.

Chaplin fut, il y a plusieurs années déjà, le metteur en scène de *l'Opinion publique*. Quelque part, il devait nous raconter ceci :

« Le brave jeune homme amoureux de l'héroïne a été obligé de la quitter dans la grande ville où il l'avait conduite en l'enlevant. Un jour, il la retrouve. Elle était pauvre, elle est riche et elle a un amant. »

Comment dire cela? De cette façon toute simple : le héros est un peu étonné de voir l'appartement cossu et les belles robes de la simple jeune fille qu'il avait connue. Un tiroir est mal fermé. Il veut le repousser. Un objet s'en échappe et saute sur le parquet; c'est un faux-col masculin.

Vous avez compris : la clarté de l'image permet l'ellipse dans la narration, la suppression des explications, commentaires et épilogues.

L'homme croyant beaucoup plus facilement ce qu'il voit que ce qu'on lui raconte, on peut aller droit à l'exceptionnel, sans préparations oiseuses. L'ellipse est un procédé artistique qui convient admirablement au cinéma. J'imagine parfaitement un film tiré d'un récit dramatique à péripéties nombreuses, *le Rouge et le Noir* par exemple, dans lequel on ne nous montrerait directement aucun des moments dramatiques de l'histoire, mais seulement le crescendo qui nous y conduirait et leurs réactions sur un monde étranger à l'action.

Les bons metteurs en scène usent d'ailleurs de ce procédé, et coupent hardiment la scène la plus importante. Dans *Liebelei*, nous ne voyons pas le duel au cours duquel le héros sera tué; nous y assistons de loin avec un ami, et nous entendons seulement les coups de pistolet. Dans *Cavalcade*, Noël Coward ne nous montre pas l'enterrement de la Reine Victoria, il évoque plus sûrement l'atmosphère avec quelques spectateurs du défilé. Il s'agit d'ailleurs là d'une pièce filmée, mais l'auteur a certainement tiré du cinéma son goût pour les effets « par la bande ».

Les avantages matériels offerts à notre art nouveau sont innombrables. Il peut enfin, lorsqu'il lui plait de regarder en face, nous montrer des choses vraies. Faut-il décrire le lac du Bourget, les quais de la Seine, une usine au travail? Les voici. Le reste du film serait-il mauvais, au moins vous

auriez vu ces documents. Et pour peu que l'opérateur soit habile, comme il peut retenir votre attention avec la plus simple réalité! Souvenez-vous du documentaire de Lacombe, *la Zone*, qui nous intéressait une bonne demi-heure à la vie des simples chiffonniers. Beaucoup plus récemment, un film américain, *42nd Street*, évoquait pour nous la vie des music-hall de Broadway. Nous sentons que le reportage est juste, et par là il est attachant. De même pour *Je suis un évadé* qui reste, malgré un petit peu de romantisme, un réquisitoire hallucinant contre les bagnes d'outre-Atlantique.

***

A cause même des moyens immenses dont dispose le cinéma, cet instrument devient dangereux dès qu'il est mis entre des mains indignes. Ce qui devait être une force constitue aussitôt une irrémédiable faiblesse. Le maladroit profite de votre crédulité devant les images pour vous montrer des choses absurdes. Ou bien il se fie au document, qui a une valeur instantanée, et point d'intérêt prolongé. Il ignore cette distinction, se promène longuement autour du Louvre, vous montre le Carrousel où il ne se passe rien, le Pont des Arts où il n'y a personne, la cour intérieure dans tous ses recoins, en s'imaginant qu'il crée de l'atmosphère.

Tel metteur en scène a naturellement envie de tout vous montrer. Ce n'est pas lui qui aurait escamoté le duel de *Liebelei*, ni l'enterrement de la reine Victoria. Il l'aurait fait plus ou moins gauchement; avec de l'argent et du soin, le défilé des funérailles aurait pu être bien fait. Mais c'est l'escamoteur qui a raison. Nous voulons du cinéma, point de music-hall. Nous nous moquons bien des reconstitutions pompeuses. Ce que nous voulons, ce sont des moments dramatiques. Le silencieux réussit là où le bavard et le maniaque de la lanterne magique échouent.

***

Le théâtre, avec son esthétique, sa technique, ses traditions et sa routine, constitue l'écueil le plus grave pour notre cinéma doué de la parole. Il a fallu naturellement faire appel

à une partie de son personnel : nous demandions des acteurs sachant parler et des auteurs sachant faire un dialogue. Le théâtre nous a fourni tout cela aussitôt.

Mais on lui a demandé beaucoup trop en lui empruntant encore ses pièces, son rythme et ses procédés de renversement.

C'était vraiment absurde. Le théâtre n'a guère qu'un moyen à sa disposition, le dialogue, alors que le cinéma en a cent. Non, il faut encore que celui-ci lui emprunte ses quatre sous.

Pour tout le reste, le théâtre est battu. Il doit faire dérouler toute son action sur une petite scène, entre des décors de carton. Les foules sont réduites à l'extrême et il est d'ailleurs impossible de les mouvoir. Dans le salon du deuxième acte, il faudra que tous les personnages se rencontrent, coûte que coûte. Le spectateur devra les voir pendant trois heures sous le même angle et à la même échelle. Enfin, et par-dessus tout, les protagonistes n'ont pas le droit de vivre leur vie, ils doivent la parler. Dans tous les moments critiques où l'homme a envie de s'asseoir sur la route et de pleurer, ils devront proclamer à haute et intelligible voix :

— Mon cher Bertrand, tu ne sais quel plaisir j'ai à te retrouver près de moi. J'ai appris à l'instant que Gabrielle me trompait.

Ou encore :

— Embrasse-moi, Suzanne. Ma mère vient de mourir et je n'ai plus que toi au monde.

Ces gens manquent de toute pudeur, de toute réserve. Leur manie des confidences avait fait dire à Barrès, qui n'aimait guère le théâtre :

— J'ai l'impression de profiter d'une indiscrétion.

On peut évidemment surmonter ce sentiment et accepter la convention jusqu'à l'oublier. Les auteurs modernes, qui ont remis le monologue à la mode dans leurs pièces, ont eu raison. Puisqu'on a posé un postulat, pourquoi ne pas le mener jusqu'au bout, et en quoi le monologue est-il plus faux que la confession au confident?

Toujours est-il que le dialogue reste le seul ressort narratif et dramatique. On expose, on noue et on dénoue l'intrigue avec des conversations.

Aussi, les scènes de théâtre doivent-elles utiliser les quelques moyens offerts par le dialogue. Molière se sert de ceux-ci : la répétition (M. Dimanche et « Le Pauvre homme! » dans *Tartufe*); la progression dans la scène où M. Jourdain reçoit des titres contre pourboires; le renversement, dans la scène où les maîtres venus pour enseigner les belles manières se battent comme des chiffonniers. Tout cela, ce sont des effets oraux, Molière est extrêmement phonogénique et je l'ai entendu plusieurs fois avec plaisir à la T. S. F., mais l'élément visuel n'y joue aucun rôle (sauf dans les divertissements plaqués et inutiles à l'anecdote).

Le théâtre moderne a ajouté aux procédés classiques celui de l'imprévu : par exemple, la chute de la première scène de *la Parisienne* : « Prenez garde, voilà mon mari ». Mais c'est encore un effet de dialogue. On ne trouve guère qu'un exemple de « gag » de cinéma dans notre théâtre : la scène de *Maman Colibri* où le fils embrasse sa mère dans le cou pour savoir si elle est la maîtresse de son camarade. Aussi, les personnages sont-ils muets pendant de longs instants.

Le cinéma n'a vraiment rien à emprunter au théâtre. Ses ressorts sont multiples et puissants. Il peut raconter sans paroles, expliquer sans confidences, exprimer un paroxysme sans lamentations. Et naturellement, il y gagne d'incroyable manière en force et en naturel.

L'un des avantages, l'une des conditions même du bon film étant le naturel, on devrait borner le dialogue à ce que les personnages peuvent dire dans la vie, dans des circonstances semblables. Les hommes parlent peu lorsqu'ils sentent et lorsqu'ils agissent. La conversation remplit surtout les week-ends et les intervalles. Mais justement, les arts narratifs ne se préoccupent que des moments de tension.

Pourquoi les metteurs en scène ont-ils donc vécu si largement du bavardage? Pour une seule raison, pour celle qui explique la médiocrité de presque tout ce que nous voyons à l'écran : par paresse.

Il faut des efforts et de l'ingéniosité pour imaginer le détail typique qui montre instantanément l'évolution d'un caractère. C'est évidemment beaucoup plus commode de faire dire à un personnage secondaire :

— Arthur a beaucoup changé en faisant fortune. Lui qui était si simple, comme le voilà devenu prétentieux!

Voilà un truc à la portée de toutes les intelligences! Nos cinéastes se sont précipités joyeusement sur la facilité nouvelle offerte à leur médiocrité. Aussi, presque tous les films hebdomadaires se servent-ils presque uniquement de ce moyen. Dans *la Mille et deuxième nuit*, machine à grand spectacle célèbre par son absurdité, la sultane disait :

— Fuyez, mon bel amant, par la porte dérobée. Mon mari le sultan est jaloux comme un tigre et il vous ferait mettre à mort.

Le mauvais cinéma américain en fait autant. Toutes les Greta Garbo et Joan Crawford que nous avons vues dernièrement bavardent à en perdre le souffle. Et songez que nous les avons entendues ici doublées!

Pour la comédie, même système. Inutile de chercher des *gags* (depuis Max Linder nous n'en avons jamais trouvé beaucoup en France), le dialogue tiendra lieu de tout. On n'hésite pas à se lancer dans les plaisanteries de cet ordre :

— Je vais voguer sur la mer des succès, mais pour l'instant je suis en rade (*Mon chapeau*).

— Veuillez agréer mes civilités très peu civilisées (*Théodore et Cie*).

— Il a mal à la tête à force de travailler du chapeau.

Etc., etc. Sans compter les calembours qui dépassent tout ce qu'on peut imaginer. Quel immense sottisier on pourrait remplir avec les films comiques d'une année!

Je le sais, rien n'oblige le dialogue à tomber dans ces abîmes de grossièreté. On a entendu quelquefois des répliques d'une meilleure qualité, assez rarement, pourtant, quoiqu'on ait fait appel à des auteurs dramatiques d'un certain renom.

Mais peu importe; avec un dialogue étincelant, on pourra faire un mauvais film. Le discours ne doit être qu'accessoire. René Clair, qui avait tracé sa voie au cinéma français, l'a compris depuis toujours. La pluie des billets de banque et la chaîne interrompue de *A nous la liberté* resteront dans la mémoire plus longtemps qu'un ravissant mot d'auteur.

***

Le metteur en scène est trop puissant pour que nous lui accordions le droit à la sottise ou à la paresse. Le théâtre ne fait que nous proposer des thèmes. Nous sommes libres de regarder tel ou tel coin de la scène, de nous intéresser à ce personnage ou à cet autre. Le cinéma, lui, nous impose tout : le détail à considérer, l'angle de vue précis où il veut nous montrer son héros, la vitesse à laquelle il fera défiler son « travelling ». Nous n'avons plus notre libre arbitre, nous devons nous livrer à l'œil de la camera, corps et âme.

Bien souvent, malheureusement, ce démiurge n'est qu'une hydre. Il reçoit ses ordres d'un directeur lui-même soumis à ses commanditaires, qui s'inclinent à leur tour devant les distributeurs. Il lui faut encore composer avec le scénariste et tous les techniciens du studio. Mais tous ces détails de cuisine ne nous intéressent pas. Nous voulons que le rôti soit bon. Peu nous importe que la faute incombe au deuxième marmiton, au plongeur ou à la femme de ménage. Tout bon film doit naturellement être fait par un dictateur puissant et responsable. C'est la condition nécessaire à l'éclosion du talent, dans tous les ordres. Charlot et René Clair, pour ne citer que ceux-là, ont affirmé leur personnalité, parce qu'ils ont su assurer leur propre indépendance.

***

Il nous faut rechercher dans un domaine plus général les motifs qui condamnent le cinéma à son actuelle médiocrité, les deux plus importants sont ceux-ci : démagogie et paresse.

Nous ne discuterons pas le principe d'égalité en tant que dogme politique. En art, il est bien évident que l'égalité ne rime à rien et que tous les progrès esthétiques ont été accomplis, non par la foule, mais par une aristocratie du goût.

Or, le film soumis aux considérations financières ne connaît guère qu'un moyen de boucler son budget : l'appel à la masse.

Il y a deux moyens de toucher le grand public : ne pas s'occuper de lui, s'attacher exclusivement à bien faire, et peut-être la foule viendra-t-elle, à la suite de l'élite. Le sys-

tème n'est pas mauvais et on a vu des films en principe peu accessibles qui finissaient par faire beaucoup d'argent : ainsi *Mädchen in uniform*, *Back Street*, *Liebelei*, *le Chemin du Paradis*. Remarquons-le, ces histoires n'ont rien en soi de précisément intellectuel. Mais du moins elles sont traitées sans fadeur, sans concessions, sans pleurnicheries inutiles.

On préfère généralement l'autre moyen, qui est exécrable. On va au-devant des goûts du public, et pour définir ce « public » on choisit par principe le plus bas. On répète : « Paris ne compte pas dans les recettes, je ne m'occupe que de la province et de la banlieue. » Et rien n'est trop bête, trop vulgaire, trop appuyé pour les hurons de cette province ou de cette banlieue. D'où les fantastiques insanités que nous avons contemplées dernièrement, les *Mon Chapeau*, les *Femme invisible*, les *Couché de la Mariée*, etc..., etc..., la liste serait interminable.

Je ne prétendrai certes pas que les Américains visent plus haut. Ils ont même à un degré incroyable le mépris de la vérité historique. Leurs grandes machines à l'usage du populaire, *Mata Hari* ou *le Signe de la Croix*, dépassent tout ce qu'on peut imaginer en sottise et en erreurs.

Mais du moins, quand il s'agit d'humour, le public américain est supérieur au nôtre. Ici, il faut déjà presque une élite pour goûter pleinement la fantaisie étonnante d'Eddie Cantor dans *The Kid from Spain*, de Harold Lloyd dans *Silence, on tourne*. Le comique savoureux de Will Rogers (par exemple, dans *State Fair*) est évidemment un peu spécial pour nous. Seuls peut-être, *Laurel et Hardy*, clowns de grande classe, font rire aux éclats la foule des boulevards.

Mais en général, on leur préfère nos mauvais comiques et leurs calembredaines de table d'hôte. Biscot plaît encore en province; Milton attire des salles combles. Gravey, infiniment plus fin, n'a pas de pouvoir sur les foules.

Raimu se taille, et de loin, la première place. Mais il y a deux Raimu. Un acteur vrai, sensible et sachant varier son jeu, celui de *Marius*. Il fait place à un second Raimu, que je goûte infiniment moins, un Raimu de caf'conc', pour lequel toutes les plaisanteries sont bonnes, qu'on déguise pour nous faire rire, celui de *Théodore et Cie*. Encore un effet de cette odieuse démagogie.

S'agit-il seulement de diagnostiquer les maladies? Non, on doit encore proposer des remèdes, même si l'on n'a pas grande chance d'être écouté. La seule voie de salut est, à mon avis, celle-ci.

Il faut faire des films à bon marché. On peut faire des économies énormes dans les frais généraux grotesques qui grèvent toutes nos maisons; les parades, les figurations nombreuses et les décors somptueux sont inutiles. De plus en plus, les salles se spécialisent. Il y a à Paris maintenant une trentaine de salles réservées à l'élite. Un film de moins d'un million peut y réussir, voire réaliser un bénéfice. Rien ne l'empêchera ensuite, si sa première carrière a été éclatante et s'il n'est pas ésotérique, de toucher un second public.

Il y a tout de même dans le roman de bons auteurs qui « tirent ». Ils ne procèdent pas autrement. Les lecteurs viennent à eux, ils ne vont pas à lui.

En tout cas, les salles spécialisées vivent bien, puisqu'elles se multiplient. Hélas, elles ne peuvent nous offrir que des films étrangers! Nous aimerions bien y voir un petit film français de loin en loin. Remarquez que les Allemands, du temps de leur grandeur, ne procédaient pas autrement. Nous voyions ici, aux Ursulines par exemple, leurs bons articles dignes de l'exportation. Mais je suis allé au cinéma en Allemagne sans choisir, et j'ai constaté que la production courante abondait en niaiseries. Il faut savoir quelquefois se fixer des buts plus élevés.

***

Plus grave encore que l'égalité qui conduit à la démagogie est la liberté, qui mène à la paresse. L'art, on le sait depuis longtemps, est fait de mille servitudes. Or, le cinéma échappe à tout.

Aucune loi. Si, il y a la censure qui interdit la politique et la pornographie. Elle nous prive de la satire, mais elle nous protège contre de tels maux que, dans l'ensemble, il faut sans doute la considérer comme un bienfait.

René Clair proposait l'an dernier dans un article du *Temps* qui fit du bruit, de créer un organisme d'état, une sorte de super-censure artistique chargée de contrôler les fantaisies de

nos cinéastes. Là, je crois le remède pire que le mal. Ce ne sont pas les servitudes extérieures qui permettent à l'art de prospérer, mais des disciplines intérieures.

Ces règles internes peuvent être logiques ou conventionnelles. Prenez par exemple la loi des trois unités. Seule, l'unité d'action correspond à une nécessité du drame. Les deux autres ne riment à rien, et il y a belle lurette que le théâtre les a envoyées promener. Elles ont pourtant toutes les trois servi également à la grandeur de la tragédie classique. Prisonniers de ces règles, prisonniers encore des bonnes manières, d'un alexandrin rigide comme une armure, d'une grammaire inflexible, Corneille et Racine ont su recouvrer leur liberté au sein de ces servitudes; c'est d'elles en partie qu'ils ont tiré leur grandeur.

Pour le metteur en scène médiocre, tout est vraiment trop facile. Il nous montre ce qu'il veut, où il veut, dans le temps qu'il veut. Les personnages apparaissent ou disparaissent, les scènes durent cinq secondes ou vingt minutes à son gré. Encore, du temps du muet, il devait faire effort sur un point : être clair sans recours abusif au sous-titre.

Le dialogue a supprimé cette dernière entrave, les mots vont plus vite lorsqu'ils sont parlés, et l'image ne s'interrompt pas sur l'écran. Aussi, c'est la liberté absolue, la prime à la paresse poussée à l'état de vice.

On peut trouver cent preuves de ce que j'avance. Plus on offre de facilités à un metteur en scène, plus on voit d'atouts dans son jeu et plus il s'endort, ayant la partie gagnée d'avance. C'est ce qui explique, sans aucun doute, la brusque décadence des rois du cinéma, lorsque trois succès les ont conduits à la célébrité : voyez Murnau, Pommer, King Vidor, Sternberg, et tant d'autres. Dès qu'ils peuvent avoir tous les capitaux et toutes les stars à leur disposition, ils ne font plus rien.

Quoi de plus typique que l'exemple de Sternberg? A peine arrivé en Amérique, il découvre Brancroft et nous donne le meilleur film policier de l'époque, *les Nuits de Chicago*, puis une excellente histoire de bas-fonds, *les Damnés de l'Océan*. Il revient en Allemagne, tourne intelligemment un thème de Heinrich Mann sous le titre de *l'Ange Bleu* et déniche Marlène Dietrich pour jouer sa chanteuse de cabaret.

Bon, voici Marlène et Sternberg au pinacle. On ne parle plus que du *sex-appeal* de la blonde Allemande et les collégiens collent le portrait de ses jambes dans leur pupitre. Et aussitôt Sternberg s'engage sur la pente facile. Il suffira de montrer Marlène aux foules pâmées, les cuisses nues et parée de travestis excentriques. Avec ce prétexte, les pires histoires seront assez bonnes. Et nous avons les *X 27*, les *Shanghaï Express* et les *Blonde Vénus*.

Je suis de l'avis de l'anarchiste que M. Henry Bernstein nous montre dans *le Bonheur*, il faut tuer les stars.

Là encore, René Clair, qui est très intelligent et qui a compris les leçons de Charlie Chaplin, a appliqué ce principe. Il arrive à travailler avec des acteurs inconnus, qu'il forme lui-même. Ainsi, non seulement il a dans les doigts une matière plus malléable, mais encore il doit faire effort pour nous intéresser. Puisque nous ne serons pas alléchés par la distribution, il faut absolument que le film nous amuse.

Pourquoi le théâtre, même le pire, ne va-t-il jamais aussi bas que le mauvais cinéma? Selon moi, pour cette seule raison.

L'auteur ne peut pas s'amuser à écrire n'importe quoi. Même si son talent d'écrivain est pauvre, même si son esprit est défaillant, du moins il doit s'appliquer sérieusement à un travail de patience : minutage des scènes et des actes, entrées et sorties des personnages, changements de costumes et de décors, transitions, etc.

La pièce écrite est peut-être lâchée. Du moins sent-on quelque part, dans la trame, les efforts d'une volonté tendue Il faut être mathématicien pour écrire un vaudeville, on l'a dit bien souvent. Le cinéaste n'a même pas besoin de ce don.

Là encore, je proposerai une solution, mais sans aucun espoir, cette fois, de la voir appliquée.

Il faudrait édicter des règles absolues, intelligentes ou imbéciles. N'importe quoi. Par exemple : un film n'aura jamais plus de sept personnages, ou encore l'action se déroulera en deux heures, ou encore le cinéma ne comportera jamais d'assassinat. J'avoue que je préfèrerais celle-ci : en aucun cas, on ne prononcera plus de deux cents mots au cours d'un film.

Je raisonne par l'absurde. Mais tout serait préférable à la liberté actuelle, qui mène au laisser-aller.

Nietzsche a montré que les lois morales étaient une condition de notre liberté, de même que les lois strictes de la grammaire, loin de la contraindre, donnent son vol à notre pensée en lui permettant les nuances.

Les peintres sont soumis à la perspective, les architectes à la pesanteur, les musiciens à l'harmonie. Toutes les tentatives d'anarchie pure en art ont fait faillite. Pourquoi le cinéma échappe-t-il à toutes les lois, à tous les codes?

Il nous faudrait un code du cinéma. Naturellement, s'il était intelligent, cela n'en vaudrait que mieux.

Mais ce ne sont que pures spéculations de l'esprit.

***

Le moment est grave, et il est grandement temps de réagir. Le bataillon des défenseurs du cinéma préférerait infiniment confondre ses adversaires avec des preuves, plutôt que les amuser par des arguments.

Claude Farrère passe à son tour dans le camp des « Duhamélistes », et il a pu assimiler l'autre jour dans un article du *Journal* le cinéma aux jeux du cirque et aux parades des montreurs d'ours. Si les mauvais films se multiplient, il aura raison.

Je ne peux tout de même pas souscrire à ses objections de principe contre l'art visuel, qu'il estime inférieur par essence à l'art écrit. Ce reproche serait justifié si le cinéma nous montrait obligatoirement tout sans choix, et ne constituait qu'une suite de photographies (ce qu'il faisait à ses débuts).

Or, nous savons qu'on peut tirer bien autre chose de cet instrument. L'art consiste à suggérer, non à montrer; le film peut suggérer dès qu'il cesse de nous montrer. Quelques images servent de tremplin à notre imagination, et voici l'ellipse qui nous permet de nous élancer vers la poésie.

Chaque image elle-même n'est pas indifférente. On peut reconnaître au passage, sur un « bout » très court, la patte de Pabst, celle d'Eisenstein, celle de King Vidor. Il y a enfin le rythme, qui n'est nullement une « tarte à la crème » de critiques,

mais qui appartient au cinéma presque autant qu'à la musique et qui l'apparente à elle. On ne saurait oublier enfin, en jetant ce rapide coup d'œil panoramique, ces ravissants dessins animés qui sont la plus charmante image de la poésie mineure aujourd'hui.

Je suis un évadé avait à l'écran une incroyable puissance. Est-ce simplement parce que l'opérateur nous montrait ce que le reporter aurait été forcé de nous décrire? Je ne le crois pas. Il y avait là une grandeur, une impression poignante lors de la fuite du héros qui n'est pas si éloignée des meilleures réussites littéraires. Je ne citerai pas comme exemple probant *Back Street*, qui, malgré sa remarquable tenue, est avant tout un drame parlé. Mais *Liebelei* est du cinéma. Et ce *Calvalcade* qui a décuplé grâce à l'écran la puissance épique qu'il avait à la scène!

Il n'y a de mauvais cinéma que par la faute des mauvais fabricants. Avec la moindre volonté, on pourrait éliminer la plupart des sottises humiliantes de nos films.

Quant à faire du très bon cinéma, c'est évidemment une autre histoire, mais la perspective reste possible. Attendons patiemment le Shakespeare qui emmènera peut-être l'art nouveau vers ces sommets inexplorés que nous entrevoyons.

Certes, les chefs-d'œuvre resteront, et il le faut, rares et difficiles. Difficiles surtout dans un domaine où les faibles sont écrasés par la facilité de leur tâche.

JEAN FAYARD

LES VITAMINES

On pensait jadis que, pour permettre la croissance d'abord, pour entretenir la vie ensuite, le régime alimentaire de l'être humain devait simplement comprendre une quantité appropriée de matières albuminoïdes, de matières grasses, de matières hydro-carbonées et une certaine proportion de substances minérales. Le problème alimentaire est, en réalité, plus complexe; les substances dites énergétiques, les principes minéraux sont assurément indispensables, mais, à côté des éléments précités, la ration doit contenir des facteurs désignés sous le nom de *Vitamines*. C'est à l'étude de ces facteurs que sera consacré cet article : nous voudrions simplement, dans la masse considérable des documents scientifiques consacrés à ces substances, prendre les données les mieux assises et démontrer que cette question n'est plus du domaine de l'incertitude ou du mystère.

Ces dernières années, les facteurs vitaminiques ont été l'objet de recherches particulièrement serrées. Au médecin, qui connaissait le béribéri, le scorbut, le rachitisme, la pellagre, et qui soupçonnait une carence d'un principe alimentaire indéterminé dans la genèse de ces maladies, l'homme de laboratoire est venu prêter sa collaboration. Nourrissant des Mammifères ou des Oiseaux avec des régimes dits synthétiques ou avec des régimes naturels, mais soumis à divers traitements (stérilisation), le physiologiste a réalisé les syndromes pathologiques précités. Le béribéri, le scorbut, le rachitisme ont pu devenir ainsi des *maladies expérimentales*, facilement provoquées. La maladie créée à volonté devait conduire les biologistes à chercher la solution thérapeutique; les maladies par carence, les avitaminoses, apparurent alors parfaitement curables par une correction du régime, par addition d'une vitamine.

Réalisées et guéries au laboratoire, les maladies par privation de vitamines devaient, plus tard, attirer l'attention d'autres chercheurs : les biochimistes, les physiciens apportèrent leur collaboration et c'est grâce à la combinaison de tous ces efforts que les vitamines sont aujourd'hui connues dans leur importance, dans leurs effets et dans leur nature.

Nous envisagerons successivement les quatre vitamines les mieux étudiées : les vitamines dites A, B, C et D et nous dirons ensuite un mot des vitamines E et P.

VITAMINE A, VITAMINE DE CROISSANCE

Il est facile de donner la preuve de l'existence de la *vitamine A* ou *vitamine de croissance*. Des rats, âgés d'un mois, sont soumis à un régime complet dans lequel l'aliment gras est représenté par de l'huile d'olive. On pèse l'animal tous les cinq jours et on note très rapidement un arrêt de la croissance : la courbe de poids cesse de s'élever, elle décrit un plateau, puis baisse et l'animal succomberait si l'on continuait le même régime. Il suffit alors de remplacer l'huile d'olive par du beurre (en quantité équivalente du point de vue énergétique), pour que la courbe de poids reprenne son ascension normale et régulière.

Ainsi l'adjonction du beurre, sans améliorer la valeur énergétique du régime, a fait reprendre la croissance. L'analyse expérimentale a montré, en effet, que le beurre renfermait un facteur A, soluble dans les graisses, dit facteur de croissance, qui fait défaut dans les huiles végétales.

Quelle est donc la nature de cette vitamine A?

Les travaux des dernières années ont révélé que la vitamine A était élaborée aux dépens du *carotène*, pigment isolé des végétaux, et qui, du point de vue chimique, est un carbure d'hydrogène non saturé. On l'isole de la carotte et on l'obtient aujourd'hui à l'état cristallisé; on en trouve aussi dans les tissus végétaux, dans les feuilles fraîches (où il est masqué par la chlorophylle); signalons encore son existence dans le foie, dans le beurre, dans le jaune d'œuf, dans la graisse des oiseaux.

Ingéré par les animaux, le carotène est transformé en vitamine A surtout au niveau de leur foie.

La vitamine A, — comme la provitamine A, c'est-à-dire le carotène, — a des effets biologiques puissants :

a) Elle active la croissance;

b) Elle joue sur la nutrition et son absence amène des lésions de l'œil;

c) Elle a un pouvoir antiinfectieux;

d) Elle a un pouvoir antianémique que nous avons signalé et analysé avec M. V. Strumza.

VITAMINE B, DITE ANTIBÉRIBÉRIQUE

Des pigeons adultes sont nourris de riz décortiqué et poli. Assez rapidement ils présentent des troubles nerveux, en particulier une polynévrite (béribéri expérimental); on note alors des paralysies, la perte de l'appétit, de l'amaigrissement, de l'hypothermie; la mort de l'oiseau peut être évitée en lui administrant du son de riz. N'est-il pas curieux de remarquer que la graine complète, entourée de son, constitue un aliment parfait, alors que la graine décortiquée, dépourvue de son enveloppe et de sa cuticule, est incapable d'entretenir la vie?

Cette expérience princeps a été le point de départ de recherches biochimiques, qui ont amené la découverte, dans l'écorce des graines, d'une vitamine, dite facteur B, antinévritique, soluble dans l'eau. Divers auteurs disent l'avoir isolée du son de riz; c'est une substance quaternaire à laquelle on attribue actuellement la formule $C^6H^{10}ON^2$.

On trouve la vitamine B dans l'écorce des graines (elle fait défaut dans les farines raffinées); elle existe en grande quantité dans la levure de bière. Le chou, la carotte, l'épinard, la pomme de terre, le petit-lait, la poudre de lait, le jaune d'œuf contiennent de ce facteur B.

Des recherches récentes montrent que le facteur B ne joue pas seulement dans la nutrition du système nerveux; il a, à côté de son pouvoir antinévritique, un rôle dans l'utilisation des substances énergétiques. « Comme la reine dans le jeu d'échecs, le facteur B commande à toutes les autres pièces de l'échiquier alimentaire. » Il constitue, en somme, une vitamine *d'utilisation nutritive* et nous devons souligner l'importance de son rôle dans l'utilisation des sucres. Ce fait mérite

d'être remarqué et explique les heureux résultats obtenus en administrant de la levure de bière à des malades diabétiques.

VITAMINE C, ANTISCORBUTIQUE

Un cobaye adulte est nourri de foin stérilisé ou de lait stérilisé. Très rapidement il présente des hémorragies, au niveau des muqueuses, du tissu sous-cutané, des viscères, du périoste; en d'autres termes on réalise ainsi un *scorbut expérimental* qui sera rapidement mortel si l'on n'intervient pas en corrigeant le régime par l'addition d'un aliment frais, de jus d'orange ou de jus de citron.

Les jus de fruit contiennent un facteur dit facteur C, facteur antiscorbutique, dont la fragilité doit être soulignée. Il est, en effet, facilement détruit par l'oxygène de l'air et surtout par la chaleur; c'est dire qu'il fait défaut dans les aliments stérilisés (lait stérilisé, aliments végétaux ou animaux de conserve).

De telles données expliquent et le mécanisme et le traitement de la maladie connue sous le nom de scorbut. Enregistré chez l'adulte qui se nourrit exclusivement de conserves et chez le nourrisson qui ne reçoit que du lait stérilisé, le scorbut humain, comme le scorbut expérimental du cobaye, cède à l'administration de jus d'orange ou de jus de citron.

Tout récemment, la vitamine C a été analysée du point de vue chimique; il semble qu'elle soit un dérivé des sucres, auquel on donne actuellement le nom d'acide ascorbique.

VITAMINE D, DE RECALCIFICATION

Mais de toutes les vitamines, c'est le facteur D qui a donné lieu aux travaux les plus importants : disons tout de suite qu'il représente le fixateur le plus actif du calcium.

L'épreuve du rachitisme expérimental va nous en montrer l'importance.

Des rats, jeunes, sont placés dans l'obscurité et soumis à un régime alimentaire complet, — complet du point de vue énergétique, — complet du point de vue minéral : des sels de calcium sont largement administrés; seul le phosphore en est éliminé.

Rapidement le rat, qui ne cesse de croître, présente les

symptômes classiques du rachitisme. On note, en particulier, sur le thorax, à la jonction des côtes et des cartilages, une saillie, une bosse qui fait penser au chapelet costal qu'on trouve chez l'enfant rachitique. L'exploration radiographique montre un élargissement de la zone cartilagineuse de la tête tibiale de la patte, zone qui se développe, mais reste transparente, et ne s'ossifie pas.

Les troubles vont en s'aggravant, les déformations osseuses vont s'exagérer, à moins que l'expérimentateur n'intervienne, par l'administration d'un fixant du calcium.

Pour cela, on peut ajouter au régime rachitigène du phosphore qui va atténuer les troubles décrits plus haut, mais surtout on va trouver dans l'huile de foie de morue le remède le plus puissant, qui va guérir le rachitisme en permettant au cartilage de s'ossifier.

Quel est donc, dans l'huile de foie de morue, l'agent qui préside à la guérison du rachitisme?

On sait que cette huile contient de la vitamine A, facteur de croissance : elle renferme aussi un principe D ou vitamine antirachitique.

Les travaux des chimistes, des physiciens, des physiologistes ont montré que le constituant de cette huile doué du pouvoir antirachitique appartient à un groupe de substances désignées sous le nom de stérols, substances ternaires à constitution chimique très complexe et ayant certains caractères des matières grasses. On a montré d'autre part que des stérols, d'origine végétale, extraits de l'ergot de seigle ou de la levure de bière, primitivement inactifs, mais soumis à des radiations ultra-violettes, devenaient actifs, c'est-à-dire acquéraient, par ce fait, un pouvoir antirachitique. Bref on connaît aujourd'hui un ergostérol irradié, obtenu à l'état cristallisé, désigné encore sous le nom de calciférol, actif au taux d'un vingt-cinq millième de milligramme sur l'animal en expérience.

Mais comment et pourquoi la morue contient-elle de la vitamine D, du calciférol, en si fortes proportions?

Le plankton — et par plankton on désigne cet ensemble d'animaux et de végétaux microscopiques qui sont répandus dans l'eau de mer —, du fait de l'action des rayons lumineux, est riche en vitamine D. Les morues sont planktono-

phages et accumulent ainsi dans leur foie la vitamine de recalcification qu'elles ont ingérée. On sait que les sardines (pour la même raison) ont une valeur antirachitique indiscutable.

Pour achever l'histoire du rachitisme expérimental, disons que les rats, soumis au régime rachitigène, mais laissés à la lumière, ne font pas de lésions osseuses. Les rayons ultraviolets constituent une thérapeutique efficace du rachitisme, sans doute par activation d'un stérol inactif, d'un ergostérol, dont l'existence dans le sang de l'homme et des mammifères a été démontrée ces dernières années.

Du pouvoir calcifiant de la vitamine D, il n'est plus permis de douter aujourd'hui. On sait fort bien, en effet, que si l'on administre à un lapin adulte une dose élevée d'ergostérol irradié, on déclanche chez lui, avec une rapidité et une intensité qui étonnent, un athérome artériel des plus prononcés; des dépôts calcaires se forment dans l'aorte, dans les vaisseaux et dans les reins.

Telles sont les quatre vitamines fondamentales. On a encore décrit une *vitamine P, antipellagreuse*, et surtout on vient de signaler *une vitamine E*, dite *de reproduction*. Des régimes synthétiques, qui sont, en effet, capables d'entretenir la vie, peuvent être incapables d'assurer la reproduction des êtres en expérience et c'est ainsi qu'on a pu isoler un facteur, dit vitamine E, dont la formule répondrait à $C^{36}H^{64}O^{2}$, abondant dans le germe de blé, dans la laitue, dans le muscle et le foie de bœuf et qui corrigerait la stérilité des animaux soumis aux régimes précités.

***

Tel est, rapidement exposé, l'état actuel de nos connaissances sur les vitamines. Pareil problème ne doit plus être aujourd'hui cantonné dans les laboratoires. Indiscutables dans leur existence, bien définies dans leur nature, puissantes dans leur action, les vitamines doivent être connues du public éclairé qui veut se nourrir et se soigner d'une façon logique et efficace.

PROF^r LÉON BINET

L'EXPOSITION RENOIR

« La situation de critique d'art, a dit un écrivain qui a fait d'ailleurs d'excellente critique, est particulièrement malaisée. Car, si une œuvre lui est indifférente, on ne peut guère espérer qu'il en parlera bien, et, si une œuvre lui plaît, s'il éprouve une jouissance intime à la considérer, c'est assez pour que, dès cet instant, il soit véritablement tenté de n'en point parler du tout. » Force m'est d'avouer que je me trouve aujourd'hui dans ce dernier cas. Il y a des peintres que j'admire, et même qui me sont chers, dans l'art desquels je n'ai pas tout de suite pénétré : il m'est assez facile de m'expliquer à leur sujet, il me suffit, en effet, de penser aux sentiments que j'ai successivement éprouvés. Il y en a d'autres, — Renoir, du moins dans une partie de son œuvre, est de ceux-là, — dont j'ai aimé la peinture dès le premier jour que j'en ai vu. Le plaisir que j'y prends est si direct, si instinctif qu'il échappe à l'analyse. A en juger par l'effet que me produisent les pages de critique les plus éloquentes, je crains que les mots ne soient bien impuissants à traduire une émotion picturale : je me laisse prendre au charme ou à la force du style, pour m'apercevoir ensuite que l'ouvrage dont il est question ne me demeure pas moins inexpliqué qu'auparavant. Si bien que j'aurais grande envie de me borner à dire, — comme le propose modestement celui que je citais tout à l'heure : « Quelle merveilleuse peinture! ne manquez pas d'aller la voir; puisse-t-elle vous faire le plaisir qu'elle m'a toujours fait. »

On pensera sans doute que c'est insuffisant. Je n'en commencerai pas moins par conseiller à mes lecteurs de visiter, à l'Orangerie des Tuileries, l'Exposition de Renoir : ils y trouveront tant de fraîcheur, tant de grâce, tant de beauté aussi que, pour peu qu'ils se laissent aller sans contrainte, ils oublieront pendant quelques quarts d'heure le temps présent et ses ennuis.

Ils ne verront pas là beaucoup de toiles : moins de cent cinquante, c'est-à-dire une très faible partie de ce qu'a peint Renoir, lequel n'a guère passé de journée sans peindre. Peu de temps avant sa mort, il évaluait le compte de ses tableaux à quatre mille. S'il n'y avait, cela va sans dire, aucune utilité à en rassembler le plus possible, il eût été très intéressant, étant donnée surtout l'étonnante variété qu'ils présentent, d'en montrer un assez grand nombre, chronologiquement classés. Renoir supporterait fort bien cette épreuve qui serait à d'autres redoutable. Mais on ne pouvait songer à une pareille exposition : d'abord l'Orangerie n'est pas assez vaste pour la contenir; ensuite beaucoup des œuvres les plus belles et les plus représentatives ont quitté la France, — plusieurs depuis dix ans, — et il n'est pas toujours facile de les y faire rentrer, ne fût-ce que pour quelques mois. Le portrait en pied de *Jeanne Samary* (1879) est resté à Moscou, *la famille Charpentier* (1878), *le Déjeuner des Canotiers* (1881), les *Baigneuses* de 1885, — qui marquent une étape si importante dans l'évolution du peinte, — sont demeurés en Amérique, comme *les Parapluies* (1879) en Angleterre. Heureusement beaucoup de collectionneurs et de musées ont répondu à l'appel que leur ont adressé la Direction des Musées nationaux et la Conservation du Département des Peintures : M. Courtauld a envoyé de Londres *la Loge* (1874), M. Widener, de Philadelphie, *la Danseuse* (1874), le musée de Cologne *le Ménage Sisley* (1868), Francfort *la Fin du déjeuner* (1879), Berlin *l'Après-midi des enfants à Wargemont* (1884). Et il y avait, à Paris, de quoi compléter la représentation des manières successives de l'artiste. Ces conditions connues, le choix qui a été fait est très heureux. Les conservateurs du Louvre l'ont présenté avec autant de méthode que le permettait le local et avec beaucoup de goût. Ils ont eu bien raison de ne pas

encombrer les salles, empêchant ainsi que les tableaux s'entrenuisent. Le visiteur qui ne cherche que son plaisir le goûtera sans fatigue. Quant à l'historien, auquel le catalogue rédigé par M. Charles Sterling apporte tous les renseignements nécessaires, il a de quoi satisfaire sa curiosité.

***

On a beaucoup écrit sur Renoir. Nous avons (sans parler d'autres livres et articles) les précieux souvenirs de Georges Rivière et d'Albert André, les confidences ingénieusement sollicitées par M. Vollard, les études critiques de Meyer-Graefe, de François Fosca, le volume tout récent de Claude Roger-Marx. Le catalogue même de l'exposition renferme un portrait moral du peintre tracé par M. Paul Jamot avec sa finesse et son autorité coutumières. Ceux qui désirent s'instruire n'ont donc que l'embarras du choix. On ne trouvera ici que les indications indispensables à l'intelligence des œuvres dont il sera question.

Renoir est né en 1841 à Limoges, mais vint tout enfant à Paris avec ses parents. C'est là qu'il débuta comme peintre sur porcelaine. Poussé par son instinct vers la peinture, il gagna sa vie comme il put, décorant des tasses ou des toiles destinées à tenir lieu de vitraux dans des chapelles de missionnaires aux colonies, et entra dans l'atelier de Gleyre. Il y resta peu de temps et n'y apprit pas grand'chose, mais y rencontra Bazille, Monet et Sisley, avec lesquels il se lia d'amitié.

Le plus ancien tableau de lui qu'on trouve à l'Orangerie, — je prendrai de préférence là mes exemples parce que chacun peut y aller voir, — est un portrait de fillette de 1864, dans une harmonie de gris et de roses, tranquille, un peu réservé, déjà charmant. Bientôt on sent passer l'influence de Courbet : elle est très nette dans la facture épaisse, ferme et lisse, dans le modelé, du *Ménage Sisley* (1868). Mais cette robe à rayures jaunes et rouges et ces verts acides sont d'une singulière audace, et certains détails, tels que les mains de la femme posées auprès de la main gantée de gris du mari révèlent une délicatesse de vision toute personnelle. On a

coutume de citer *la Baigneuse au griffon* (1870) comme la preuve la plus frappante de l'action exercée par le maître du « naturalisme », je crois qu'on a tort : elle marque le moment même où il s'en détache. L'arrangement de la figure principale, ombrée de bruns, avec tous ses vêtements à ses pieds, et la rive bordée de saules, sous lesquels repose une jeune femme couchée, font penser à l'*Atelier*, aux *Demoiselles de la Seine*. Mais qu'on s'approche : une toile très peu couverte, une peinture légère, fluide qui, dans le rendu des accessoires, se rapproche bien davantage de Delacroix et des maîtres anciens auprès desquels lui-même s'est instruit. Qu'un peintre emprunte un motif à l'un de ses prédécesseurs n'a que très peu d'importance; on ne saurait trop le répéter, la seule influence réelle s'exerce par la façon de voir et d'exécuter. Ce n'est plus qu'à Delacroix (et à travers lui à Rubens) que Renoir a songé pour peindre le *Capitaine Darras*, en dolman noir, avec boutons et galons d'argent. Nous savons du reste que Delacroix le préoccupait vers cette époque : les *Parisiennes costumées en Algériennes* de 1872 sont une transposition avouée des « Femmes d'Alger ».

Mais il est vain désormais de chercher à démêler des influences précises chez notre peintre, ni même une démarche bien définie. Personne, je crois, dans toute l'histoire de l'art, n'a montré, jusque passé la quarantaine, une aussi extraordinaire impressionnabilité, une aussi complète faculté de se renouveler. Le beau paysage de Seine (vers 1870), bleu, vert, gris et noir, légué au Louvre par Raymond Koechlin, ne ressemble à rien de ce qui l'entoure. Aucun lien avec les œuvres dont nous venons de parler, aucun avec *la famille Henriot au jardin* (1871) : ici les couleurs sont pâles, un peu bleuâtres, la facture sans grande fermeté. Et cette toile un peu creuse prélude à la série des groupes, — d'une exécution encore différente, — qui vont fournir à Renoir l'occasion de quelques-unes de ses plus belles toiles.

Dans la période qui va de 1872 à 1876, on ne découvre pas de manière homogène, de développement continu. Nous voyons un peintre d'une sensibilité merveilleuse, ému par un visage, un regard, l'éclat d'une peau, une fleur, un arbre au soleil, et qui, chaque fois, sans paraître presque se souvenir

de ce qu'il a fait antérieurement, cherche le « moyen » le meilleur de rendre ce qu'il a senti. Non seulement il ne s'embarrasse pas de formules, mais il ne témoigne d'*aucune* habitude de main. Prenez les plus grands, — un Titien, un Rubens, un Rembrandt, même un Goya, — on les voit évoluer, évoluer parfois rapidement; néanmoins, à un moment donné de leur carrière, il existe entre leurs ouvrages une certaine parenté d'exécution qui permet de les grouper, de les classer. Il n'y a, entre les œuvres de Renoir, d'autre parenté que celle qui naît de son tempérament. Peut-être est-ce en France, au XVIIIe siècle, qu'on trouverait les exemples les plus typiques de maîtres qui déroutent l'historien par leur variabilité : je pense à Fragonard, que l'impression la plus fugitive lance à l'improviste dans une innovation technique; je pense surtout à Watteau dont la manière de peindre est si diverse qu'aucun de ceux qui l'ont étudié n'a réussi à établir une chronologie de ses tableaux capable d'emporter la conviction. Sans doute ce rapprochement n'aurait-il pas déplu à Renoir, lui qui voulait se rattacher à cette École française dont il aimait l'élégance, la clarté, la gentillesse. Mais la mobilité même de Watteau, — que le raisonnable Caylus attribue à sa seule maladie, — n'est rien auprès de celle de Renoir.

Il n'existe, d'autre part, aucune analogie entre les changements brusques qu'on distingue chez Pissarro, par exemple, et ceux qui se produisent chez Renoir. Pissarro, avec de beaux dons, possédait une grande faculté d'imitation : esprit plutôt doctrinaire, il modifiait sa manière de faire par un effet de sa raison. Renoir modifiait la sienne par un effet de sa sensibilité.

N'en concluons pas que ces modifications fussent chez lui inconscientes. Comme il désirait traduire sa sensation avec le plus de justesse et de fraîcheur possible, il attachait une grande importance à perfectionner son métier et il appliquait à ce perfectionnement toutes ses facultés d'observation et de réflexion : vingt passages de ses conversations l'attesteraient, si l'examen des œuvres ne suffisait à nous en convaincre.

A l'époque de sa vie où nous sommes parvenus, *la Loge*, de 1874, marque un des moments les plus heureux. Chef-d'œuvre qui se fixe dans la mémoire et où, toutes les fois qu'on y

revient, un détail d'arrangement, de couleur, de matière, renouvelle le plaisir qu'on escomptait. L'accord composé par les roses pâles et les tons nacrés des chairs, les roses des fleurs, les blancs mêlés de bleu, les noirs profonds de la robe, les rouges sombres, semble n'être fait que pour mieux dégager la grâce qui émane de ce visage féminin, de ces yeux, de ces lèvres. Et quelle aisance dans cette peinture, si libre qu'aucun obstacle ne paraît s'être interposé entre l'œil et la main!

Renoir va-t-il exploiter cette veine? Point du tout. Autre problème, autre solution. Le portrait de *Mademoiselle Legrand* (1875) est peint tout différemment : une fillette en robe noire à manches de lingerie, des yeux bleus, des cheveux blonds légers noués d'un ruban bleu, un ruban bleu au cou. C'est comme une transposition de *l'Infante Marguerite* de Velasquez (que Renoir aimait beaucoup) où le bleu pâle remplace le rose. Quelque chose de simple et de pur; rien des richesses sourdes de *la Loge*. Que le thème change encore, la vision change également et, avec elle, la facture.

Le Moulin de la Galette est de 1876. La toile a été peinte en plein air, au Moulin même et dans un jardin de la rue Cortot que l'artiste avait loué. Sur le devant : un groupe de jeunes gens attablés, un banc vert dont le dossier accuse l'obliquité du premier plan. Derrière : un grand espace, sous des lampadaires à globes clairs disposés dans la verdure, et dans lequel passent des couples de danseurs. Les rayons du soleil traversent les feuilles et mettent des taches lumineuses sur le sol, les habits, les robes, les visages. Plus de noir, cette fois, — il est remplacé par un mélange de rouge et de bleu et toute la tonalité s'en trouve montée, — des verts, des jaunes, des violets vifs; mais, dans l'ensemble, ce sont les bleus et les roses qui dominent tout le reste, des bleus et des roses ravissants qui portent avec eux un parfum de jeunesse, un air de fête. Les figures juxtaposées, on dirait d'abord au hasard du spectacle, pourraient se disperser, papilloter : l'instinct du peintre est si sûr, — son jugement aussi, n'en doutons pas, — que tout se tient, forme un tableau harmonieux; le plus neuf, le plus séduisant qu'ait laissé l'impressionnisme, auquel plus étroitement qu'aucune autre grande œuvre de Renoir, il se rattache.

Pour obtenir plus de vibration, Renoir se livre à d'autres essais : *la Jeune fille au chat, la Liseuse* (vers 1876) sont peintes par touches juxtaposées, superposées, très empâtées dans les lumières, où elles ont pris un éclat d'émail. Pour *le Bouquet devant la glace* (1876), des sortes de hachures, afin de traduire l'enchevêtrement des fleurs et des herbes des champs. De petites touches presque pointillées pour rendre les arbres printaniers, couverts de jeunes feuilles dans le *Paysage*, de 1877, tout de vert clair, de jaune et de bleu. Des hachures plus longues, entrecroisées, dans le portrait de *Jeanne Samary* de la même année. Mais c'est une courte expérience. « J'ai essayé, disait-il à Albert André, de peindre par petites touches, ce qui me permettrait de mieux faire passer un ton dans l'autre, mais cette manière produit une peinture rugueuse et... je n'aime pas beaucoup ça... j'ai mes petites manies, j'aime peloter un tableau, passer la main dessus et dame! ceux qui sont peints de la sorte, j'avoue que j'ai quelquefois la tentation d'y frotter mes allumettes... Et puis la poussière se met dans les interstices et détériore les tons. »

Il était très préoccupé de la conservation de sa peinture. S'il a renoncé à remplacer le noir par un mélange d'outremer ou de cobalt avec du rouge, ce n'est pas seulement parce qu'il a découvert que « le noir est la plus belle des couleurs », mais aussi parce que ce mélange, avec le temps, craquait.

On comprend qu'il soit, par degrés, revenu à une peinture plus lisse, « capable de supporter les vernis, la crasse et toutes les malhonnêtetés du temps et des restaurateurs ». On la trouve déjà dans cette exquise tête de *Madame Charpentier* (vers 1878), à la peau douce, au regard oblique et velouté, à la bouche allongée par un demi-sourire. La série des tableaux exécutés en Normandie pendant l'été de 1879, — où il y a de si curieux bruns pourprés associés à des roses vifs, à des verts clairs et à des verts émeraude, — *le Chemin montant*, un de ses plus beaux paysages, nous amènent à deux ouvrages où la transformation de la facture est accomplie : *la Fin du déjeuner* (1879) et *Dans la loge* (1880). Le premier est tout en douceur, sauf la vigoureuse nature morte du premier plan : robe bleu de ciel et violettes de Parme, chairs comme pénétrées d'une pâle clarté, robe noire mate, entre

une nappe blanche et un fond de marronniers roses en fleurs. La seconde est d'un éclat merveilleux : la jeune femme blonde en robe noire décolletée et la fillette brune en blanc, d'une grâce de jeune animal, sont enchâssées dans un écrin de rouges nuancés qui vont du carmin clair du pilastre au rouge rosé du bouquet en passant par les rouges sombres du rideau. Renoir sent alors comme il ne le sentira plus, — car ses préoccupations seront ailleurs, — le mystère des yeux et des lèvres des femmes. Il n'a rien peint de plus charmant que ce visage tendre, un peu rêveur, et qui fait rêver.

Il semble, tant il est maître de ses moyens, n'avoir plus qu'à se laisser aller à sa vision poétique des choses, pour les exprimer sans difficulté et sans effort. Or c'est le moment même où il va connaître le trouble, l'hésitation, le doute.

En 1879 il avait fait un séjour en Algérie, dont il tira quelques jolis tableaux, rien de plus. Mais du voyage d'Italie entrepris en 1881, il lui resta une impression profonde. Les fresques des quattrocentistes dans les petites villes du Centre, celles de Raphaël au Vatican, à la Farnésine, celles enfin de l'antiquité à Pompéi lui laissèrent un souvenir qui ne devait pas s'effacer et qui allait mûrir en lui jusqu'à l'amener à un changement radical. Il demeura hanté par l'harmonie linéaire des ouvrages qu'il avait vus, par leur simplicité de plans, leur sobriété de moyens.

Il a dit lui-même à M. Vollard, et tous les critiques ont reproduit ces paroles : « Vers 1883, il s'est fait une sorte de cassure dans mon œuvre. J'étais allé jusqu'au bout de l'impressionnisme et j'arrivais à cette constatation que je ne savais ni peindre, ni dessiner. » En fait, la crise a commencé dès le voyage en Italie, mais elle n'a pas atteint tout de suite à l'état aigu. Du trouble qu'il ressentait alors, est née ce qu'on nomme en général sa période « ingresque ». Appellation fort inexacte, car je doute qu'Ingres ait aucune part dans ce drame intérieur. Que Renoir ait tel ou tel jour manifesté de l'admiration pour Ingres ne prouve rien : il n'a pas moins justement parlé d'autres grands artistes, car il joignait à sa délicate sensibilité le jugement le plus équilibré. Il n'y a rien à conclure non plus du fait qu'il a usé entre 1883

et 1886, contrairement à ses habitudes, du crayon de mine de plomb : quoi de plus naturel, puisqu'il s'appliquait à serrer de près le contour des figures? Il peut aussi bien avoir pensé à la pointe d'argent des Italiens. Ceux qui l'ont bien connu à cette époque, comme Georges Rivière, témoignent que ce sont les Italiens de la Renaissance et les fresquistes qui ont agi sur lui. Lorsqu'il tomba par hasard sur le *Traité de peinture* de Cennino Cennini, — pour lequel il écrivit plus tard une préface assez imprévue mais bien révélatrice de sa pensée, — cette lecture ne fit que confirmer les sentiments et les réflexions que les œuvres peintes avaient provoqués. Je me souviens qu'un autre de ses amis, qui s'était précisément lié avec lui dans le plein de cette crise et qui l'aimait beaucoup, m'a dit, voilà plus de vingt-cinq ans, la même chose. D'ailleurs l'examen seul des tableaux met Ingres hors de cause. Il est visible que, dans *la Baigneuse blonde* de 1882, Renoir ne songeait pas au trait tel que le comprenait Ingres, ni à sa façon de modeler, mais à cette fermeté de contour qu'on trouve chez Raphaël; il tentait d'adapter à ses préoccupations nouvelles les ressources qu'en dépit de la confidence à M. Vollard, il savait pouvoir tirer de la peinture à l'huile. Il cherche dans l'intérieur d'une forme limitée avec précision, une surface égale et solide, presque sans ombres, où la sensation de la consistance des corps et de leur poids résulte des passages de tons.

C'est en quelque sorte un mélange de l'ancienne et de la nouvelle manière qui a produit *la Danse à la ville* et *la Danse à la campagne* de 1883. Ces deux magnifiques tableaux, d'un dessin très arrêté, « se tiennent » d'un bout à l'autre, mais quelle intensité de bleus, de rouges, de verts, avec quelle subtilité dans les visages et dans cette robe blanche bouillonnée, où il entre surtout des bleus et des roses et qui donne avec cela une impression si réelle de satin blanc! Renoir n'en est pas encore à cette espèce d'ascétisme par lequel il allait passer : *les Roses*, de la collection Hessel ne relèvent d'aucune théorie et sont les plus éblouissantes roses qu'on ait jamais peintes. Les fleurs ont toujours servi à Renoir de détente et de délassement.

L'idée qui s'est formée dans l'esprit du peintre se précise.

Il renonce délibérément à cette vision presque magique, à cette facture souple, variée, expressive qui était à elle seule une volupté pour l'œil et qui nous entraînait à voir les choses comme il les avait vues. Le portrait de *Mademoiselle Bérard* (1884), dans une lumière uniforme et froide est d'un dessin presque minutieux, et uni comme un émail. Le grand tableau de l'*Après-midi des enfants à Wargemont* (1884) montre une égale précision, un grand souci des lignes, un éclairage égal, dû à ce que les figures sont placées dans une pièce où le jour entre aussi par le fond; les couleurs sont vives; la matière, épaisse, est ici presque rèche; il atteint à une sorte de grandeur. D'autres tableaux de la même époque ont un aspect moins agréable. C'est que Renoir pensait à la fresque et, pour en obtenir l'effet, desséchait sa peinture. Entrer dans le détail deviendrait fastidieux; on se rendra compte des essais entrepris avec des chances diverses en examinant *la Mère et l'enfant* (1884), la *Blonde se peignant* et la magnifique *Baigneuse* de la collection Balsan (vers 1886), *l'Enfant au chat* et *la Natte* (1887). Le but est le même, les moyens sont, dans chacun des cas, différents. Renoir arrivait mal à se satisfaire. « Je dois avouer, expliquait-il plus tard, que certaines peintures de ce temps ne sont pas très solides, parce que, tout entier à mes recherches de fresque, j'avais imaginé d'enlever l'huile de la couleur. »

L'ouvrage capital de la période qu'il traverse est la toile des *Baigneuses* que possédait M. J.-E. Blanche. Préoccupé de l'exactitude des formes et de l'équilibre des lignes, Renoir l'a préparée par de nombreux dessins, — on peut en voir à l'Orangerie, — les uns à la mine de plomb, les autres, grandeur d'exécution, à la sanguine; tous du trait le plus serré. Il travailla trois ans à son tableau. Quand il parut chez Georges Petit en 1887, l'étonnement qu'il provoqua se traduisit par des critiques acerbes; mais il suscita aussi de vives admirations, dans lesquelles le peintre trouva un encouragement dont il avait besoin, celle en particulier de Teodor de Wyzewa : « Plusieurs années, écrit celui-ci, Renoir vécut inquiet et par instants désespéré, étudiant les maîtres anciens, dont il est resté l'adorateur fervent et craintif. Il cherchait un art plus solide, plus classique, se suffisant à soi-même en dehors du

charme sensuel qu'il savait pouvoir y ajouter. Les *Baigneuses* resteront le témoignage de ces années de recherches et d'hésitations. Je ne puis oublier l'émotion surnaturelle que me causa cette peinture... »

J'ai lu plusieurs fois qu'il ne fallait pas exagérer l'importance de la crise dont il vient d'être question. Elle me paraît au contraire grave et pathétique. Si Renoir en parlait plus tard avec simplicité, c'est que ce lecteur de Montaigne et de La Fontaine n'était pas homme à enfler le ton, ni à tourner les choses au drame. J'admire qu'il ait renoncé volontairement à ce qu'il savait être le principal attrait de son art, à seule fin de l'épurer, d'atteindre un idéal difficile et de se contenter soi-même. L'héroïsme ne se mesure pas à la valeur que les autres attribuent à l'enjeu, mais à la peine de celui qui lutte pour l'emporter.

Ce long travail sur soi se prolongea presque vers 1890. Renoir a repris confiance. Après avoir abdiqué toutes ses richesses, il les ressaisit et tâche à les faire rentrer dans le fonds nouveau qu'il a péniblement acquis. A travers des réussites inégales, l'effort aboutit à une splendide victoire. Je sais que tout le monde n'en demeure pas d'accord. Moi-même j'ai longtemps préféré *la Loge* aux grands nus qui se succèdent de 1890 à 1910, et je sais bien qu'elle a plus de grâce, plus de séduction picturale. Mais l'art de Renoir est devenu plus fort, plus noble et, si peu que le mot paraisse au premier abord lui convenir, plus austère. Aidé peut-être par de fréquents séjours sur la côte méditerranéenne, il s'éloigne de la vie contemporaine, s'attache à l'étude du corps de la femme. Il se rapproche de l'esprit antique.

Tous liens étaient bien rompus, comme il l'a dit, entre lui et l'impressionnisme. M. Roger Fry a noté que l'impressionnisme est né du jour où des peintres n'ont plus voulu utiliser que les données révélées par la vision prise d'un point fixe et montrer les choses telles qu'elles paraissent, au lieu de les montrer telles qu'elles sont, — c'est-à-dire telles que l'expérience nous les fait connaître en les examinant sous des angles différents, en tournant autour, en les touchant. Tout l'esprit du peintre étant concentré sur la seule vision, deux changements en peuvent résulter : d'une part, il découvrira dans les choses des

aspects inhabituels — et voilà Degas —; d'autre part, il apercevra comment les formes et les tons sont modifiés par le jeu de la lumière et de ses reflets, — voilà Monet, Sisley et, pour un temps, Renoir.

Aux approches de la cinquantaine, Renoir a tourné le dos à la vision impressionniste pour revenir à la vision des maîtres anciens. Il pense que seul vaut pour un peintre l'enseignement des Musées. Il veut rendre les corps non dans leur apparence fuyante, mais dans leur réalité, leur relief et leur masse. Ne lui parlez pas de plein air! — ou, du moins, ce qui est peint en plein air doit « repasser par l'atelier ». Il travaille avec un modèle, mais il se contente de se référer à lui, il ne le copie pas. En fait, il s'éloigne du particulier pour se hausser au général. Réaction qui pourrait être dangereuse. Elle ne l'est pas pour lui, parce qu'il est resté toujours aussi sensible, aussi foncièrement peintre et qu'il possède à fond les ressources de son métier.

Des nus comme *la Toilette*, d'une exquise pureté, comme la *Baigneuse aux jambes croisées* (1903), comme la *Baigneuse blessée* (1909) me paraissent de la plus grande beauté. Ayant réussi à maîtriser son dessin, il s'abandonne de nouveau, — tant de paysages, de compositions, de fleurs, le prouvent, — à son instinct de coloriste. Mais là aussi il a changé : la gamme de couleurs, si elle monte de ton, se restreint en étendue. Dès le voyage en Italie, Renoir admirait que les Anciens eussent tout fait avec les terres, les ocres et le noir. De plus en plus il se limite aux jaunes, aux orangés, aux rouges, mis en valeur par du noir, quelques verts, des bleus et des roses purs. Les infinies nuances de la lumière sur la peau, il les sacrifie partiellement pour exprimer la continuité des formes et mieux accuser leurs saillies... « les volumes », dit-il avec un petit air narquois. Lui qui faisait miraculeusement affleurer la vie dans un regard et une bouche, se désintéresse de l'expression du visage. On le regrette? L'art antique faisait de même. Son goût le porte vers des corps trop puissants, parfois massifs, aux attaches lourdes. On a longtemps adressé, on adresse encore un reproche analogue à Rubens. Il est permis de préférer d'autres types féminins. « Oreiller de chair fraîche où l'on ne peut aimer... » Mais cela ôte-t-il rien à la qualité de sa peinture?

Vers ce temps, une autre crise, — qui n'est pas d'ordre intellectuel, — se produisit dans l'existence de Renoir. Depuis plusieurs années, il souffrait de rhumatismes déformants, marchait avec peine, se servait de moins en moins facilement de ses mains. Après 1910, il est cloué dans un fauteuil et ne peut plus ouvrir les doigts. Pour qu'il peigne, — il ne saurait se passer de peindre, — on doit fixer un pinceau dans sa main fermée : il ne peint que d'un mouvement du bras. Le courage et l'apparente sérénité avec lesquels il accepte cette douloureuse contrainte ne sauraient en dissimuler le côté tragique. Mais il aimait à tel point son art, il le connaissait si complètement, qu'il parvint à travailler jusqu'au dernier jour, en s'accommodant des limites que lui imposait la maladie.

Nous devons nous souvenir de cet état en regardant les ouvrages de la fin de sa vie. La sensibilité visuelle n'a pas diminué. Son œil est toujours grand ouvert sur le monde extérieur : il nous fixait déjà avec une curieuse acuité dans ses portraits de jeunesse; dans les photographies qui nous le montrent près de la mort, l'intensité du regard est presque hallucinante. Mais les doigts, nous le savons, n'obéissent plus et le bras s'est éduqué par un effort de volonté. D'aucuns cependant mettent les tableaux que Renoir peignit alors au-dessus de tout le reste. N'est-il pas un peu paradoxal d'affirmer que c'est au moment où les moyens d'expression se dérobent que sont nées ses plus belles œuvres? On trouve nécessairement là une certaine rudesse, une certaine monotonie d'exécution. Le contour ne peut être suivi avec la même délicatesse, l'accent être posé avec la même certitude. La comparaison de deux petites toiles (de loin presque pareilles) représentant des fraises sur une serviette blanche, l'une de 1908, l'autre de 1914, fait très bien apercevoir ce qui demeure intact et ce qui est perdu. L'admirable est que le vieux maître ait tiré un tel parti des possibilités qui lui restaient. Certains ouvrages de la fin sont très beaux. L'expression des formes y a de la grandeur. Quant à la couleur, dont l'éclat déplaît souvent, soyons assuré que le temps travaille pour elle : Renoir savait alors sur quels mélanges de tons il pouvait compter.

***

Lorsqu'on embrasse d'un coup d'œil l'évolution de Renoir, on se rend compte, qu'à travers toutes les variations que nous avons essayé de suivre, le fond n'a pas changé. Peinture sensuelle, mais d'une sensualité chaste. Peinture où aucune tristesse n'apparaît jamais. Infirme, vieilli, ce que Renoir voulait faire c'était toujours « de la peinture qui donne de la joie au mur ». Il était resté celui dont je ne sais qui, disait : « Ah! ce Renoir! toujours en fête... » C'est une chose bien remarquable qu'il ait conservé intact le sentiment joyeux que lui inspirait la nature, tout en travaillant avec une persévérance inlassable et parfois douloureuse à se perfectionner dans son art.

Il s'est appliqué, comme peu de modernes l'ont fait, à réapprendre le métier de peintre que, disait-il, les artistes avaient perdu « depuis qu'ils s'étaient émancipés des traditions ». Mais ce serait une erreur de croire qu'il ne songeait qu'à la technique. Il savait que la technique n'est qu'un moyen; seulement il ne parlait pas volontiers du reste. Quand il fait allusion à ce qu'il mettait de lui dans sa peinture, les paroles restent en deçà de sa pensée : « Allez donc leur apprendre que ce n'est pas une question de métier! s'écrie-t-il un jour; qu'il faut encore un certain quelque chose... finesse... charme... cela chacun le porte en soi. » Une sorte de pudeur l'empêche de parler de ce qui le touche. Il ne s'explique pas plus volontiers sur la nature de son art qu'il ne se plaint de ses souffrances. Le sens pourtant n'est pas douteux. De temps en temps un mot l'éclaire : « Le Titien — il a tout pour lui, le mystère, la profondeur... Rubens à côté est extérieur. » Et, dans la préface au traité de Cennino Cennini, il écrit : « La main la plus habile n'est jamais que la servante de la pensée. » S'il n'aspirait à rien mettre de proprement intellectuel dans la peinture, il a sans cesse réfléchi aux problèmes qu'elle pose et il savait d'autre part, aussi bien que Corot, — dont par certains côtés il se rapproche, — que la véritable qualité de son œuvre tenait à sa sensibilité, non pas seulement visuelle, mais à sa sensibilité profonde.

La peinture a ses prosateurs et ses poètes, comme la litté-

rature : on comprendra quelle signification il convient d'attacher à ces termes si l'on admet que les poètes ne sont pas toujours ceux qui écrivent en vers. Les premiers sentent et voient les choses à peu près comme le commun des hommes, sauf à les percevoir avec plus de pénétration, à les rendre avec plus de vie et d'intensité. Les seconds les sentent et les voient autrement que nous, avec plus de lumière, ou plus de couleur, ou plus de pureté et d'harmonie. Involontairement, fatalement, ils transfigurent ce qu'ils perçoivent. Leurs œuvres ne nous donnent pas l'impression de la réalité, mais nous ravissent par une mystérieuse beauté. Le spectacle le plus ordinaire leur fournit une matière suffisante. Renoir était de ceux-là. Le vrai Moulin de la Galette : rien de plus médiocre. « La salle de bal, nous dit Georges Rivière, était construite en planches d'un vilain vert... Derrière l'estrade de l'orchestre, il y avait un jardin, une cour plutôt, plantée d'acacias rabougris et garnie de tables et de bancs... C'était le rendez-vous ordinaire des familles ouvrières de Montmartre... » Renoir l'a si féeriquement transposé que beaucoup d'entre nous perçoivent, dans sa toile, comme un écho de l'*Embarquement pour Cythère*... Cette vertu magique, il l'a conservée jusqu'au bout, changeant sans le vouloir, du seul fait qu'il y touche, un site ordinaire en paysage enchanté, n'importe quelle servante en déesse.

Grâce à ce don de poésie, et parce qu'il a été un des plus merveilleux artisans de la peinture, Renoir est assuré de l'avenir. On viendra chez lui puiser le rêve. Et plus d'un jeune homme recevra de ses œuvres l'impulsion indéfinissable, mais décisive, qui l'aidera à trouver sa propre voie.

PAUL ALFASSA

HENRI DUVERNOIS

L'Académie française a décerné, cette année, le Grand Prix de littérature à M. Henri Duvernois, pour l'ensemble de son œuvre. M. Henri Duvernois est venu au théâtre par le roman et la nouvelle. J'ai donc relu son œuvre entière.

Il n'en est pas de plus libre, de plus fine, de plus jolie. Cela, c'est l'impression première qu'on en reçoit, l'impression évidente, à la fois vraie et superficielle. Le style rapide, ailé, a, dans la grâce de son vol, une extraordinaire sûreté; un bon pilote le dirige, qui dédaigne les acrobaties verbales autant que les « démonstrations » pédantesques, mais va droit au but, et l'atteint, sans panne, dans le temps le plus court. Un vocabulaire riche, nuancé, d'une propriété excellente, impeccable, dénué d'inutiles recherches, de fausses élégances et, pour tout dire, de toute pose. Enfin, qualité plus éminente peut-être, par quoi se reconnaît l'écrivain authentique, mieux encore que par la justesse et la diversité du *mot* : la justesse et la diversité du *tour*.

Voilà bien des vertus déjà. Pourtant ce ne sont là que celles qu'on saisit du premier regard. Quelque connaissance que l'on croie posséder d'un auteur dont on a lu ou vu représenter les ouvrages, depuis nombre d'années, au fur et à mesure qu'ils ont éclos, on a énormément à apprendre sur lui lorsqu'on relit d'affilée tous ses écrits. Les loisirs de la campagne sont propices à ces sortes d'examens généraux. Le bénéfice qu'on en retire est si certain que je ne manque guère de m'y livrer chaque été, pour quelques auteurs, vivants ou morts. Les

bons sortent grandis de l'épreuve; les autres ne la supportent guère, quand ils ne découragent pas l'expérimentateur de la mener jusqu'au bout. Ces longues lectures suivies ont non seulement l'avantage de développer sous nos yeux les perspectives d'une œuvre, d'en accuser les vallonnements et les reliefs, elles ajoutent à cet accroissement de connaissance en surface un accroissement en profondeur. A travers ces répliques variées d'un tempérament que sont les œuvres successives d'un écrivain, l'on atteint par cette intimité prolongée avec l'auteur, quelque chose de plus que l'auteur lui-même, ce que La Bruyère se félicitait tant de rencontrer, lorsque pareille fortune lui arrivait : l'homme.

L'homme, chez M. Henri Duvernois, est extrêmement sympathique. L'étude attentive de ses ouvrages nous confirme dans ce sentiment, le renforce, mais elle nous amène aussi à reviser quelques-uns des jugements sur lesquels se fonde la sympathie toujours distraite que le public accorde à ses préférés. L'idée que nous-même nous faisions de M. Henri Duvernois avant de le *relire*, n'est pas absolument identique à l'image que nous avons maintenant de lui, après l'avoir *relu*. L'opinion commune, c'est que M. Duvernois est une âme attendrie, apitoyée, qui relève par beaucoup d'esprit ce que ses attendrissements et ses apitoiements pourraient avoir d'un peu trop doux; c'est qu'il abonde en traits comiques, opère des redressement brusques et pleins de drôlerie sur la pente périlleuse qui mène au sentimentalisme; c'est qu'il sourit en pleurs. Eh bien, tout cela n'est de lui qu'une vue grossière, incomplète, par conséquent déformée. Certes, voilà un cœur bon, et généreux, et sensible, et voilà un écrivain spirituel, mais, oh! que de mais! je veux dire, que de réflexions désabusées, que d'ironie cachée, que de pessimisme foncier sous l'aimable et gentille apparence!

J'ai de M. Duvernois un lointain souvenir personnel, souvenir d'une rencontre, dont lui-même, je le parierais, n'a gardé aucune mémoire. C'était environ 1904, si ce n'est cette année-là. M. Duvernois, à cette époque, assumait les fonctions de rédacteur en chef d'une publication qui était, je crois bien, *Femina*. Est-ce que je rêve? Il me semble que *Femina* avait alors son siège avenue de l'Opéra. Peu importe. J'étais, en

ce temps-là, un débutant assez désargenté, qui publiait des vers, mais qui n'aurait pas été fâché de collaborer — de quelle façon? ce point restait en suspens — à des revues payantes. Une dame obligeante, qui était rédactrice à *La Fronde* (un journal entièrement rédigé par des femmes), me donna une carte d'introduction auprès de Duvernois. Je ne puis dire de quelle façon charmante le visiteur absurde et totalement inconnu que je représentais fut accueilli par ce jeune homme, qui avait un cabinet, un bureau, des responsabilités et que je dérangeais dans sa besogne. Oui, Duvernois fut ce qu'on dit qu'il est : attendri, apitoyé, très doux. Il eut aussi des mots qui me firent trouver amusantes et mes chimères et ma naïveté. En même temps, il semblait s'excuser que la vie fût si dure, et que ses fonctions le contraignissent à me poser des questions précises, et en particulier celle-ci : « Quel genre de *papier* pouvais-je faire, qui convînt à *Femina*? » Hélas! je n'en savais rien. Et Duvernois souriait avec mélancolie. Non pour me laisser entendre que, dans ces conditions, il était fou d'être venu, et malappris de lui faire perdre son temps, mais comme si, vraiment, il était déplorable, insensé, que *Femina* fût dans l'impossibilité d'ouvrir d'avance ses colonnes et d'offrir un pont d'or à un garçon comme moi, encore que les thèmes de son inspiration parussent assez vagues. Aujourd'hui, je comprends mieux pourquoi, à mon entrée, Duvernois, gentiment, s'était levé pour venir à moi, et m'avait tendu la main avec vivacité : il avait reconnu du premier coup d'œil, dans cet être falot, un de ses personnages, car son œuvre abonde en rêveurs, en jeunes gens tombés de la lune. Mais je me rappelle que sur l'heure, dans l'escalier, j'eus l'obscur sentiment que le rédacteur en chef de *Femina*, bien que nous fussions à peu près du même âge, avait une expérience que je ne possédais point, et comme un acquis douloureux d'observations, de connaissances non livresques, qui lui faisait considérer avec indulgence, mais sans illusion, la farce du monde terrestre, et nous, pantins, sur ce pauvre théâtre.

Or, c'est là précisément ce que révèle l'œuvre entière de M. Duvernois, lorsque, passant des romans aux nouvelles, et de celles-ci aux comédies, on l'embrasse dans son ensemble :

elle s'appuie sur le réel, qui est rarement joyeux, qui est souvent sombre. La douceur ici est une conquête sur l'amertume, entendez l'attitude stoïque d'un homme qui s'oblige à se montrer doux, quand le spectacle de la vie lui fournirait tant de raisons d'être amer. L'esprit de Duvernois est une revanche contre la laideur morale, contre la sottise, contre les coups du destin. Sa tendresse : une manière de fraternité dans le malheur commun. Sa pitié : une forme du désespoir. C'est ainsi qu'à cette œuvre qui passe pour gaie, et qui feint si bien de l'être qu'elle l'est en effet avec brio, je trouve un goût de cendre.

Les comparaisons avec d'autres auteurs ne suffisent jamais à expliquer le fond original d'un écrivain, mais elles peuvent aider à le définir. On peut, en relevant des ressemblances et des différences, sinon pénétrer au centre du débat, du moins marquer des points de repère qui permettent de l'approcher. Prenons, par exemple, entre les études si diverses de M. Duvernois, celles où chacun s'accorde à reconnaître l'une des faces les plus brillantes de son talent : la peinture des petites gens. Si, sur ce terrain, je compare M. Duvernois avec un auteur de la fin du siècle dernier, qui s'est « penché sur les humbles » : François Coppée, et avec un jeune auteur du temps présent : M. Eugène Dabit, je suis frappé tout de suite par ce qui les distingue les uns des autres. François Coppée est cordial, sentimental, mais ses tableaux demeurent ceux d'un bourgeois qui voit les choses du dehors, d'un promeneur qui croit connaître le faubourg parce qu'il s'arrête à écouter les romances des rues. Son expérience personnelle de l'âme populaire semble avoir été limitée à l'idylle banale du fils de famille avec l'ouvrière. Il continue Mürger en cela, avec quelque chose de moins libre, de moins sincèrement ému, de plus réservé qui décèle ses origines. En outre, nulle ironie, nul esprit; il traite l'affaire avec un profond sérieux. Il s'attendrit de bonne foi sur le sort de l'amante délaissée, mais comme il le ferait sur quelque chose de fatal, de déterminé d'avance par le propre destin du jeune homme, qu'il nomme encore un « patricien ». Les eaux-fortes de M. Eugène Dabit sont à l'opposé de ces aquarelles : ici les noirs profonds et les blancs déchirants composent des morceaux violents aux dissonances

tragiques. Sous un masque d'objectivité apparente, il est évident que l'auteur, par le truchement de ses descriptions, prend à partie les classes dominantes, représentant le régime qui a permis, qui tolère, qui entretient de telles horreurs. Il dit : « Voici les taudis, les bouges, les sentines des faubourgs, et voici le peuple lui-même, avec ses tares, tel que vous l'avez fait. » Là non plus, aucune ironie, car un comique grinçant est une autre nuance de fureur qui peut s'allier aux teintes dramatiques, mais l'ironie est chose légère qui suppose un certain détachement. M. Henri Duvernois, lui, connaît le peuple profondément. Il ne s'est pas, comme Coppée, « penché sur les humbles » : il a vécu au milieu d'eux. Il ignore, d'autre part, les acides où baignent les planches de M. Dabit : l'arrière-fond de rancune sociale. Non qu'il confonde, renseigné comme il l'est, l'ordre actuel avec l'Ordre tout court. Comment, les injustices du sort, les inégalités monstrueuses le laisseraient-elles indifférent? Mais, psychologue avant tout, il pense que c'est mal connaître le peuple, que c'est l'envisager sous un angle bien spécial, bien étroit, que de borner son amour pour lui à épouser ses querelles politiques et les colères de ses tribuns.

Ensuite, qu'est-ce qu'on entend par ce mot : le « peuple »? La notion, dans notre esprit (même encore aujourd'hui, où les survivances de 1848 sont loin d'avoir disparu), s'environne d'une odeur fauve : l'odeur du « lion populaire »; au travers de ce « nuage sombre », passent des éclairs, qui sont des souvenirs de Hugo, de Michelet ou de leur disciple : Jaurès. Le « peuple »! l'expression évoque encore des idées de socialisme, de syndicalisme, de grèves, la « foule hâve » des mineurs et des ouvriers d'usines. On songe à *Germinal*, à *l'Assommoir* aussi. Or, j'ai dit que M. Duvernois excellait dans la peinture des « petites gens ». Les « petites gens » et le « peuple », ce n'est donc pas la même chose? Pas tout à fait. La notion des « petites gens » est infiniment plus large, plus extensible. Sans doute les « petites gens », en grande majorité, sont du « peuple », mais combien y en a-t-il parmi eux qui n'en sont pas expressément : petits rentiers, petits boutiquiers, petits fonctionnaires, retraités ou non, employés de magasins, comptables, commis aux écritures, scribes de tout poil, dactylos, petits professeurs, petits comédiens, petits musiciens d'orchestre, etc.

et la multitude des métiers fantaisistes, une nuée! Les « petites gens », c'est tout ce qui remplit les rues, les métros, les autobus à sept heures et demie du matin, dégringole les escaliers du centre de Paris à six heures du soir, prend d'assaut les trains de banlieue. Le mot « peuple » a je ne sais quoi de rigide, d'encadré. Le « peuple », en principe, est une classe, mais allez donc établir des classes dans ce grouillement qui se mêle aux brouillards d'hiver, aux soleils printaniers, sur les trottoirs des faubourgs! Car n'oubliez pas que les « petites gens » comprennent aussi la bohême, les ratés, les déchus, les excentriques sans fortune, pourvu qu'ils aient un domicile — les vagabonds, les clochards formant une couche inférieure. Et l'immense population flottante de la galanterie pauvre et médiocre, où la placer, si ce n'est encore au sein de cette masse confuse, qui trime, souffre, et plaisante, et danse aux carrefours, le 14 juillet?

M. Henri Duvernois sait par cœur cette énorme matière; il en parle avec aisance les multiples dialectes; mais sans affectation d'argot, sans qu'il y ait jamais dissonance entre sa propre langue, qui reste toujours pure, et celle de ses faibles héros. En quête d'individualités bizarres, de personnages saugrenus, de vies extravagantes où l'invraisemblable est cependant réel, c'est dans cette sylve humaine qu'il les a rencontrés souvent, comme autrefois, le poète,

> Dans les plis sinueux des vieilles capitales,
> Où tout, jusqu'à l'horreur, tourne aux enchantements.

Une autre caractéristique de M. Duvernois, en effet, c'est qu'il est un peintre de Paris. Du « pays parisien » il possède la couleur, l'accent; il en a dessiné les types, comme Pagnol ceux de Marseille. Ce Paris, dont la physionomie particulière est aussi marquée que le visage d'une province, c'est le Paris vrai : blagueur et sentimental, sceptique et badaud, léger et grave, bambocheur et travailleur, hardi et vaniteux.

Mais M. Duvernois est loin de s'être borné à choisir ses modèles parmi les « petites gens » de Paris. Comme cette catégorie immense a des frontières imprécises, l'observateur lui-même les franchit constamment. Comme les individus de condition modeste sont en relations continuelles avec les

individus appartenant aux classes dites supérieures (patrons, employeurs, médecins, avocats), ou avec les « gros » qui font la fête (amis sérieux, entreteneurs), le psychologue n'a pas manqué de noter également les mœurs de ces différentes espèces animales. Le satirique, chez elles aussi, a trouvé sa pâture. Il s'est gaussé des nouveaux riches, des amoureux trop confiants dans le pouvoir de leurs écus. Il a suivi d'un œil amusé l'ascension de la petite poule. Être misogyne, ce serait être dupe encore. Son attitude à l'égard de la femme en général est donc plutôt celle d'un homme à la fois lucide et charmé. Avec un calme irritant (qui peut-être cache un pincement au cœur), il démêle les roueries, perce à jour les mensonges, mais se garde bien de triompher, préférant taire ses découvertes, et pardonner en faveur des bons moments. Il connaît la décomposition, rapide ou lente, des liaisons qui pourtant ont commencé dans une ivresse de bonheur, un délire réciproque de sincérité. C'est que, au début, les amants étant possédés par une force qui les dépasse, disons même par un dieu, qui consent à habiter, pour un temps généralement court, l'âme et le corps des plus misérables — et des plus stupides — le vrai caractère des protagonistes en est, du même coup, voilé. Mais, quand s'éteint la flambée, quand le dieu s'échappe pour porter ailleurs l'étincelle sacrée, aussitôt cesse le mystère : le faux délicat redevient mufle, et la gazouillante amie qui pâmait se mue en criarde infâme. Souvent encore, laissant à leurs disputes, à leurs réconciliations éphémères, ces pauvres couples aigris, changés hélas! en eux-mêmes, l'auteur choisit de s'installer chez des gens mariés, des gens cossus, des bourgeois fieffés, pour les regarder vivre. Est-ce que je me trompe? il me semble qu'alors le sourire de M. Duvernois se crispe légèrement. Son ironie demeure fine, mais la pointe de celle-ci se fait plus dure. Jamais il ne moralise. Ce n'est pas son affaire de juger. La sienne est uniquement de montrer. Mais lui, si bienveillant, si indulgent à l'égard de la faiblesse dans les portraits qu'il en donne (indulgence de dessin, de couleurs, et non de jugement, je le répète), lui, si sensible d'ordinaire, quand le malheur fond sur la brute, il décrit l'accident avec indifférence. Enfin, désespérant peut-être de rencontrer chez les adultes le senti-

ment à l'état pur, le sens — qu'on dit inné — de la justice dans sa candeur première, il s'est parfois tourné vers l'enfance. Il lui est arrivé de surprendre avec ravissement, dans ce petit monde, quelques minutes d'extase ineffable, d'élans généreux, d'héroïsme innocent, d'équité lumineuse et comme cristalline, auprès de laquelle la jurisprudence des grandes personnes les plus intègres semble un verre opaque. Mais, même chez les enfants, ce ne sont là que des éclairs, quelques rares reflets perdus de la divine face. La plupart des petits êtres ont, dès le plus jeune âge, tous les défauts des hommes, quand ce n'est pas tous leurs vices; et ceux qui naissent intacts, sont vite corrompus, car la vie gâte tout.

Vanité des vanités... Que peut devenir un psychologue clairvoyant devant un bilan d'observations aussi déficitaire? Pleurer sur la faillite de ses illusions? Non. S'il a l'âme fière, deux partis seulement s'offrent à lui. Le premier : être un auteur féroce. Mais quelle tension! quelle fatigue! quel ridicule aussi, à la longue! Alors, le sage opte pour le second parti : être un auteur gai.

Nous avons plusieurs fois prononcé, à propos de M. Henri Duvernois, le mot « ironie »; c'est que l'ironie est le ton dominant de son œuvre, celui qui persiste dans les genres où la maîtrise de l'écrivain s'est affirmée : nouvelles, romans, théâtre. Mais il y a une ironie féroce, et nous venons de dire que M. Duvernois répugne à la férocité. On parle encore d'ironie hautaine, et il est toute bonne grâce; d'ironie grinçante, et il est toute harmonie; d'ironie amère, et il n'a point de bile. Entre tant de sortes d'ironies qu'il est impossible d'attribuer à cet ironiste sans le défigurer, quelle est donc proprement la sienne?

L'ironie de M. Duvernois n'est pas simple. A elle-même on pourrait, pour la qualifier, accoler bien des adjectifs, autant qu'elle comporte de registres. Tantôt elle est fugace, comme le clin d'œil qui, entre les spectateurs d'une scène burlesque ou les auditeurs de quelque bourde prétentieuse, établit une connivence; elle est alors quasi confidentielle, et fait grand honneur au lecteur, puisqu'elle le suppose apte à saisir au vol d'imperceptibles nuances. Tantôt, sans jamais alourdir le trait, elle l'appuie jusqu'au juste point où la moquerie légère

devient pour tous apparente. C'est là son jeu le plus habituel. Celui-ci est très différent de l'humour, qui implique un imperturbable sérieux. Trop nerveuse pour chercher ses effets dans le flegme, elle se distingue par un mouvement vif, une animation, une excitation sans cesse visibles, et s'amuse elle-même des coups qu'elle porte. Encore un pas, un bond, une pirouette, et la fine malice, haussant le ton, atteint à la cocasserie. Mais la plaisanterie, presque toujours, garde sa bonne humeur; elle ne pousse guère jusqu'au sarcasme. Les corrections que l'auteur administre à ses fantoches — entendez à nous tous, pauvres humains — sont rarement sanglantes. Nul poison non plus à ses flèches.

Cependant, j'avais tort de vouloir enfermer M. Duvernois dans un dilemme en déclarant que sa profonde expérience des hommes le condamnait forcément à choisir entre le genre féroce et le genre gai. Les ressources d'une âme comme la sienne sont infinies, et déjouent la logique formelle de nos raisonnements. Il a su — et cela sans tomber dans la férocité — se départir plus d'une fois de son ironie, rejeter le masque comique. C'est que, dans la vie, à côté des bourreaux (parmi lesquels il en est d'inconscients, et les inconscients sont les plus nombreux) il y a aussi les victimes. Ou, si l'antithèse « bourreaux » et « victimes » paraît un peu trop forte, disons que, à côté de ceux ou de celles qui font souffrir et méritent d'en être châtiés, ne fût-ce que par une grêle de traits d'esprit, il y a ceux et celles, immense troupeau, qui souffrent et méritent d'être plaints. Pour rendre compte de certaines douleurs, M. Duvernois, qui est le tact en personne, a donc abandonné son sourire. Par les seules puissances de sa sympathie, par cette intelligence des choses du cœur qu'il possède au plus haut degré, par l'éloquence d'une sincérité capable de revêtir une forme poignante, il est parvenu souvent à faire couler nos larmes. Et ses œuvres les plus émues, les plus pathétiques, les plus graves, sont parmi ses meilleures.

***

Le répertoire abondant de l'auteur de nouvelles et du romancier offrait au dramaturge une grande variété de ce qu'on nomme des « sujets de pièces ». D'autres que M. Henri Duver-

nois, semble-t-il, qui, dès leurs débuts, s'étaient spécialisés dans le théâtre, s'en avisèrent avant lui. C'est ainsi que M. Sacha Guitry, d'une nouvelle de M. Duvernois intitulée *Morte la Bête*, tira l'émouvante *Jacqueline*. Puis divers dramaturges, parmi les plus distingués, offrirent à M. Duvernois leur collaboration. Bientôt furent portés successivement à la scène : *Faubourg Montmartre*, en collaboration avec M. Abel Tarride; *Après l'amour*, quatre actes tirés d'*Après la pluie*, avec M. Albert Wolff; *Dibengo*, avec le même; *la Guitare et le Jazz-band*, pièce tirée de la nouvelle du même nom, avec M. Robert Dieudonné; *le Geste*, trois actes et quatre tableaux, tirés de la nouvelle qui a pour titre *Gisèle*, avec M. Maurice Donnay; *l'Eunuque*, avec M. André Birabeau. Puis vinrent les œuvres dramatiques tirées par M. Duvernois seul de ses nouvelles ou de ses romans : d'abord la série des pièces en un acte, qui firent, pour la plupart, les beaux soirs du Grand Guignol, et dont quelques autres furent données au Daunou, au Saint-Georges, à la Madeleine : *Nounouche, la Dame de bronze et le Monsieur de cristal, Seul, l'Élève Chocotte, Chabichou, le Chevalier Canepin, la Clémentine-Piéfaroux, le Professeur, l'Accident, Devant la porte, Faute de s'entendre, le Haricot vert, Harmonie, les Voisins*, etc. Enfin les grandes pièces dont le succès est dans toutes les mémoires : *Eusèbe, la Fugue, Cœur, Jeanne, la Maison des confidences*.

Il est certain qu'il existe des affinités entre l'art de la nouvelle et l'art du théâtre. Par le seul fait qu'il était un auteur de nouvelles, M. Duvernois, dès ses débuts, n'était donc pas très éloigné de la scène. S'il a mis longtemps à s'en apercevoir, c'est probablement que la joie de conter lui suffit pendant des années, et que les découvertes qu'il faisait, à mesure qu'il avançait dans la connaissance de ce métier difficile, absorbèrent ses facultés. De même, en Italie, M. Pirandello, avant de devenir un dramaturge célèbre, écrivit des centaines de nouvelles qui, au rebours de celles de M. Duvernois, n'obtinrent aucun succès. Les dimensions de la nouvelle, en effet, imposent souvent à celle-ci des conditions qui ne sont pas sans analogies avec les nécessités dramatiques : unité et simplicité du sujet, action rapide, rayonnant autour d'un nœud central, langue concise, absence de développements. Est-ce à dire que

tous les auteurs de nouvelles soient plus ou moins voués au théâtre? Je ne le pense pas, car on peut concevoir des nouvelles, qui, malgré leur raccourci, ne présentent pas de caractère spécifiquement scénique. Il y a donc des nouvelles à tendances dramatiques, et d'autres qui ne sont pas telles; et les différentes formes, que peuvent affecter ces nouvelles non dramatiques sont elles-mêmes très variées. A la vérité, ce qui fait qu'une nouvelle offre matière à dramatisation, ou plutôt est déjà un embryon, un scénario de drame, ce n'est pas tant son sujet que son mouvement interne. Les nouvelles de Maupassant, par exemple, peuvent offrir des sujets de drames, mais des sujets seulement, de simples points de départ, de simples données, et non des ébauches de drames, des possibilités de drames déjà dessinées. Pourquoi? Parce que le style en est le plus souvent indirect, la forme descriptive. Quelque fortement campés que soient les personnages, ils demeurent des images dans l'œil de l'auteur, des impressions sur une rétine. Dans les nouvelles de M. Duvernois au contraire, la vivacité de la phrase, son tour direct, ses traits font tendre l'œuvre entière vers le langage parlé; et, de fait, les dialogues souvent s'entremêlent au récit, parfois se substituent entièrement à lui; les personnages, déjà, paraissent s'évader de l'imprimé, sortir de la page, comme attirés irrésistiblement vers les planches.

Mais, du roman au théâtre, la distance, à première vue, est si grande que jeter un pont d'une rive à l'autre semble une entreprise insensée. L'art du roman est malaisé à définir, parce qu'il n'est pas de genre susceptible de se prêter davantage à des conceptions différentes. Lorsqu'on cherche à en formuler les lois, on court toujours le risque de laisser en dehors de ce prétendu code tel ou tel roman important. De quelques modèles arbitrairement choisis comme étant des romans-types, on tire un ensemble de règles. Mais les meilleurs romans ne sont pas toujours des romans-types. Et justement leur premier mérite n'est-il pas souvent d'avoir brisé le cadre du roman-type? Cependant, si vive que soit la méfiance que nous inspirent les constructions *in abstracto*, et en particulier la législation esthétique, peut-être est-il permis d'avancer que les caractéristiques du roman sont en général les sui-

vantes : d'abord, une certaine durée, une certaine longueur de temps, au cours de laquelle l'action se déploie; ensuite, de préférence à une direction linéaire, des directions multiples, tantôt parallèles, tantôt divergentes; de préférence à sens unique, un faisceau de voies montantes et descendantes, avec des retours, des croisements, et souvent des arrêts, des méditations aux postes d'aiguillages; c'est encore le souci de reconstituer des atmosphères où baignent les personnages; le loisir d'analyses fouillées, de sondages dans le terrain à la surface duquel se déroulent les événements. A la vérité, c'est au roman psychologique surtout que répond cette vue. Mais que l'on considère le roman d'aventures, et l'on s'apercevra que lui-même exige durée, loisir, multiplicité et enchevêtrement des directions. La seule différence qui existe sous ce rapport entre les deux variétés, c'est que le foisonnement des sentiments qui est la marque de l'une, est remplacé chez l'autre par le foisonnement des faits, des épisodes.

Il est évident que ces modes de composition, ces démarches et ces rythmes sont inconciliables avec les conditions ordinaires (occidentales) d'un spectacle. Le transfert d'un roman à la scène ne peut donc avoir lieu sans une accommodation si profonde qu'elle équivaut à une recomposition du thème selon l'optique théâtrale. Néanmoins, ce qu'on nomme, ce que nous-même avons nommé les « nécessités dramatiques », n'est jamais un système immuable. Il n'est, pour s'en rendre compte, que de comparer notre théâtre actuel avec le théâtre grec, ou même avec notre théâtre classique. On distinguera entre ceux-ci et celui-là des oppositions essentielles, organiques. Or, depuis quelque quinze ans, le théâtre, chez nous, traverse une de ces phases de variation brusque, grâce à quoi une évolution qui n'a pas cessé mais qu'on pouvait ne pas apercevoir, devient tout à coup apparente. C'est un lieu commun de la critique, aujourd'hui, que de constater que la pièce « construite », la pièce « bien faite », solidement charpentée, ne jouit plus de la même faveur qu'avant la guerre. A tel point que certains maîtres de l'art ont jugé expédient de desserrer la rigueur de leur technique première, afin que le spectacle eût plus de liberté, plus de jeu. Pour l'aider dans

cette tendance nouvelle, le théâtre a bénéficié des apports du roman, souvent par l'intermédiaire du film, qui n'est qu'un roman projeté et parlé. Sans doute, lorsqu'un romancier écrit pour la scène, le travail d'adaptation demeure indispensable. N'empêche que l'auteur qui pense naturellement en romancier et qui s'oblige à penser en dramaturge, sera enclin à introduire dans la texture du drame, consciemment ou inconsciemment, certains procédés du roman. D'où ces expositions par petites touches, lentes, indirectes qui, lorsqu'elles sont réussies, ont l'avantage d'être moins formelles, de faire émerger le drame graduellement d'un milieu. D'où encore cette extension de l'action dans le temps, chaque acte ou tableau n'étant plus un moment d'une crise, mais une époque d'une vie. Certes, le drame pur garde ses partisans; mais les formules anciennes avaient incontestablement vieilli; un besoin de renouvellement se faisait sentir.

C'est l'honneur de M. Henri Duvernois d'avoir, après un éclatant labeur de romancier (qui, cette saison même, a donné de beaux fruits), contribué, pour une grande part, à l'enrichissement du théâtre.

FRANÇOIS PORCHÉ

PARMI LES LIVRES

Thiers, par **Georges Lecomte** (*Dunod*).

La qualité et le nombre des documents devenus accessibles depuis une quinzaine d'années, — des documents originaux se substituant aux légendes publicitaires ou aux attaques trop partiales —, ont donné à ceux qui voulaient bien les lire des vues toutes nouvelles sur Adolphe Thiers.

Sa correspondance, léguée à la Bibliothèque nationale par sa belle-sœur mademoiselle Dosne, est accessible au public depuis 1916. Sans doute, elle ne représente qu'un choix de lettres, lettres expédiées, lettres reçues, celles seulement qui montrent Thiers en belle forme pour la postérité; telle qu'elle est, et malgré ses tendances panégyriques, sa valeur historique est considérable, et elle est complétée par plusieurs volumes de documents justificatifs, pièces officielles, correspondances administratives. Daniel Halévy, l'un des premiers, a exploité cette source incomparable, dans son *Courrier de M. Thiers*, véritable biographie par textes choisis, sorte de préface à ses *Notables*, puis M. Bouniols, en éditant les lettres du temps de la présidence, de 1870 à 1873, puis M. Lanzac de Laborie, en retraçant l'histoire des négociations malheureuses entreprises, lors du premier ministère de Thiers, pour faire épouser au duc d'Orléans une archiduchesse. Plus récemment, M. Malo a véritablement révélé la vie intime d'Adolphe Thiers, son mariage avec mademoiselle Dosne, et cet étonnant ensemble de petits bourgeois, nouveaux riches mal dégrossis, formé par sa nouvelle famille, mais qui ne put jamais altérer son intelligence lucide et sa merveilleuse activité. Enfin les documents conservés aux archives nationales sont désormais communicables pour toute la durée de sa carrière politique.

L'excès de documents peut accabler un érudit; il stimulera au contraire l'homme de lettres, le romancier, l'artiste, celui qui, dominant des textes d'ailleurs solidement établis, écoute leur pouvoir de suggestion et par eux reconstitue en l'imaginant toute une vie. Et quelle vie extraordinaire, singulièrement plus pittoresque que

celle des hommes politiques de la Troisième République envers qui l'opinion bien pensante a été le moins indulgente : qu'on imagine la vitalité prodigieuse, la force de volonté, la puissance d'adaptation de ce petit homme mal vêtu, mal élevé, ni paysan, ni ouvrier, ni bourgeois, de naissance suspecte, sans tradition ni fortune, qui avec cette audace mêlée d'amabilité, se fait connaître de tous les grands journalistes, de tous les hommes politiques d'opposition, du prince de Talleyrand, qui les écoute, les imite, et, en dix ans, les dépasse; qu'on décèle cet appétit forcené de jouissance et de montée sociale par la richesse, qui fait en bien peu de temps du pauvre étudiant venu à Paris avec cent francs, le possesseur de chevaux, de tableaux, d'un hôtel et de terrains judicieusement acquis sur l'emplacement des futures fortifications. Sa hâte étonnante à se former politiquement, et qui le plonge aussitôt dans l'étude de la Révolution, l'étude de l'Empire surtout : talent militaire, talent politique, faculté d'organisation, de débrouillage, de décision, de vues générales, tout ce qu'il a trouvé chez l'Empereur, il le sent chez lui. Comme lui il est une sorte de héros de la Renaissance, mais un héros empêtré par les liens du parlementarisme et qui devra attendre jusqu'à 1871 pour avoir la première place : encore ne la gardera-t-il que trois ans. Comme son modèle il est dégagé de toute sentimentalité (il le montre en 1834 et en mai 1871), de tout préjugé religieux, de toute mystique politique : il est l'ennemi de qui ne l'utilise pas : Charles X, Louis-Philippe, après 1840, Napoléon III, l'Assemblée après le 23 mai. Avec cela prodigieusement intelligent, se mûrissant par l'expérience, et, comme un vin, se bonifiant en vieillissant.

M. Georges Lecomte a vu parfaitement l'unité de cette vie, et l'a mise en valeur, non certes avec l'amertume et l'âpreté qu'un tel sujet aurait inspirée aux Goncourt, à Zola, ou même à Balzac, mais avec une sympathie tempérée de franchise, et aussi avec un respect certain. De là dans son livre la place considérable tenue, au détriment des quarante premières années, par Thiers opposant à l'Empire, liquidateur du désastre, « l'homme nécessaire » dominant et guidant une assemblée divisée et un pays incertain, l'homme qui, si la mort ne l'avait surpris, rallié à Gambetta, allait triomphalement se faire plébisciter par le peuple français. Limpide, informé, d'une langue délicate et charmante, ce livre est écrit par quelqu'un qui vibra aussi douloureusement en 1914 qu'en 1870 : et M. Georges Lecomte atteint à la grandeur, lorsqu'il nous fait le récit du désastre et de la reconstitution, en ayant devant les yeux la victoire réparatrice tant attendue.

Origines et fondation de la Troisième République, par le **Marquis de Roux** (*Grasset*).

Aucune étude sur Thiers ne peut être complète sans la lecture de la belle étude du marquis de Roux sur les origines et la fondation de la Troisième République. Royaliste, et, du fait des circonstances politiques présentes, se trouvant en mesure de juger des événements en toute objectivité et avec une lucidité réaliste pleine d'enseignement pour tous, remarquablement informé, il a écrit un livre qui est la digne contre-partie de son histoire de la *Restauration*. On goûtera particulièrement ces chapitres aux titres suggestifs : *la République était belle sous l'Empire, monsieur Thiers* et *Henri V, Paul Bert, Jules Ferry et les lois scolaires,* où il met justement en évidence l'importance capitale d'une politique de l'école, de l'éducation nationale.

Les Jésuites, par **André Mater** (*Rieder*).

Chez les libéraux du XIXe siècle, agents plus ou moins inconscients des rancunes gallicanes et jansénistes, le nom de jésuite a symbolisé un mélange affreux de fanatisme et de ruse, d'abaissement intellectuel et d'obscurantisme : la haine du jésuite a été souvent portée à la frénésie, notamment pendant les grandes crises de 1826-1828 et de 1840-1842, où tant d'insanités furent écrites. Un « libre penseur » incontestable, M. André Mater, a, dans ce petit livre, pris le contrepied de ces préjugés tenaces et fait de ses anciens maîtres une éclatante apologie, « avec le respect de la liberté que leur doit et se doit un de leurs élèves, revu par la Sorbonne ». Ce n'est pas seulement parce qu'il fut un brillant élève des Pères que M. André Mater était particulièrement qualifié pour écrire ces pages synthétiques, alertes et amusantes. Juriste éminent, excellent historien, M. Mater a écrit une remarquable monographie sur l'Église catholique (une nouvelle édition en serait bien désirable) et nombre de travaux de politique religieuse. Ce qui frappe du reste dans cette suite de courts chapitres qui semblent extraits d'un philosophe du XVIIIe siècle, ce sont les solides soubassements de recherches, de lectures et de connaissances sur lesquels ils reposent. Ce n'est pas une histoire de l'Ordre, c'est, groupés sous une suite de rubriques : personnel, dressage des caractères, enseignement, morale, missions, gouvernement de l'Église, suppression et rétablissement, l'essentiel de ce qu'on en doit savoir. Il les identifie très justement à l'Église, telle que l'a faite la Contre-Réforme, et dont ils concentrent l' « esprit, en eux et entre eux ». Sa conclusion, d'une concision

brillante, en facettes et en antithèses, à la Saint-Evremond ou à la Montesquieu, est quelque peu paradoxale, et ne plaira sans doute ni aux âmes vraiment religieuses, ni aux milieux de gauche, ni aux Jésuites eux-mêmes. Le Jésuite, dit-il, n'est pas rétrograde : « pour lui ce mot n'a pas de sens »... La Démocratie ne l'effraie ni ne le ravit ; elle passera comme il a vu passer les rois absolus et les féodaux.

« ... Ouvert à toutes les réalités parce que d'aussi haut la meilleure ne vaut rien », dans le mépris où il se tient des faiblesses de la nature humaine, il lui facilite un minimum de vie spirituelle, dirigée par un clergé sûr, et dans une atmosphère de calme et d'ordre, excluant aussi bien les excès révolutionnaires que l' « exploitation capitaliste ». Cette simplification et, il faut le dire, cette diminution de la vie religieuse, abolissant les tabous, supprimant les superstitions inutiles, « prépare l'émancipation qui s'opère ensuite sans ou contre lui ».

Les Jésuites et le Secret de leur puissance,
par **René Fülöp-Miller**, 2 vol. (*Plon*).

On trouvera dans ces deux gros volumes traduits de l'allemand et lourds de dissertations philosophiques et de détails historiques, un commentaire imprévu du livre de M. Mater, commentaire qui n'est pas d'allure apologétique, mais qui est plein de sympathie pour la Compagnie de Jésus. On lira tout particulièrement, en le rapprochant des ouvrages de l'abbé Bremond comme de ceux des amis de Port-Royal et de certaines pages de Rémy de Gourmont, le vaste chapitre sur la morale des Jésuites, ainsi que le récit glorieux de leurs missions (sous le titre : *Sous mille masques divers*).

Le mouvement antireligieux en U. R. S. S.,
par **René Martel** (*Rivière*).
L'Orthodoxie par l'**archiprêtre S. Boulgakoff** (*Alcan*).

Une action antireligieuse, résolument, révolutionnairement menée par un parti politique tenant ferme le pouvoir, peut-elle toucher à mort la vie religieuse d'une nation et briser une tradition spirituelle d'une dizaine de siècles? Tel est le passionnant problème que pose le livre de M. Martel. — La campagne actuelle du parti bolchéviste a un précédent : celui de la Révolution française. La campagne proprement antireligieuse, marquée par le culte de la Raison et les mascarades profanatrices des hébertistes, ne dura qu'un moment, et Robespierre lui-même, au plus fort de sa dictature, y mit fin. Mais il y avait eu auparavant cette vague d'indifférence et de dissolution de la foi qui marque l'Ancien régime finissant; il y avait eu la saisie et la mise en vente des biens du clergé, puis la suppression des

ordres religieux, puis le conflit avec Rome, et la proscription du clergé. Tant et si bien qu'après la fin de ce qu'on appelle la « tourmente révolutionnaire », et malgré la conclusion du Concordat, l'Église de France est durement touchée. Bien qu'elle ne soit qu'une partie de l'Église catholique et romaine, qu'elle bénéficie de sa puissante organisation administrative, de sa puissance de reconstitution, de sa faculté de proliférer et de susciter des ordres religieux et des congrégations, elle doit constater qu'elle n'a plus de prêtres, que les traditions religieuses ont abandonné des régions entières. Après la Restauration elle souffrira longtemps de manque de personnel, les baptêmes d'adultes se prolongent sous Charles X, il faudra « des missions à l'intérieur » et les ordres religieux ne se reconstitueront qu'avec une extrême lenteur, et malgré des circonstances politiques exceptionnellement favorables.

L'Église russe dépendait, elle, étroitement du pouvoir politique; ce pouvoir abattu, elle s'est trouvée profondément ébranlée, parce qu'elle l'avait soutenu de ses prières et par l'action continue de ses popes, et qu'elle ne disposait pas de ces ordres religieux disciplinés du catholicisme, étroitement soumis à un chef extérieur à l'État. En outre le peuple, plus récemment converti qu'en Occident, était souvent encore très près du paganisme ancestral. Le clergé lui-même se trouvait dans l'état intellectuel et moral peu brillant du clergé d'Occident au xve siècle.

Les Bolchévistes, théoriquement antireligieux, n'entamèrent pas dès le début une guerre systématique et directe contre les Églises. Ils reprenaient le mot de Marx sur la « religion opium du peuple », ils l'affichaient même au cœur de Moscou devant la chapelle, scintillante de cierges et pleine de prosternements, de la Porte d'Ibérie : opium, c'est-à-dire l'unique moyen d'oublier les misères résultant de l'écrasement économique; ils apportaient un autre remède, la fin de l'écrasement, le redressement du peuple à genoux. Ils pensaient que, sans heurter de front les sentiments religieux profonds, les vieilles croyances mourraient d'elles-mêmes. Déjà, du seul fait de la loi de séparation du 23 janvier 1918, l'Église orthodoxe perdait toute influence politique et économique, 4 millions d'hectares, 8 milliards de roubles, la propriété des biens cultuels, la personnalité civile, toute influence dans l'enseignement public et privé.

Néanmoins la vie religieuse continuait : en 1927 Moscou avait encore ses 567 églises, les unes immenses, les autres minuscules, sentant l'encens, hospitalières au fidèle qui passait : du matin au soir, de leurs notes argentines et légères les cloches innombrables tissaient dans l'air de la ville la trame ininterrompue d'un voile

sonore. Une poussée moderniste tentait de ranimer l'orthodoxie : en mai 1922, naissait l'Église Rouge ou « Église vivante », puis l'Église libre du travail.

Mais ce calme ne devait pas durer. Bientôt l'Église traditionnelle se reconstitue et refait l'unité brisée au détriment des diverses Églises rouges, et reprend la lutte contre les Soviets, contre l'industrialisation du pays, contre les grandes exploitations agricoles collectives. — En même temps, par réaction, se développe le mouvement antireligieux, encore superficiel et précaire.

Alors les Soviets engagèrent le combat en constituant le « front de défense antireligieux », — les victimes diraient plutôt le front d'attaque. Mais ils ne purent agir qu'en s'appuyant sur les organisations athées, et surtout la « Société des athées militants » (le tirage de son journal le *Bezbojniz*, passe de 50 à 500 000 exemplaires) qui comptait 60 000 adhérents en 1926, et 5 millions et demi en 1932.

Ils agirent d'abord administrativement : à l'encontre de la loi de séparation, les associations cultuelles avaient acquis des biens-fonds, des hôpitaux, des patronages : dès avril 1929, elles furent ramenées dans les limites de leur activité propre. — Ces associations n'avaient pendant longtemps payé aucun impôt pour l'utilisation des édifices du culte : les impôts furent exigés; aussi, rien qu'à Moscou, les associations ne purent plus entretenir qu'une soixantaine d'églises, sur 567 : les autres furent transformées en clubs, en bibliothèques, en coopératives, ou démolies, comme la grande cathédrale du Sauveur, toute blanche aux dômes d'or.

Parallèlement à cette action officielle, les sociétés d'athées engagèrent des campagnes violentes, de caractère souvent véhément et scandaleux, imitées des campagnes des sociétés populaires sous la Convention : campagnes contre les sonneries de cloches et réquisition des métaux de toutes sortes dans les églises, sous couleur d'exécuter le plan quinquennal; cérémonies de profanation et de dérision au moment des fêtes religieuses, toujours à l'exemple des révolutionnaires français, Noël et Pâques en pays chrétien (ainsi le grand carnaval antipascal du 8 mai 1929), Touraza et Beïram en pays musulman.

Toujours selon l'exemple français, les soviets décident alors de remplacer le calendrier traditionnel, image de la vie chrétienne, par la semaine de Cinq jours et la suppression du dimanche, brisant ainsi les habitudes anciennes qui sont si souvent dans les masses le seul élément de vie religieuse.

Puis, sachant que les Conventionnels n'avaient pu faire œuvre durable, parce qu'ils n'avaient pas su s'assurer l'enfance, organiser l'enseignement scolaire, l'enseignement des adultes, ils multiplient les

écoles, et inscrivent dans leurs programmes les sciences naturelles et l'histoire; ils multiplient les films, les tracts, et surtout ces extraordinaires musées antireligieux, comme celui de Moscou, établi au monastère de la Passion, celui de Leningrad, œuvre de l'académicien Tan Bogaraz, et celui d'Ukraine, dans le Lavra de Pétchersk, le plus vénérable des monastères russes.

Enfin M. Martel montre, en un chapitre très documenté, l'aspect politique que prit aussitôt dans les républiques voisines de la Grande Russie le mouvement antireligieux : en Ukraine, pour contrebattre l'action de l'Église autocéphale petliourienne, la propagande catholique faite par la Pologne et bientôt désavouée par Rome, la propagande en faveur de l'Union des Églises, entreprise par le Vatican; — dans la République tatare, au Caucase, en Asie Centrale, où elle se heurte à l'Islam et entreprend d'émanciper les femmes; — aux confins de la Mongolie et de la Chine, où elle rencontre les chamans et un clergé bouddhique aux riches lamaseries.

Dans son ensemble, le mouvement présente un curieux caractère : impitoyable aux institutions, relativement modéré vis-à-vis des individus; souffrant, du reste, de l'indifférence de la majorité des intellectuels, des syndicats et coopératives, et même des jeunesses communistes, pour qui la religion est chose déjà morte.

On lira avec intérêt le tableau original, fait après enquêtes nombreuses, d'un des aspects les moins bien connus de la vie russe actuelle et de la révolution léniniste.

Alors que l'on pourrait croire l'orthodoxie anéantie ou tout au moins frappée à mort dans le plus vaste de ses domaines, l'archiprêtre S. Boulgakoff, ancien professeur à l'Université de Moscou, dans le livre qu'il lui consacre, en parle avec une foi ardente, et comme d'un être vivant et éternel : il ne considère l'état présent des choses en Russie que comme une raison nouvelle de croire : « Aux yeux de ceux qui ne croient pas, son existence même est menacée. Mais aux yeux de ceux qui croient, l'Église russe est élue dans toute la chrétienté, pour qu'elle puisse, après avoir traversé l'épreuve du feu, se manifester en esprit, en vérité et en liberté. »

Seule allusion au bolchevisme, comme à une épreuve extérieure qu'il faut subir et qui passera. Par contre le livre entier, décrivant dans la succession de ses chapitres tous les aspects de la vie religieuse orthodoxe, semble dominé par une préoccupation essentielle, bien éloignée des misères présentes, orientée au contraire vers les certitudes d'un avenir magnifique : c'est l'Église orthodoxe seule qui est l'Église véritable, « possédant la plénitude et la pureté de la vérité dans l'Esprit Saint »; c'est l'esprit orthodoxe, déjà latent dans toutes

les communautés de l'Église œcuménique, qui doit germer en elles, et amener enfin le monde chrétien à l'unité réelle. Confiant dans les promesses des conférences de Stockholm et de Lausanne, l'auteur montre le rapprochement entre les Églises, présage de « l'Union des églises », qui ne se fera ni par prosélytisme, ni par autoritarisme juridique, mais par l'action vivante de l'Esprit Saint, en dehors du « monarchisme ecclésiastique », entendez de l'Église romaine.

Cette convergence des Églises protestantes vers l'orthodoxie, comme elle paraît intelligible au cours de ces pages, si souvent accueillantes au chrétien réformé : dès les premières lignes, qui ont l'accent du premier chapitre de Saint Jean, est souligné le côté expérimental et personnel de la vie chrétienne : « ... L'Église du Christ n'est pas une institution, — c'est une vie nouvelle vers le Christ et en Christ, dirigée par l'Esprit Saint... Le Seigneur ressuscité vit avec nous, et notre vie dans l'Église est une vie mystérieuse en Christ... »; le chapitre sur la tradition ecclésiastique, c'est-à-dire sur un sujet où l'entente semblerait ne pas devoir se faire, souligne la communauté de vues en matière de science biblique et d'exégèse entre l'anglicanisme et l'orthodoxie. Et même lorsqu'il parle de la hiérarchie ecclésiastique, de la succession apostolique, repoussée des protestants, il souligne les prérogatives imprescriptibles des laïcs : « On peut considérer l'état laïc comme une dignité sacrée », —le titre de chrétien a fait d'eux « le peuple de Dieu, le sacerdoce royal »; — il met en évidence le fait que l'orthodoxie, dépourvue d'une autorité doctrinale infaillible, et s'affirmant par les conciles, est en somme analogue au protestantisme, qui s'exprime par ses assemblées et ses synodes. Ainsi sur presque tous les points, unité et sainteté de l'Église dogmatique, sacrements, rapports avec l'État, avec la vie économique, l'auteur fait apparaître les obstacles qui éloignent l'orthodoxie de Rome, et les avenues qui peuvent rapprocher d'elle les Églises réformées.

JEAN POIRIER

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

Tout en continuant de s'appuyer sur un fond de satisfaisante fermeté, la Bourse de Paris considère avec une sage circonspection les effervescences qui se développent à Wall-Street. De même qu'elle ne s'était pas « emballée » derrière la hausse fougueuse provoquée sur le marché de New-York par l'énergique mise en œuvre de l'expérience inflationniste américaine, de même elle n'a marqué que peu d'émoi des violents reculs enregistrés, depuis, de l'autre côté de l'Atlantique.

Cependant, il y a là des influences que l'on ne peut complètement négliger. Après la reprise importante qu'elle avait manifestée depuis un bon mois, notre Bourse, au lendemain des fêtes de la mi-juillet, a jugé bon, elle aussi, de calmer son entrain. La dernière quinzaine a donc été beaucoup plus calme. Des dégagements se sont présentés; des consolidations ont été opérées. Le volume des transactions s'en est ressenti, de nouvelles couches d'acheteurs attendent prudemment de pouvoir intervenir à des cours plus avantageux. Ce ne sont là que des remous habituels, plus superficiels que profonds. On s'accorde, du reste, à considérer, dans les milieux autorisés, que notre marché est parfaitement sain, et qu'il dispose d'éléments latents concordant dans un sens favorable. Bien que les cours se soient effrités depuis quelques jours sur certaines vedettes telles que les banques et les valeurs d'électricité, le fond demeure tout à fait satisfaisant. De divers côtés on constate que des groupes et des syndicats achètent discrètement.

Si nos rentes persistent à demeurer négligées — avec, cependant, une légère tendance au mieux sur les 4 1/2 1932 notamment, certains compartiments donnent des signes de retour en faveur :

c'est le cas, notamment, des mines d'or, et des valeurs de matières premières.

On commence, en effet, à prêter une vigilante attention à la hausse qui, peu à peu, s'affirme méthodiquement, depuis quelque six mois, sur les grands produits de base : cuivre, étain, plomb, blé, coton, laines, etc.; le caoutchouc, lui-même, s'est mis en mouvement. Tout cela a une importance fondamentale. Le cuivre a monté et les valeurs de cuivre ont progressé sans que le grand public y ait prêté, jusqu'ici, beaucoup d'attention. Le « Rio Tinto » est passé, depuis quelques mois, de 1 200 à 1 800. Bor, de même, est aux environs de ses plus hauts cours de l'année après avoir, du reste, augmenté son dividende, ce qui témoigne, en même temps, de sa richesse intrinsèque et de la facilité d'écoulement de ses produits. Notons, en passant, que ce n'est pas une exception, puisque, dans son voisinage, nous trouvons la mine de « Trepca » qui a donné 10 p. 100 de revenu l'an dernier et qui a déjà payé cette année un coupon intérimaire de 10 p. 100, ce qui fait présager un revenu total de 20 p. 100 pour l'exercice en cours. Ces constatations ont d'autant plus d'intérêt qu'elles apportent l'indice des possibilités qui recommencent à s'ouvrir devant les entreprises productrices de matières premières, notamment dans l'Europe centrale.

Quant aux mines d'or, elles reprennent sur la perspective de dividendes supérieurs aux précédents par suite de la progression du prix de l'or.

A Londres, le marché a été plus décousu ces temps derniers. Cependant les Fonds anglais et les Kaffirs se sont nettement mis en vedette. Parmi celles-ci, Sub Nigel, East Rand, West Rand, Rand Selection et Springs étaient en dernière heure les plus recherchées. Commerciales calmes avec bonne tenue de Symon's. Soies artificielles en repli. Valeurs de pétroles lourdes.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillés concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris.